14. 9. 170.

ŒUVRES
DIVERSES
DE
M. THOMAS.

TROISIEME PARTIE.

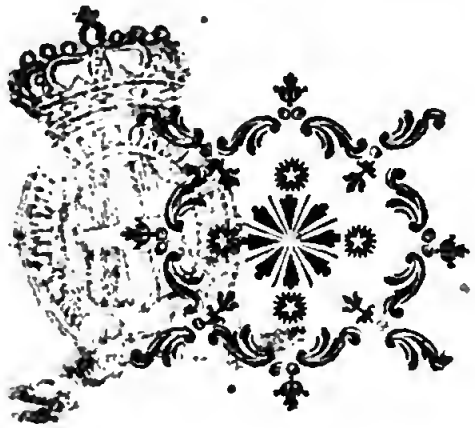
ŒUVRES

DIVERSES

DE

M. THOMAS.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez E. VAN HARREVELT.

M. DCC. LXXII.

ÉLOGE

DE

LOUIS, DAUPHIN

DE FRANCE,

Par M. THOMAS.

Noſcere provincias, noſci exercitui, diſcere à peritis, ſequi optimos, nihil appetere jactatione.

Imperare poſſet magis quàm vellet. *Tacit.*

ÉLOGE

DE

LOUIS, DAUPHIN

DE FRANCE.

EN célébrant le Prince que la France regrette, ce n'eſt pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importent à une cendre inſenſible nos regrets & nos louanges ! Quelques vérités utiles à ceux qui comme lui ſont deſtinés à gouverner, honoreront plus ſa mémoire que les larmes que nous pouvons verſer ſur ſa tombe. O vous qui le pleurez, c'eſt là l'hommage qui eſt digne de lui. Je vais rendre compte à la Patrie de ſes travaux, de ſes penſées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuſe. Je ſais que moiſſonné à la fleur de ſon âge, il n'a pu former que des vœux pour l'Etat ; mais ſa mémoire ne doit pas nous en être moins chere. Qu'avoit fait pour Rome ce Germanicus dont le nom eſt encore aujourd'hui ſi

célébre ? Il remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux ; voilà sa gloire. Tous les Romains le pleurerent. Les ennemis de l'Empire ne furent pas insensibles à sa mort ; & la plume de Tacite traça ses vertus à la postérité. Trop inférieur à ce grand Homme par les talents, j'aspire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter en louant un Prince qui a passé quinze ans à se rendre digne de régner, & qui n'eut de desir que celui de voir les hommes heureux.

J'ose attester ici la Patrie & la Vérité, que je ne dirai rien qui ne soit dicté par l'amour du bien public, & dont j'aie à rougir devant l'Etre qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le mensonge n'a souillé mes écrits ; si la flatterie n'a jamais corrompu mon ame, ô Prince ! ce n'est pas en te louant que je commencerai l'apprentissage de la bassesse & du vice. Tu vécus vertueux, & ton ame dédaigneroit de vils éloges que tu n'aurois pas mérités.

Ceux qui avoient la confiance de ce Prince, ceux qu'il nommoit ses amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'est à la Nation qui les connoît à les louer. C'est à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talents. Qu'ils méritent les éloges publics, & la Patrie reconnoissante les pleurera aussi quand ils ne seront plus. Mais vous, ô restes de lui-même, ô gages d'une union tendre & sacrée, jeunes Princes, & vous sur-tout qui devez succéder à son rang, Enfant de l'Etat & de la Patrie, en écrivant ce foible ouvrage, mon cœur s'occupera souvent de vous. J'oserai quelquefois vous parler de vos devoirs. J'oserai mettre devant vos yeux une grande Nation

dont vous êtes l'eſpérance. Déja mon cœur en vous parlant éprouve cette émotion délicieuſe qu'inſpire l'amour de ſon pays. Ah ! puiſſiez-vous éprouver bientôt vous-même ce ſentiment ſi doux, préſage du bonheur de nos enfants & de nos neveux ! Puiſſiez-vous, Prince, vous accoutumer de bonne heure à écouter la voix de la Patrie & de la Vérité !

La naiſſance de LOUIS DAUPHIN parut être un bienfait du Ciel. L'arriere-Petit-Fils de LOUIS XIV, à peine échappé des ruines de ſa Maiſon, alarmoit l'Etat par une foible ſanté. Une maladie dangereuſe l'avoit preſqu'enlevé aux vœux de la Nation. Le ſang de ce Duc de Bourgogne adoré eût été fait pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages paſſés, des prétentions qui pouvoient acquérir de la force, tout inquiétoit & alarmoit nos peres. L'Etat fatigué des longues agitations du regne de LOUIS XIV, ne déſiroit que le repos. C'eſt dans ces circonſtances que naquit LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE. La naiſſance d'un Enfant qui doit régner eſt un grand événement pour l'Univers. Ce moment décide peut-être ſi un Peuple entier pendant quarante ans doit être heureux ou malheureux : & tandis que le Peuple qui n'a jamais que la penſée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau de l'Enfant, le Citoyen ſage & ſenſible leve ſes mains au Ciel, & demande à Dieu que cet Enfant ſoit juſte.

LE DAUPHIN étoit né pour le bien ; mais il falloit commencer par ſoutenir la plus terrible des épreuves, celle de ſon rang. Il étoit Prince, & il le ſavoit. Dans un âge où l'eſprit ne voit aucuns rapports, où l'ame eſt trompée par les

ſens ſans être aidée par la réflexion, où les événements n'ont pu donner de forme au caractere, comment réſiſter à toute la pompe de l'éducation royale ? Comment ſoupçonner l'égalité des hommes, lorſque tant de reſpects effacent cette idée ? Comment ſentir ſa foibleſſe parmi tant de forces auxquelles on commande ? Pour rompre ce charme dangereux, il faudroit mettre l'Enfant aux priſes avec la Nature, il faudroit lui donner l'éducation invincible des événements & de la néceſſité, le familiariſer avec ſa foibleſſe, le fatiguer ſous ſa propre ignorance. Il faudroit ſur-tout l'élever hors des Cours, lui cacher peut-être ſon rang, & ne lui apprendre ce ſecret que lorſqu'il auroit aſſez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paroîtront que des chimeres au plus grand nombre des hommes ; & l'habitude, le plus fort des Empires, gouvernera toujours les Peuples & les Rois.

La Religion avec la probité préſida à l'éducation du Prince ; mais il retira peu de fruits de ces premieres années. La Nature lui réſervoit la gloire de ſe créer lui-même ; & dès qu'il ſe connut, il recommença ſon éducation. Il ſe livra d'abord aux charmes de cette littérature ſi touchante pour ceux qui la cultivent, ſi dédaignée par ceux qui ne ſentent rien. Il prêtoit l'oreille à la tendre harmonie des Poëtes. L'Orateur de Rome portoit dans ſon ame la douce impreſſion de ſon éloquence. L'étude des Langues lui ouvrit tous les ſiecles & tous les pays. Il apprit à juger les Nations dans leurs ouvrages. Tous les Arts vinrent former ſon goût. Il admiroit cette eſpece de création qui donne de la vie aux couleurs, des paſſions au marbre, du mouvement à l'airain. Un Art plus

enchanteur encore vint s'emparer de ſon ame ; c'eſt celui qui fait naitre le ſentiment de l'harmonie des ſons. La Muſique, qui chez les Anciens faiſoit partie de la politique, devroit peut-être entrer dans l'éducation de tous les Princes. Trop portés par leur élévation à une certaine fierté de caractere, peut-être ſeroient-ils heureux de n'être pas ſenſibles à un Art, qui en réveillant les plus douces émotions dans l'ame, la diſpoſe à l'attendriſſement & à la pitié.

Je ne crains pas qu'on reproche au DAUPHIN la connoiſſance & le goût de ces Arts d'agrément. Chargé de les protéger, le Prince doit les connoître. Lui ſeul peut les porter au grand ; lui ſeul peut lutter contre la pente invincible qui dans les temps de luxe & de molleſſe, force le talent à ſuivre le cours de ſon ſiecle, & à ſe rétrécir ou ſe corrompre. Mais leur connoiſſance ne forme dans le Prince qu'une éducation de ſentiment & de degoût. Il en eſt une autre plus relative au bonheur des Peuples & aux devoirs des Rois, & qui eſt le fruit combiné des études les plus profondes.

Comme il eſt un moment dans la Nature où la raiſon ſe forme, où l'exiſtence s'étend, où l'homme, qui juſqu'alors n'avoit vécu que pour lui-même, vit dans ſes ſemblables & s'aggrandit par ſes rapports, il eſt un moment pareil où le jeune Prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ſes Etats, & voit pour la premiere fois les rapports qui le lient au ſort de vingt-millions d'hommes, & qui lient vingt-millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne & s'enorgueillit peut-être. Bientôt il eſt effrayé. Telle eſt la révolution

qui ſe fit dans le DAUPHIN de la France il y a quinze ans,

Il avoit aſſez de lumieres pour ſentir que l'étude du gouvernement avoit beſoin d'un eſprit vigoureux & profond, accoutumé à téfléchir & à commander à ſes idées. La penſée, comme un courſier rebelle, réſiſte à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la domter. Il vit donc qu'il falloit d'abord travailler ſon eſprit, & former l'inſtrument avant de commencer l'ouvrage. Il ſe jeta dans l'étude des Livres philoſophiques. D'abord il étudia la Logique de ces ſolitaires célébres, admirateurs, rivaux & compagnons de Paſcal. C'eſt-là qu'il apprend cet art qu'on a réduit en régles, de lier enſemble ſes idées, & de paſſer de l'une à l'autre en les enchaînant par leurs rapports. Pour juger combien cet art eſt utile au Prince, qu'on penſe qu'un faux raiſonnement dans un Conſeil a ſouvent préparé la chute d'un Etat. Ces ſecours ne lui ſuffiſoient point. Il s'applique à l'étude des Philoſophes les plus célébres. Le pere & le créateur de la philoſophie moderne lui offre ſa méthode & ſon doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination & des ſens, & s'aſſure du caractere de la vérité. Il ſuit pas à pas dans Loke la marche & le développement de l'eſprit humain. Ces ouvrages faiſoient les délices de ce Prince & l'objet de ſes méditations. C'étoit-là qu'il mûriſſoit ſon eſprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport qu'on ne croit entre l'eſprit du Philoſophe & celui du Prince. Dans tous les deux l'inſtrument eſt le même; l'objet ſeul des travaux eſt différent. Tous deux doivent apprendre à généraliſer leurs idées, à ſaiſir de grands réſultats, à ſuivre l'enchaînement des

effets & des cauſes. Tous deux doivent ſe faire des principes qui aſſurent leur marche, autour deſquels ils puiſſent raſſembler les détails & les lier d'une chaîne commune. Tous deux doivent appuyer ces principes, non ſur le préjugé, ſur des idées paſſageres & des conventions d'un moment, mais ſur l'ordre & les rapports immuables des choſes. Tous deux enfin doivent éviter l'eſprit de ſyſtême qui égare au lieu de guider. C'eſt dans les mêmes vues que le DAUPHIN avoit étudié l'hiſtoire immenſe de la Philoſophie. Ce vaſte tableau des opinions & des erreurs lui apprenoit à connoître l'eſprit humain; il voyoit quelles opinions ont été nées avec les climats, les ſiecles, les gouvernements, & l'influence qu'elles ont eu ſur le ſort des Peuples & des Rois.

Quand il eut eſſayé ſon ame, & développé en lui cette portion de l'eſprit philoſophique qui ſuit la chaîne des objets, il ſe livra tout entier à l'étude qui devoit l'occuper le reſte de ſa vie. D'abord il ſe forma pour lui-même un plan raiſonné de tous les objets du Gouvernement.

Il n'y a des Peuples & des Rois que depuis que les ſociétés ſont établies. Pour connoître l'étendue du pouvoir ſouverain, il étoit donc remonté à l'origine de ces grands corps, qui raſſemblant les hommes épars ſur la terre, ont formé de toutes les volontés une ſeule volonté, & de toutes les forces diviſées une force publique & générale. C'eſt dans ce moment qu'il avoit vu la ſouveraineté élever ſa tête au milieu des hommes. Elle étoit appuyée ſur la Loi; mais elle paroiſſoit marcher entre le Deſpotiſme & l'Anarchie; & la Loi vigilante meſurant ſes pas, la tenoit toujours à une égale diſtance

de ces deux termes. Le DAUPHIN avoit médité tous ces Livres célébres, qui en marquant les rapports du Souverain avec le Peuple, ont établi les fondements du Droit public. Mais la droiture de ſon ame, qui cherchoit toujours la vérité, ne lui faiſoit voir ſouvent qu'avec indignation dans ces Livres vantés les préjugés de l'homme mis à la place des loix de la Nature, la force érigée en droit, le ſang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la ſervitude autoriſée par des raiſonnements d'eſclaves, la dignité de la nature humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ſes chefs, & des Ecrivains foibles ou mercenaires, qui aſſez hardis pour ſe charger de la cauſe du genre humain, la trahiſſoient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune. Il ſentoit que la grandeur des Souverains étant d'être juſtes, c'étoit offenſer les Rois que de leur livrer les peuples comme des troupeaux. C'eſt dans ces vues d'humanité qu'il avoit peſé le droit de la guerre. Je goûte une ſatisfaction bien douce, en apprenant aux hommes qu'il y avoit un Prince deſtiné à régner ſur eux, qui n'avoit que de l'horreur & du mépris pour ce brigandage inſenſé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une Province pût être miſe en balance avec la vie d'un homme; & le Prince qui remportoit une victoire injuſte, lui paroiſſoit être autant de fois aſſaſſin & meurtrier, qu'il périſſoit d'hommes ſur le champ de bataille.

Inſtruit de l'origine & de l'étendue du pouvoir ſouverain, & du rapport des Nations avec les Nations, il cherche les moyens de procurer à l'Etat qui doit lui être confié, la plus grande félicité du plus grand nombre;

mais pour y parvenir, il faut qu'il connoiſſe les hommes. Un DAUPHIN ne les voit point agir. Il ne les entend pas. Sa dignité qui en impoſe, arrête toutes les paſſions. Le Prince qui pendant trente ans n'a vu que des courtiſans, n'a pas encore vu d'hommes. Il a donc beſoin d'être tranſporté dans un pays nouveau, où la nature ſe déploie avec toutes les foibleſſes, où l'on voie le jeu de tous les reſſorts, où les vices n'aient plus de maſque, où les fourberies politiques portent leur nom. Ce pays eſt l'Hiſtoire. Le DAUPHIN la parcourt avec avidité. Il voit dans les hommes qui ont vécu, ceux qu'il doit gouverner un jour. Il y trouve la morale toujours incertaine des Particuliers, & la morale encore plus flottante des Etats. Il y étudie l'art de faire ſortir du milieu de tous ces chocs & de toutes ces réſiſtances, la plus grande ſomme de bonheur. Les hommes qui ont régné, attirent ſur-tout ſes regards. Si tout à coup on tranſportoit un jeune Prince dans un vaſte & immenſe mauſolée, où les cendres de tous les Souverains qui ont exiſté ſur la terre, Rois, Pontifes, Empereurs, ou Califes, fuſſent réunies, & qu'il pût voir écrit ſur chacune de ces urnes royales le jugement des Nations & de la Renommée, là le reſpect & l'amour, ici la haine & le mépris, quelle impreſſion ne feroit pas ſur lui ce grand ſpectacle? Voilà ce qu'eſt l'hiſtoire pour le Prince. Du milieu de tous ces tombeaux, il voit s'élever l'image redoutable de la poſtérité qui lui crie: C'eſt ici que tu ſeras toi-même placé; c'eſt ici qu'un jour tu dois être jugé. L'hiſtoire des Républiques anciennes avoit élevé ſon ame par le ſpectacle des vertus. Les Etats modernes, mal-

gré le vice & la foibleſſe de leurs inſtitutions, lui avoient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête ſur l'hiſtoire de la France. Ses Loix & ſa conſtitution, les droits des Rois & ceux des Peuples, les maux de l'anarchie & les maux du deſpotiſme, la ſource de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'adminiſtration, les orages des guerres civiles, les convulſions du fanatiſme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les ſuites cruelles d'une autorité uſurpée; il cherche à tout voir & à profiter de tout. Il ſuit avec attention à travers les différents ſiecles l'origine, les progres & les changements de ces puiſſances intermédiaires qui ſont de l'eſſence des Monarchies, qui conſervent le dépôt des Loix, & veillent ſur les formes dont doit être revêtue l'autorité ſouveraine. C'étoit dans cette hiſtoire qu'il avoit appris à connoître & à juger ſa Nation. Il avoit vu dans tous les temps de la Monarchie une Nation aimable & généreuſe, gaie dans les malheurs, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les loix, plus ſenſible à l'opinion qu'à la vertu, auſſi impétueuſe dans ſa foibleſſe que dans ſa force, brillante & légere, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthouſiaſme, incapable des grands hommes, & peut-être de tout ce qui demande de l'énergie & de la ſuite ou dans le bien ou dans le mal. Il penſoit qu'une telle Nation avoit plus beſoin de Chefs qu'une autre pour la conduire; que les principes qui lui manquoient, devoient être dans la tête du Prince; qu'en donnant

une ame à cette force impétueuſe, on pouvoit vaincre les plus grandes réſiſtances, que le reſſort de l'honneur, plus fort que les récompenſes & que les peines, pouvoit ſuppléer à toutes les vertus, & rendre toutes les paſſions utiles.

L'hiſtoire lui avoit donné la connoiſſance des hommes; mais elle ne pouvoit lui donner celle des Provinces & de l'état actuel du Royaume. Le Duc de Bourgogne ſon ayeul, avide comme lui de s'inſtruire, avoit demandé des Mémoires aux Intendants. Mais il ne ſe trouva qu'un ſeul homme, ou inſtruit, ou actif, ou digne de ſervir la Patrie & le Prince; & l'héritier de la France ne put parvenir à la connoître. Inſtruit par cet exemple, le DAUPHIN déſiroit de voyager lui-même dans les Provinces. Il ſentoit que c'étoit là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de Roi. En effet, qu'apprend-on dans une Cour? Quel ſpectacle y vient intéreſſer l'ame? Quels malheureux y réveillent la ſenſibilité? Quels objets y éclairent l'eſprit & aggrandiſſent ſes connoiſſances? Du luxe, de l'orgueil & du faſte, voilà les leçons des Cours. C'eſt en parcourant les Provinces, qu'un fils de Roi deviendroit homme & politique. C'eſt-là qu'il pourroit eſtimer les forces d'une Nation: car la Nation n'eſt point dans les Palais; elle eſt dans les ſillons des campagnes, ſous le chaume du Laboureur, dans l'attelier de l'Artiſan, ſous les toits obſcurs de la médiocrité. C'eſt là que ſont les armées & les flottes, les mains qui nourriſſent l'Etat, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichiſſent. Près des Cours on ne ſent ni la miſere ni la dépopulation d'un Etat. A meſure que les Campagnes ſe dépeu-

plent, la Capitale ſe remplit. L'or, par une peine invincible, y coule ſans ceſſe du fond des Provinces. Le luxe même y cache la miſere; & l'indigence, pourſuivie par la honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richeſſe. Mais dans les Provinces l'on voit à découvert l'Etat d'un Royaume. S'il eſt malheureux, la miſere y traîne ſes lambeaux; la pâleur y décele le beſoin. Dans le ſilence des campagnes, on entend mieux les cris des enfants qui demandent du pain à leur mere affamée. La vue d'une chaumiere qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, feroit naître plus d'idées utiles au Prince, que toute la pompe des Palais des Rois. Le DAUPHIN étoit vivement frappé de l'utilité de ces voyages. Et lorſqu'il commença à s'affoiblir, lorſqu'il eſpéroit encore, & que la France eſpéroit avec lui, le premier uſage qu'il eût voulu faire de ſa ſanté, ô Peuples! eût été l'exécution de ce projet. Mais s'il y a des connoiſſances qu'il étoit obligé d'attendre, il alloit au-devant de celles qui ne dépendoient que de l'activité de ſon eſprit.

Il avoit vu que tout gouvernement utile aux Peuples eſt fondé ſur les Loix. Il veut donc les connoître. Mais le Prince n'a pas beſoin de les étudier comme le Magiſtrat. Celui-ci doit en ſuivre les détails, l'autre doit en ſaiſir l'enſemble & l'eſprit général. Lorſque le DAUPHIN commença cette grande étude, depuis quelques années paroiſſoit en France ce Livre célébre, où toutes les Loix de l'Univers ſont enviſagées ſous tous leurs rapports. Le DAUPHIN l'avoit lu avec la réflexion d'un Homme d'Etat. L'obſcurité répandue quelquefois ſur cet ouvrage utile, & profond lors même qu'il

ne paroit pas l'être, lui fit désirer d'entendre & de consulter l'Auteur lui-même. Déjà il étoit assez instruit pour l'admirer souvent, & le combattre quelquefois. Il lui proposa ses doutes ; & tel fut le succès de ces conférences, que le DAUPHIN aima toujours & respecta ce grand Homme, lors même qu'il ne pensoit pas comme lui. Ainsi un Roi célébre du Nord consulta Léibnitz sur la Législation ; & le Philosophe eut la gloire d'éclairer le Prince.

Fidele au plan qu'il s'est tracé, il descend de ces idées sur toutes les Loix du Monde, aux Loix particulieres de la France. Il avoit jeté les yeux sur ce chaos. Il avoit vu presque toutes nos Loix politiques & civiles prendre leur source dans ce gouvernement singulier qui établit à la fois la dépendance des choses & celles des personnes, fit naître une foule de droits sur un même Domaine, créa des Seigneurs, fit des maîtres & oublia les hommes, composa la puissance souveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés & dépendants, dont la chaîne se relâchoit à mesure qu'elle devenoit plus étendue, espece d'aristocratie tumultueuse & de despotisme divisé, qui avoit la dépendance des Monarchies sans l'activité de son principe, & les troubles des Républiques sans leur liberté. Du sein de ce gouvernement féodal le DAUPHIN avoit vu sortir nos Loix sur les distinctions des biens, sur celles des personnes, sur les privileges des rangs, sur les droits des Domaines, sur les successions des Citoyens & la foule presqu'innombrable de nos Coûtumes. La France lui parut comme accablée sous le fardeau de sa législation ; & il désiroit qu'en écartant ce qui est fait pour d'autres siecles ou d'autres mœurs, on mît enfin une juste harmonie entre nos besoins & nos Loix.

Dans l'étude des Loix criminelles, il s'éleve juſqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'à les punir, & empêche le Légiſlateur d'en être le complice. Les mœurs, autre eſpece de Loi qui dirige l'opinion publique & qui en fait la force, avoient également fixé ſon attention. Mais il voyoit avec douleur que ce reſſort s'affoibliſſoit tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuſe qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a entendu chercher par quels moyens on pourroit remettre l'or à ſa place, juſqu'où pouvoit s'étendre l'influence des Chefs ſur le caractere des Peuples; & ſi dans la Cour diun Monarque, en dirigeant utilement la dépendance & l'intérêt, on ne pourroit pas faire ſervir les vices mêmes d'inſtrumenrs aux vertus.

Mais en remarquant dans ſon ſiecle cette pente générale des ames vers la corruption & l'amour de l'or, il avoit vu dans tous les eſprits une ſecouſſe utile, qui les portoit à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque ſiecle à ſon eſprit & ſon caractere. Le Prince eſt ſur la hauteur, & ſa fonction eſt d'obſerver la pente & le cours du torrent. S'il a du génie & une véritable force, il le devance. Quand la direction eſt funeſte, il ſe met au devant pour la rompre. Mais s'il eſt ſans vigueur & ſans énergie dans l'ame, & qu'il reſte derriere le torrent qui entraîne la Nation, alors il n'eſt point fait pour ſon ſiecle, & ſon ſiecle n'eſt point fait pour lui. Il perd & laiſſe échapper le moment de cette utile fermentation. Alors la Nature s'eſt trompée; & faute d'avoir établi le rapport néceſſaire entre une ame & celles de quelques milliers

d'hommes placés autour de celle-là, ſon but eſt manqué, & l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reſte encore ſuſpendu pour des ſiecles. Le DAUPHIN ne vouloit point que, s'il étoit un jour appellé au Trône de la France, il pût ſe reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvoit leur faire. Il ſavoit que l'agriculture, le commerce & les finances ſont les trois grands reſſorts dans les Etats modernes, comme la vertu & l'amour de la Patrie dans les conſtitutions anciennes; & il avoit réſolu de s'inſtruire à fond ſur tous ces objets de l'économie polirique. O vous, qui que vous ſoyez ſur la Terre, qui êtes deſtinés à régner, vous qui êtes aſſis ſur les marches des Trônes, apprenez par l'exemple de ce Prince à vous inſtruire. Le Statuaire s'exerce à manier le ciſeau. Le Peintre étudie l'art des couleurs & deſſigne les têtes de Raphaël. L'Architecte va parmi les ruines antiques meſurer les colonnes, & lever les proportions des Palais. Le plus difficile des Arts, l'Art de régner eſt-il donc le ſeul qu'il ne faille point apprendre? Autrefois dans les Etats moins grands, & où les mœurs faiſoient preſque tout, la vertu peut-être ſuffiſoit pour gouverner les Hommes. Mais aujourd'hui les Etats ſont de vaſtes machines; pour en diriger les reſſorts, il faut les connoître. Un ſeul qui ſe décharge arrête tous les mouvements. Vous ne pouvez vous tromper, qu'une Nation ne ſoit malheureuſe. Un ſeul Edit mal calculé ſur les finances peut porter le déſeſpoir dans vos campagnes, & ôter cent mille bras à la Patrie. Une ſeule erreur ſur le commerce peut fermer vos Ports, & repouſſer loin de vous les richeſſes étrangeres. Les guerres injuſtes, les batailles perdues ne

ſont que des fléaux d'un moment ; mais les erreurs politiques ſont le malheur d'un ſiecle, & préparent le malheur des ſiecles ſuivants. Le DAUPHIN étoit frappé de ces vérités terribles, & il regardoit comme le premier devoir de ſon rang d'acquérir des connoiſſances économiques, il les cherchoit dans les livres, dans les converſations, dans des conférences réglées avec des hommes inſtruits. Il avoit donné une attention particuliere au commerce, qui de tout temps a eu tant d'influence ſur les Etats, mais qui aujourd'hui eſt devenu preſque la baſe de la politique de l'Europe. En effet, depuis que l'or eſt la meſure de tout, depuis que la grandeur des Etats ſe calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, & les canaux qui le portent, ſont devenus le premier objet de l'adminiſtration. C'eſt dans les comptoirs des Marchands qu'on ſe diſpute les mers & les champs de batailles. Le DAUPHIN étudioit le commerce en Homme d'Etat. L'agriculture qui en eſt la ſource & la baſe, l'induſtrie qui l'étend en appropriant les productions aux beſoins des Peuples, la liberté qui en eſt l'ame, & qui par la confiance l'attire des bouts de l'Univers, le crédit public qui l'affermit en multipliant les richeſſes réelles par des richeſſes fictives, le change qui le facilite en fixant la proportion entre les valeurs relatives des ſignes, enfin cette balance utile du commerce, qui eſt aujourd'hui celle du pouvoir, & qui eſt le réſultat de l'équilibre entre ce que l'on donne & ce que l'on reçoit ; tous ces objets avoient été tour à tour le but de ſes méditations & de ſes recherches. Il avoit joint à cette étude, celle des finances qui devroient ſoutenir le commerce, & qui trop ſouvent le détruiſent. S'il

eſt utile à un Prince d'être inſtruit de cette branche de l'adminiſtration, c'eſt ſur-tout dans ces criſes violentes où les reſſorts de l'Etat ſont preſque forcés, quand l'Etat créancier & débiteur de lui-même, s'effraie de ſes engagements, quand les remedes ſont preſque auſſi dangereux que les maux. C'eſt alors que le Prince a le plus beſoin de lumieres pour comparer & pour choiſir. Témoin de toutes les ſecouſſes qui depuis quelques années agitoient l'eſprit national ſur cet objet, le DAUPHIN ſuivoit d'un œil attentif tous ces mouvements, & ſaiſiſſoit tous les traits de lumiere qui ſortoient du choc des opinions & des ſyſtêmes. Il avoit lu avec autant d'avidité que d'attention les Mémoires de ce fameux Miniſtre de Henri IV, qui ſera éternellement célébré, & pour le bien qu'il fit, & pour celui qu'il voulut faire. Il l'admiroit également, ſoit qu'en rétabliſſant l'ordre, il arrachât le Peuple à ceux qui le dévoroient, ſoit que par une intrépide économie il éteignît les dettes publiques, & pourvût aux beſoins de l'Etat ſans nuire à ceux du Citoyen. Le ſage & courageux Sully lui paroiſſoit le modele des Miniſtres, comme Henri le modele des Rois. Avide de s'inſtruire, il a recours à tous les Hommes d'Etat. Les uns l'inſtruiſoient par leurs diſcours, & les autres par leurs écrits. La ſcience patriotique veilloit ſouvent par les ordres de ce Prince pour lui compoſer des Mémoires. C'eſt de ces Mémoires comparés qu'il tâche d'extraire la vérité. Il rapproche les ſyſtêmes. Il peſe les avantages. Il preſſent les abus. Dans les grands ouvrages il ſaiſit les principes, & s'applique enſuite à développer lui-même les conſéquences. Dans d'autres il ſépare les vérités mêlées à des erreurs. Souvent il remonte

au principe des erreurs mêmes, parce qu'il eſt utile de voir comment on peut s'égarer. Il cherche le bien qui eſt quelquefois à côté du mal, & le mal qui trop ſouvent touche aux limites du bien. Il apprend à diſtinguer la ligne preſque inviſible que la Nature a tracée pour les Etats comme pour les Hommes, & ſur laquelle ſe trouve le bien politique comme le bien moral. Souvent il développe ſes idées par écrit, il les enchaîne par la méthode, & ſe forme une chaîne de principes qui lui préſente en un inſtant le ſpectacle & le fruit de pluſieurs mois d'étude. Je voudrois pouvoir citer ces écrits précieux, ils loueroient mieux ce Prince que ma foible voix. Mais ces écrits appartiennent à l'Etat. C'eſt le plus noble héritage qu'il ai laiſſé. Ils ſeront pour ſes Enfants l'image de ſon eſprit & de ſon ame; & même après ſa mort quelque choſe de lui ſera encore utile à la Patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ſes connoiſſances; & il en avoit d'autres qu'on ne devoit point attendre d'un Prince qui n'étoit preſque jamais ſorti de la Cour. On ſera étonné d'apprendre qu'il connoiſſoit la Marine, comme s'il eût habité long-temps ſur des vaiſſeaux. Des Officiers de Mer interdits de l'entendre, ſe demandoient où il avoit appris le pilotage & l'art de la manœuvre. C'eſt ainſi que ce Prince avoit embraſſé tous les objets de l'adminiſtration publique. Au milieu d'une Cour & dans l'âge des paſſions, il s'étoit livré à des études profondes. Je n'exagere rien, en diſant que les heures qu'il n'employoit point à ſes travaux, lui paroiſſoient perdues. Nous ſavons aujourd'hui qu'il en donnoit trop peu au ſommeil, & qu'il forçoit la nuit à lui ren-

dre le temps que les bienſéances & les devoirs lui avoient enlevé pendant le jour. O Peuples! c'étoit vous qui étiez le but de ſes travaux. C'étoit votre bonheur dont il s'occupoit. De ſon cabinet ſolitaire, où ſi ſouvent il médita en ſilence, il parcouroit vos Campagnes & vos Villes. La douce image de la félicité publique venoit errer devant ſes yeux, & le ſoutenoit la nuit au milieu de ſes veilles. Quelle eſt l'ame dure, quel eſt le Citoyen inſenſible & glacé qui, en voyant ainſi un jeune Prince ſe dévouer tout entier au travail pour le bonheur public, ne ſe ſente attendri par la reconnoiſſance & par l'amour!

Un homme remercia le Ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre & devenir meilleur. Le DAUPHIN le remercioit de l'avoir fait naître dans un temps où il pouvoit trouver aſſez de lumieres pour s'inſtruire. En effet, nous ſommes dans le ſiècle où les Rois peuvent apprendre & faire de grandes choſes. Le temps n'eſt plus où l'Europe étoit diviſée en un certain nombre de Gouvernements gothiques & barbares, fondés ſur l'ignorance & ſur des coutumes de Sauvages. Le peuple a ceſſé d'être eſclave; les Nobles ont ceſſé d'être tyrans; le deſpotiſme a chaſſé l'anarchie, les mœurs ont affoibli le deſpotiſme; l'intérêt & les ſiecles ont amené les lumieres; on connoît mieux les rapports de tout; on a balancé toutes les conſtitutions; on a perfectionné tous les Arts; il s'agit enfin de perfectionner la Société: c'eſt le grand but de la Nature; ce doit être l'ouvrage des Rois. Quelques hommes ramaſſent les pierres de l'édifice, & en deſſinent le plan; mais c'eſt aux Rois à le conſtruire. Ils ont l'empire de la force; qu'ils y joignent l'empire

du génie : la force alors ſera dans chaque état ce qu'elle eſt dans la conſtitution du Monde, le lien de toutes les parties, principe de l'harmonie univerſelle. Mais pour produire ces grands effets, il faut que les Princes aient paſſé la moitié de leur vie à s'inſtruire, & qu'ils paſſent le reſte à commander. O toi que nous regrettons, ô Prince ! tu n'as rien fait pour nous, mais le Citoyen ſenſible n'honorera pas moins ta cendre de ſes larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité. Tu as connu tes devoirs. Tu les as remplis. Tu as donné au ſoin pénible de t'inſtruire tes plus belles années. Tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes. Tu es quitte envers la Nature & la Patrie, & c'eſt à nous à te pleurer.

Il eſt des Princes dont l'éloge eſt fini, quand on a loué leurs talents. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils étonnent, mais ils n'ont pas le droit d'attendrir & d'intéreſſer. Le Prince à qui nous offrons cet hommage, joignit à des connoiſſances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'eſt un exemple de plus pour ceux qui doivent régner; c'eſt un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être eſt devenue pénible. Ah ! ſi dans le dernier rang même elle mérite les éloges & le reſpect, ne l'honorerons-nous point placée près du Trône ? Ne ſoyons point ingrats, & n'oublions pas du moins qu'elle eſt utile.

Si l'homme eſt grand dans la nature, c'eſt parce qu'il peut perfectionner ſon ame. L'Univers phyſique obéit en aveugle aux loix qui le dirigent. Les limites invariables des êtres ſont

poſées, & ils ne connoiſſent pas même la perfection qui leur manque. L'homme ſeul, en travaillant ſur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature; il peut agrandir ſes vertus, s'en créer de nouvelles, & perfectionner ſes ſentiments comme ſes idées. C'eſt le devoir de l'homme, c'eſt ſur-tout le devoir du Prince. Né pour commander aux Nations, il faudroit que la perfection de ſon ame ſuivît les rapports de ſa puiſſance; il doit donc ſe meſurer ſans ceſſe avec l'étendue de ſes devoirs, pour ſe rendre meilleur. Telle fut (& cet éloge donné à un Prince n'eſt point une flatterie) telle fut la conſtante occupation du DAUPHIN pendant les quinze dernieres années de ſa vie. Il étudioit l'art des vertus, en même temps qu'il apprenoit l'art des Rois, ou plutôt ces deux arts ſont le même. Le premier devoir du Prince eſt de ſe commander: le DAUPHIN exerça de bonne heure ſur lui cet utile empire. Pourquoi craindrions-nous de dire qu'il avoit reçu de la nature des paſſions ardentes, & cette fierté qui dans un Particulier peut toucher à la grandeur, mais qui dans un jeune Prince devient trop aiſément de l'orgueil. Je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes choſes, mais de celui qui rétrécit l'ame au lieu de l'étendre, & bleſſe l'humanité ſans ſervir à l'Etat. Heureuſement il connut bientôt que plus on eſt élevé, plus on eſt obligé de faire pardonner ſon rang, que les hommes refuſent par orgueil ce que l'orgueil exige, & que ce n'eſt qu'en leur faiſant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on eſt au deſſus d'eux. Son eſprit plus développé lui porta dans la ſuite les grandes idées de l'égalité des hommes; mais il avoit déjà commencé à travailler fortement ſur lui-même.

Un penchant impétueux le portoit à la colere : ce ſentiment qui rendit Alexandre meurtrier de ſon ami, & Théodoſe aſſaſſin de vingt mille de ſes ſujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il ſut ſe vaincre, & telle étoit à la fin la douceur inaltérable de ſes mœurs, qu'il n'avoit plus même le mérite de combatre. Je ſais que des Princes ſont parvenus à ſe vaincre par vanité. La vanité étoit dans leur ame le contrepoids des paſſions ; & ils aimoient mieux ſe tourmenter par des ſacrifices que ſe déshonorer par des foibleſſes. Dans le DAUPHIN ces combats généreux avoient pour principe la vertu même : la vertu, ce ſentiment ſublime qui échauffe les grandes ames, qui les éleve au-deſſus d'elles-mêmes, qui développe à leurs yeux toute la beauté de l'ordre moral, qui dirige leurs actions & leurs penſées, non ſur l'inſtinct du moment, mais ſur le plan éternel & invariable de la nature bien ordonnée, ce ſentiment qui retranche à l'homme tout ce qui eſt vil, & ne lui laiſſe d'activité que pour ce qui eſt grand & juſte, étoit profondément gravé dans l'ame de ce Prince. La vertu préſidoit à ſa penſée ; elle reſpiroit dans ſes diſcours ; elle étoit devenue la baſe de ſon caractere ; & à force de s'y conformer, il ne la ſuivoit plus par principes, mais par beſoin. De-là cette eſtime, ou plutôt ce reſpect ſi tendre pour les hommes vertueux. Tout ce qui lui offre l'image de la vertu, a des droits ſur ſon cœur. Il la reſpecte dans l'indigence, il va au-devant d'elle dans le malheur. Quand la vertu eſt malheureuſe, diſoit-il, c'eſt le crime des hommes ; c'eſt à ceux qui les gouvernent à le réparer. Il ne l'aviliſſoit pas au point de la croire inutile au Gouvernement des Etats. Il eût été bien

loin

loin d'adopter cette politique inſenſée de quelques Tyrans qui croyoient qu'il étoit peut-être bon de louer la vertu en public, mais qu'il falloit toujours la tenir éloignée des Thrônes, qu'elle portoit de la foibleſſe dans les grands intérêts, que ces hommes juſtes ne ſavent que reſſerrer les limites de la puiſſance, qu'il faut toujours étendre, & que l'intérêt de l'Etat, c'eſt-à-dire, de ceux qui le gouvernent, eſt de ne confier l'autorité qu'à des hommes qui ſachent au beſoin avoir le courage de la honte & l'audace du crime. O Peuples, par quels monſtres vous avez été trop ſouvent gouvernés ! Le DAUPHIN eût aimé à raſſembler autour de lui les hommes vertueux : c'eût été un des projets de ſa grande ame. Quel ſpectacle que celui d'un Prince, qui du haut du Trône donne le ſignal à la vertu, lui crie : ſors de l'obſcurité, briſe tes chaînes, que l'inſulte & le mépris ceſſent de te pourſuivre; viens te ranger auprès du Trône; viens l'honorer, il eſt vil ſans toi. Que l'humanité ſoit vengée, qu'au ſon de ta voix elle leve ſa tête affoiblie; viens, amene avec toi tous ceux qui ſuivent tes préceptes ſublimes; uniſſons-nous pour le bonheur des hommes. Mille fois les méchants ſe ſont ligués pour le malheur & pour le crime; montrons à la Terre une ligue nouvelle, la ligue de tous les hommes vertueux pour faire le bonheur d'une Nation. O vous qui êtes aſſez fiers pour croire mériter ce titre, je vous appelle tous, j'implore votre ſecours. Citoyens, Etrangers même, ſi vous êtes vertueux, la Patrie vous adopte. En ſervant l'Etat vous devenez ſes enfants. J'aſpire à la gloire d'être votre Chef. Enchaînons le crime, commandons au haſard, diminuons la ſomme des maux. Fai-

ſons tous enſemble l'eſſai de ce que peut ſur la Terre l'autorité unie à la vertu. Croit-on qu'avec de tels ſentiments, il regardât les honneurs, le rang ou la naiſſance comme un droit qui diſpenſe d'être vertueux ? Et qu'étoit la Nobleſſe dans ſon inſtitution, que l'image ſacrée & le ſymbole de la vertu même ? Tout a été perdu, dès que ces deux choſes ont été ſéparées. On peut donc juger de quel œil il regardoit le vice même accrédité & puiſſant ; quel mépris il avoit pour ceux qui, chargés d'une illuſtre naiſſance, déshonorent à la fois leurs aïeux & eux-mêmes, aviliſſent & les honneurs qu'ils ont, & ceux auxquels ils prétendent, inſultent à la renommée, & joignent l'orgueil à la honte. Le DAUPHIN reſpectoit les titres, mais il jugeoit les perſonnes ; & jamais la bienſéance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordoit qu'au mérite.

On ne peut être vertueux, ſans être juſte ; & cette qualité eſt peut-être de toutes, celle qui eſt la plus néceſſaire au Prince. Comme il y a dans les grandes ſociétés un effet continuel pour rompre l'équilibre d'égalité établi entre tous les Citoyens, la Juſtice réagit contre cet effort, & tend à rétablir la proportion altérée par les forces qui ſe combattent. C'eſt la Juſtice qui crie à l'homme puiſſant, tu es eſclave de la Loi ; c'eſt elle qui dit au riche, le pauvre eſt ton égal. Si la Juſtice s'aſſoupit, la tyrannie s'éveille : le monſtre leve auſſi-tôt ſes cent bras ; & les chaînes de l'oppreſſion s'étendent. Je ne fais point un merite au DAUPHIN d'avoir eu la juſtice dans le cœur ; c'étoit ſon devoir, puiſqu'il étoit Prince. Mais je remarquerai qu'elle tenoit en lui à un reſpect inviolable pour les Loix.

Comme il les avoit méditées, il avoit apptis à les aimer. De-là ſon eloignement pour les abus du pouvoir. Il penſoit que tout Membre de l'Etat ne doit être jugé que par la Loi de l'Etat, & que la liberté du Citoyen ne peut être ſacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même ſentiment lui faiſoit déteſter les accuſations ſecrettes, & cette eſpece d'hommes auſſi vile que lâche, qui trafiquent dans l'ombre, de la ſûreté de leurs Concitoyens. Il regardoit les délations comme le reſſort d'un Gouvernement foible & corrompu qui avilit une partie des Citoyens, pour perdre l'autre, corrompt les ames en payant l'infamie, & encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il vouloit qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la Loi, & que la Loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce Prince eût donc déſiré d'être juſte; mais pour l'être, il veut connoître la vérité. Il s'effraie à la vue d'une eſpece de conſpiration générale pour plonger les Princes dans l'erreur. Toutes les Hiſtoires lui offroient la vérité trahie dans les Cours par ambition ou par foibleſſe, des Rois qui ignoroient ſeuls ce qui étoit ſu de l'Europe entiere, & les cris des Peuples gémiſſants repréſentés aux pieds des Trônes, comme les acclamations de la félicité publique. Epouvanté de ces exemples, il cherche par-tout la vérité; il l'étudie dans les Livres; il l'invite dans les converſations; il tâche de la familiariſer avec ſon rang; il conjure ſes amis de ne pas le traiter comme Prince; offrez-moi, leur dit-il, la vérité ſans détour, ſi vous m'en croyez digne. Il faut publier, à la gloire de ceux qui l'ont approché, qu'il eut

quelquefois ce bonheur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes ; & il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connoiſſoit les Cours, il ſavoit que de tout temps il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, ſe ſont fait un ſyſtême de corrompre, & veulent aller à la fortune par la baſſeſſe. Il avoit donc appris à ſe défier des hommes. Oſons le dire, la crainte d'être trompé le rendoit ſoupçonneux : mais ce ſentiment qui dans Tibere & Louis XI n'a produit qu'une politique ſombre, dans Antonin ou Marc-Aurele n'eût été qu'un inſtrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop ſouvent c'eſt leur rendre juſtice que de les eſtimer peu ; mais plaignons encore plus les Princes d'être aſſez malheureux pour avoir acquis le droit funeſte de juger ainſi l'humanité. Dans le DAUPHIN, cette défiance étoit même reſpectable, parce qu'elle prenoit ſa ſource dans ſa paſſion pour le bonheur des Peuples. Son cœur brûloit du ſaint amour de la Patrie. Cet amour, cette vertu tendre & ſublime devroit peut-être dans les Monarchies être encore plus l'ame des Princes que des Citoyens. Les Princes ne ſont-ils pas les premiers Enfants de la Patrie ? N'a t-elle pas tout fait pour leur grandeur ? Ne prodigue-t-elle pas pour eux ſon ſang, ſes travaux, ſes richeſſes ? Ne ſont-ce pas les Peuples qui nourriſſent le Pere de l'Etat, qui travaillent pour le ſervir, qui meurent pour le défendre ? Ne doit-il pas y avoir entre eux & lui un commerce touchant de bienfaits, de ſervices & de reconnoiſſance ? L'ame du DAUPHIN ſentoit vivement ces rapports ſi doux du Prince avec le Peuple.

Dans ces temps malheureux où l'inexorable néceſſité de l'Etat forçoit d'augmenter le poids des impoſitions publiques, il eût voulu retrancher ſur ſes propres dépenſes, pour diminuer le fardeau des Citoyens. Il calcule avec une économie ſévere, ce qu'il coûte à l'Etat. Il ne veut point permettre que ſa penſion ſoit augmentée. J'aimerois mieux, dit-il, que cette ſomme pût être diminuée ſur les tailles. Triſtes Habitans des Campagnes, vous qui dans les champs de vos peres travaillez toute l'année pour payer à l'Etat le fruit de votre induſtrie & de vos peines, le bruit de la mort de ce Prince ſans doute eſt déjà parvenu juſques ſous vos cabanes obſcures. Vous l'avez appriſe peut-être, lorſque vous arroſiez quelque ſillon de vos ſueurs. Ah! que vos ames ſimples & droites s'attendriſſent ſur lui! Dites, en vous repoſant un moment ſur votre charrue, il eût voulu nous rendre heureux. Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos pleurs, dites, hélas! s'il eût vécu, ſa main eût voulu les eſſuyer! Dans vos Temples groſſiers, aux pieds de vos Autels ruſtiques, offrez des vœux pour lui, il ne ceſſoit d'en faire pour votre bonheur. Il a porté ce ſentiment juſqu'au tombeau, & même en expirant, toujours occupé de vos beſoins, il a craint d'être à charge après ſa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le ſort de la Nation, il ſecouroit du moins tous les infortunés qu'il connoiſſoit. Une partie de la ſomme que l'Etat lui paye chaque mois, il la deſtine à ſoulager les infortunes ſecrettes de ces familles qui, victimes à la fois de la miſere & de la honte, craignent d'expoſer leur mal-

heur à l'œil insultant du mépris. Il nourrit ces Guerriers qui n'ayant de patrimoine que l'honneur, sont menacés de perdre, par l'indigence, une vie qu'ils ont prodiguée pour l'Etat. C'est ainsi qu'en faisant du bien aux Particuliers, il se rend digne d'en faire à la Nation; car le droit d'être bienfaisant est un droit qu'il faut mériter de la Nature: elle endurcit les ames viles pour les punir, & condamne leurs yeux à ne jamais verser ces douces larmes qui sont la plus pure récompense de la vertu. Rappellerai-je ce jour & cette chasse déplorable où un hasard funeste amena sous le coups de ce Prince un Ecuyer malheureux? Le DAUPHIN innocent montre le même désespoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'insulte pas l'humanité jusqu'à louer un Prince d'un sentiment qui n'est que juste: c'est par de telles louanges que des esclaves corrompent des Rois. Mais son désespoir, à la vue de cet événement funeste, ses transports, ses cris, ses pleurs, l'ardeur avec laquelle il se précipite sur ce corps sanglant, les soins tendres qu'il prodigue à cet infortuné, & par lesquels il semble vouloir le rappeller à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conservée, la lettre éloquente qu'il écrivit à la veuve, ses soins paternels pour le fils, sa résolution de renoncer pour toujours à un amusement qu'il aimoit, résolution qu'il a tenue le reste de sa vie, tout annonce en lui, non la pitié d'un moment, mais cette sensibilité profonde d'un cœur vraiment humain qui sait estimer la vie d'un homme, & sent que toute la puissance des Rois n'est rien pour réparer de tels malheurs.

Cette humanité, la premiere des vertus,

avoit été développée en lui dans une de ces circonſtances qui donnent à l'ame une forte ſecouſſe, & y laiſſent une impreſſion qui ne s'efface plus. O jour de Fontenoi ! Jour de notre grandeur ! La France avoit vaincu ſous les yeux de ſon Maître. Trois Nations avoient fui. Les débris de quinze mille hommes étoient répandus ſur la plaine. Le tumulte avoit ceſſé. Un calme affreux régnoit ſur ce champ de carnage. Des morts entaſſés ſur des morts, des vainqueurs immolés ſur des vaincus, des guerriers mutilés, des reſtes épars, des mourants & des hommes plus malheureux qui ne peuvent mourir, les gémiſſements ſourds, les cris aigus, le ſang, l'horreur, toutes les bleſſures, tous les genres de mort, toutes les ſcenes de carnage, quel ſpectacle pour un jeune Prince élevé & nourri dans les Palais de Verſailles, & qui ſort des Fêtes brillantes de l'Hymenée. C'eſt la premiere leçon d'humanité que la Nature lui donne. L'éclat de la victoire diſparoît, la pitié dans ſon cœur éleve un cri touchant & terrible. Son Pere attendri, & qui pleure les malheurs des Rois, trouve à ſes côtés un Fils digne de lui. Les larmes du DAUPHIN coulent. L'humanité s'écrie, tu ſeras digne de gouverner les hommes, & la Patrie qui l'obſerve, ſent avec tranſport qu'elle aura un ami dans un Prince. Cette ſenſibilité étoit encore relevée par ſon courage. On l'avoit vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avoit vu, quand nos troupes fuyoient, quand la victoire étoit preſque décidée pour l'ennemi, vouloir s'élancer à la tête de la Maiſon du Roi, pour aller charger cette colonne terrible ; & il avoir fallu retenir un Prince de ſeize ans qui ne voyoit

que la gloire où quarante mille hommes ne voyoient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux Nations. Mais des diviſions nouvelles naiſſent du ſein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embraſement en Europe. On s'agite. Les Etats ſe heurtent. Le Nord eſt ébranlé. Le Midi répond à ces grands mouvements. Tout s'arme; & tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Aſie, l'Allemagne eſt le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes Armées s'y entrechoquent. Les batailles ſe multiplient; les événements ſe ſuccedent, & la renommée attentive eſt occupée à publier les ſuccès ou les revers. Parmi ces ſecouſſes générales, l'ame du DAUPHIN eſt agitée; il brûle d'être utile à ſon Pays; il porte tout le poids de l'oiſiveté des Cours, & voudroit, à la tête des Armées de la France, balancer auſſi la fortune, & ſe faire une renommée. Il ſollicite aux pieds du Trône l'honneur de commander. Juſqu'à préſent, dit-il, je n'ai rien fait pour les Peuples; j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il ſentît vivement combien la guerre eſt un fléau barbare, il voyoit que tel eſt le ſort des Rois, tel eſt cet équilibre ſi vanté de l'Europe, que parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y eſt preſque inévitable; qu'un Prince a beſoin de la connoître pour ne la pas craindre, & que pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il eſt important, diſoit-il encore, qu'un homme qui doit régner ſoit connu dans l'Europe: ſa réputation devient une partie de ſa puiſſance. Si ſes vœux avoient pu être remplis, ſi la crainte

d'expoſer une Tête ſi chere à l'Etat, n'eût forcé l'Etat lui-même à ſe priver d'un tel ſecours, l'Allemagne auroit vu de nouveau Germanicus à la tête des Armées. Il fût peut-être devenu pour la France, ce qu'a été pour l'Angleterre ce Prince noir ſi célébre, mort comme lui à la fleur de ſon âge, & pleuré auſſi de ſon Pays. Il eût, comme ces deux Princes, joint la ſageſſe à la valeur; comme eux, il eût allié les graces à la dignité du Commandement; & adoré des troupes, elles euſſent fait de grandes choſes, autant pour lui peut-être, que pour la Patrie. Tel eſt le ſentiment qu'il leur avoit inſpiré dans le Camp de Compiegne, où on le vit honorer la dignité de Soldat par toutes les careſſes d'un Général, & enchanter l'Officier par ces graces nobles dont le cœur d'un François ſent ſi bien le prix. O tranſports! O tendreſſe! On admiroit en lui la douce égalité, la familiarité touchante, & ce charme ſecret qui va ſi bien chercher les cœurs. Tous étoient à lui. Officiers & Soldats, Citoyens, Etrangers, & la Cour & le Peuple, tout étoit rempli de la plus douce ivreſſe. On crut revoir des trairs de Henri IV. On crut quelquefois l'entendre. Son nom étoit dans toutes les bouches. Chacun le béniſſoit; & ces plaines de Compiegne, ces plaines qu'il voyoit alors pour la derniere fois, ne retentiſſoient que d'acclamations de joie, & de chants militaires.

A tant de vertus, il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connoître. Sans faſte, ſans oſtentation, auſſi loin de l'orgueil qui veut s'élever, que de l'orgueil qui s'humilie, ſimple dans ſes diſcours comme dans ſes mœurs, inconnu à ſes propres yeux,

il ne ſe doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'eſtime. Sa modeſtie le calomnioit ſans ceſſe. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges ? Je n'ai rien fait. Cette ame noble & pure comptoit pour rien ſes vertus & quinze ans de travaux pour ſe rendre utile. Ce ſentiment ſe répandoit ſur toute ſa Perſonne. Il oublioit qu'il étoit Prince. Le faſte, qu'on prend ſi aiſément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui. Il le mépriſoit. Il fuyoit le luxe, moins encore parce qu'il corrompt & rétrécit l'ame, que par un goût naturel de ſimplicité. Econome, parce qu'il ne perdoit jamais de vue la ſource des richeſſes des Princes; il craignoit toujours que ce qui étoit deſtiné à ſes propres beſoins, ne fût le pain du Laboureur, & l'aliment du Pauvre. Il craignoit preſque de trouver ce fruit des impoſitions publiques, humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que j'ai dit de l'ame du DAUPHIN, il eſt aiſé de voir que la ſenſibilité faiſoit la baſe de ſon caractere. On a demandé ſi dans un Prince cette qualité n'étoit pas plus dangereuſe qu'utile, & ſi la raiſon ſeule & l'amour général de l'ordre ne ſuffiſoient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'ame indifférente & froide peut faire de pareilles queſtions. Je les plains de raiſonner ſi triſtement les devoirs, & de méconnoître ce pouvoir invincible du ſentiment ſur le cœur de l'homme. C'eſt la raiſon qui nous éclaire, mais c'eſt le ſentiment qui nous fait agir. C'eſt lui ſeul qui échauffe l'ame, & lui donne cette activité rapide & brûlante qui triomphe de tout, & exécute tout. C'eſt lui qui combat

les passions viles par une passion généreuse & forte. C'est lui qui anime le tableau de l'ordre & du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des proportions & des rapports. C'est lui qui fait l'enthousiasme des grandes choses. C'est lui qui saisit l'ame du Prince, qui la transporte au milieu de vingt millions d'autres ames, qui l'unit invinciblement à toutes celles-là, qui lui ôte son existence particuliere, pour ne lui laisser que cette existence commune & générale, qui humecte ses yeux de toutes les larmes qui se répandent, qui le fait frissonner à tous les gémissements, qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux, qui porte sur son cœur le contre-coup de tous les maux épars sur trois cens lieues de pays, qui le force par un pouvoir irrésistible à soulager ceux qui souffrent, pour se délivrer lui-même d'une douleur qui le fatigue & le tourmente; qui le récompense ensuite par les transports ravissants qu'excite la vue d'un Peuple heureux, & multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raison! O froide & calculante sagesse! as-tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes?

Ce sentiment, le principe & l'ame des vertus, n'unit pas seulement le Prince aux peuples; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers & plus près encore de la nature. Il préside aux noms sacrés d'époux, de fils & de pere. Toutes les vertus sont liées. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira point ceux d'un Roi; & Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le DAUPHIN n'intéresse pas moins sous

ces nouveaux rapports ; & comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiſer. J'aime à revenir ſur ces jours de ſa jeuneſſe, où ſon cœur s'ouvrit pour la premiere fois au doux ſentiment de l'amour, & où il forma aux pieds des autels les premies nœuds. Son ame ardente & ſenſible, & à qui la voix puiſſante de la nature commençoit à parler, ſe livra à tous les tranſports d'une premiere paſſion ; & les charmes de la vertu ſe mêlant à l'enthouſiaſme de l'amour, ſa paſſion même devint pour lui un reſſorr utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ſes ſentiments & d'étendue à ſes idées. Il vivoit dans l'union la plus tendre : il étoit heureux. Vains ſonges de la vie ! A peine avoit-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimoit lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine à ſentir, il éprouva les convulſions de la douleur & les tourments du déſeſpoir. O vous qui deviez le conſoler, qui étiez deſtinée à le rendre heureux le reſte de ſa vie, Princeſſe à qui il fut ſi cher, & qui le pleurez aujourd'hui avec la France, ha ! pardonnez ſi je retrace ici ſes premiers ſentiments. Rien de ce qui intéreſſe ſa gloire ne vous eſt étranger : vous eûtes celle d'effacer en lui des impreſſions terribles & profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvoit connoître encore l'amour ; & ſon ame flétrie ſentit avec étonnement qu'elle alloit renaître au bonheur. Seize ans ſe ſont écoulés dans l'enchantement de la ſociété la plus douce ; & la Cour a vu dans la maiſon d'un Prince toute la ſimplicité des mœurs antiques. Sainte & paiſible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux ſiecles & aux villes où vous ne ſeriez

plus regardée comme le premier bonheur & le plus touchant des ſpectacles ! Les douceurs de la vie domeſtique ont pour les ames ſaines un charme que les ames corrompues ne peuvent connoître. C'eſt le premier vœu de la nature ; elle récompenſe tous ceux qui rempliſſent ſes devoirs ſimples & touchants. Peut-être même ces devoirs ſont-ils plus néceſſaires aux Princes, qui n'étant preſqu'entourés que de courtiſans & de flatteurs, privés des doux plaiſirs de la confiance & de l'égalité, aſſez malheureux pour n'avoir preſque rien qu'ils puiſſent aimer, s'ils veulent goûter quelques-uns de ces plaiſirs de l'ame, charme néceſſaire de la vie, ſont obligés de ſe rejetter dans les bras de la nature. Le DAUPHIN y cherchoit l'heureux délaſſement de ſes travaux. Tout le temps qu'il n'employoit pas à des études pénibles, il le paſſoit entre une épouſe & des ſœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchoient enſemble. Pourquoi ces vertus d'un Prince ne ſont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple ?

Je parlerai avec le même plaiſir de ſa pitié filiale & de ſon amour ſi tendre pour celui qu'il adoroit comme pere, & reſpectoit comme Roi. Placé près du trône, il parut n'enviſager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupoit que de travaux pour le bien remplir un jour : il ne faiſoit des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne ſuis ni courtiſan ni orateur ; je ne ſuis qu'interprète de la vérité, & ſimple hiſtorien des penſées de ce Prince. Je le vois au milieu de ſes enfants, tantôt ſouriant à leurs careſſes, tantôt occupé du ſoin de former leurs ames encore jeunes, & de développer leurs idées naiſſantes. Il regar-

doit comme le plus ſaint de ſes devoirs celui de pere. Ah ! penſoit-il ſouvent, ſi le Citoyen obſcur doit compte à la Patrie des Citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfants gouverneront un jour l'Etat ? Il faut d'abord que j'en faſſe des hommes, pour en faire enſuite des Princes. Chaque vertu que je leur inſpirerai ſera un bienfait à la Patrie. Chaque négligence ſeroit un crime contre la nation. Je réponds à la poſtérité & de tout le mal qu'ils peuvent faire, & de tout le bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupoit donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachoit ſur-tout à leur inſpirer cette tendre humanité qui eſt trop rarement la vertu des Cours. Conduiſez mes enfants, diſoit-il, dans la chaumiere du payſan ; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir ; qu'ils voient le pain noir dont ſe nourrit le pauvre ; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui lui ſert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un Prince qui n'a jamais verſé de larmes ne peut être bon. Voilà les leçons qu'il vouloit qu'on leur donnât. Le jour où on leur ſuppléa les cérémonies du baptême, il ſe fit apporter devant eux le regiſtre où la Religion inſcrit les noms des enfants baptiſés. Le nom du fils d'un artiſan précédoit ſur la liſte celui des jeunes Princes. Il le leur montra. Apprenez de-là, leur dit-il, que tous les hommes ſont égaux par le droit de la nature, & aux yeux de Dieu qui les a créés.

Quoique tous ſes enfants lui fuſſent également chers, ſes premiers ſoins étoient pour l'enfant de la Patrie, pour celui que ſa naiſſance appelloit à la fonction pénible &

dangereuſe de gouverner un jour. Dès que l'ame de ce jeune Prince eût été capable de porter des leçons plus dignes de l'homme, ſon deſſein étoit de lui donner alors une ſeconde éducation. Alors il eût voulu être le premier gouverneur de ſon fils. Ah! dans ces conférences ſecrettes que n'eût-il pas dit à ce jeune Prince! De quel ton il lui auroit parlé de ſes devoirs! Comme il ſe ſeroit attendri en lui prononçant les noms de la Patrie & du Peuple! Comme à ces noms ſi doux il l'eût quelfois arroſé de ſes larmes! Comme il eût porté la perſuaſion dans ſon cœur, en y verſant les ſentiments enflammés du ſien! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, ſuppléez à tout ce qu'un pere auroit voulu faire! C'eſt à vous qu'il a légué ſes ſentiments & ſon ame pour les tranſmettre à ce fils. Parlez-lui ſouvenr des exemples de ſon pere. Parlez-lui de ſes devoirs. Qu'il en connoiſſe l'étendue. Montrez-lui la deſtinée de tout un peuple qui doit dépendre un jour de ſes vertus ou de ſes vices, tous les maux qu'il doit prévenir, tout le bien qu'il doit faire, l'influence qu'il doit avoir ſur les mœurs, le reſpect qu'il doit inſpirer pour les loix. Qu'il ſache que ſa jeuneſſe n'eſt point deſtinée au plaiſir ni au repos, que ſa vie toute entiere doit être pénible & laborieuſe. Portez dans ſon ame une terreur utile. Epouvantez-le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui ſeront néceſſaires, les lumieres pour juger, l'activité pour agir, la circonſpection pour douter, l'énergie de l'arme pour vouloir, le génie de l'avenir, la ſcience du moment, la ſûreté du coup d'œil, cette humanité qui met le Prince à la place du

Sujet, cette économie qui calcule le ſang & les l'armes, cet empire de ſoi-même qui tient l'ame en équilibre avec tout ce qui eſt au dehors, ce noble orgueil de la conſcience qui s'indigne des fauſſes louanges des eſclaves, enfin ce deſpotiſme heureux de la vertu qui veut commander ſeule & ſans partage ſous l'empire des Loix, pour arracher les Peuples à l'empire des tyrans ſubalternes. Mais en l'effrayant de ſes devoirs, ah! faites-les-lui aimer. Qu'ils deviennent ſon occupation la plus douce. Que ſa penſée ne puiſſe ſe repoſer ſur eux, ſans que ſon ame n'éprouve une émotion ſecrette. Qu'au milieu de ſes travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement, & faire couler quelques larmes de ſes yeux. Telles auroient été les intéreſſantes leçons que le DAUPHIN, s'il eût vécu, auroit donné à ſon fils.

Celui qui aimoit ainſi ſes Enfants, ſa Patrie, ſon Epouſe, ſon Pere, devoit avoit beſoin d'amis. Il en avoit. Ce n'étoit point les amis d'un Prince, c'étoit ceux d'un particulier ſenſible. Il n'oublioit pas cependant qu'il étoit à la Cour. Comme un homme qui marche ſur un terrein dangereux, & qui en marchant cherche à aſſurer ſes pas, il obſervoit long-temps avant que d'aimer: mais ſon amitié, quand il la donnoit, étoit ſuivie de la plus douce confiance. Elle étoit toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupoit de ſes amis pendant la guerre! Leur abſence faiſoit éprouver des beſoins réels à ſon cœur. Alors il avoit recours à cet art qui ſans doute a été inventé par l'amour ou l'amitié, art qui rapproche les ames & communique les ſentiments à la plus grande diſtance. Ses lettres

étoient comme ſa converſation. Une gaieté douce & familiere s'y mêloit à la tendreſſe naturelle de ſon cœur. Il avoit ce tour aimable de plaiſanterie qui ſuppoſe toujours la fineſſe des idées, tour ſi agréable quand c'eſt la nature qui le donne, ſi ridicule quand c'eſt la vanité qui le cherche. Il n'eût tenu qu'à lui d'avoir beſoin de ſon rang pour ſe faire pardonner ſes bons mots; mais il ſe livroit à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, & toute la diſcrétion d'un Prince.

On ne connoîtroit pas le DAUPHIN, ſi je ne parlois d'un ſentiment qui régloit en lui tous les autres, & qui étoit profondément gravé dans ſon cœur : c'eſt la Religion. Je n'entrerai dans aucun détail ſur cet important ſujet. Il appartient aux Miniſtres des Autels. Déjà ils ont fait retentir les Temples de leurs éloges ſacrés. Pour moi je ne ſuis que l'Orateur de la Patrie, & je n'enviſage ici le DAUPHIN que comme Prince. C'eſt ſous ce rapport que je regarderai l'Eſprit de Religion, & que je verrai ſur-tout en lui un frein puiſſant qui ſoumet à des Loix invincibles, ceux qui par la force ſont au-deſſus des Loix. L'eſprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas. Il affermit ſa morale. Il contrebalance ſes paſſions. Il met un prix à ſes vertus. Il place les remords à la ſuite du crime, & la crainte à côté de la toute-puiſſance. Il montre un Juge entre les Rois & le Peuple. Il leur fait voir au-deſſus de leur tête un dépôt terrible où va ſe rendre chaque larme qui coule & qu'ils pouvoient empêcher, chaque goutte de ſang qu'ils ont verſé injuſtement, chaque ſoupir du foible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été inſenſibles. Il les raîne d'avance à ce tribunal où l'infortune pu-

blique élevera ſa voix pour les accuſer, où vingt millions d'hommes réunis crieront tous à la fois : ô Dieu ! qui nous as créés, rends-nous juſtice, nous avons été malheureux. Il leur offre ſur-tout un grand & magnifique modele. La contemplation du premier Etre éleve & agrandit l'ame. Elle la ſoutient dans des combats dont Dieu eſt le témoin. Elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah ! ſi la vue d'un ami vertueux m'empêche de faire le mal, que ſera donc le Prince qui marche en préſence de Dieu ? Celui qui médite l'éternelle Juſtice, doit être juſte. Celui qui penſe à la bonté infinie deviendra bon. Sans ceſſe il tendra à ſe perfectionner lui-même, & à ſe rapprocher de l'Etre qu'il contemple. Sainte & ſublime idée de Dieu, remplis donc l'ame des Rois ou de ceux qui doivent le devenir, & pour le bonheur de l'humanité, fais qu'ils ſoient religieux afin qu'ils ſoient juſtes. Le DAUPHIN étoit profondément rempli de ces idées, & il les regardoit comme garant du bonheur des hommes. Un eſprit comme le ſien accoutumé à des lectures fortes qui avoient élevé ſon ame en l'éclairant, ne pouvoit confondre avec la Religion cette ſuperſtition qui la déshonore. Auſſi ſage qu'inſtruit, auſſi éloigné de la licence qui ôte des chaînes utiles & ſacrées que de la ſuperſtition qui veut en donner de nouvelles, il honoroit Dieu avec la grandeur que cet Etre ſuprême exige de l'homme. Il protégeoit les Miniſtres des Autels comme Citoyens ; il les reſpectoit lorſqu'ils s'honoroient par leurs mœurs. Il avoit appris par l'Hiſtoire que dans certains ſiecles il avoit fallu les craindre. Le choc éternel du Sacerdoce & de l'Empire lui avoit fait chercher ſans préjugé comme ſans foi-

bleſſe les limites des deux pouvoirs, limites trop ſouvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance ou par les mains ſanglantes du fanatiſme. Les maux que ce fanatiſme avoit cauſés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avoient inſpiré une juſte horreur. Il liſoit avec plaiſir ces livres où la douce humanité lui peignoit tous les hommes & même ceux qui s'égarent, comme un peuple de freres. Auroit-il donc été lui-même ou perſécuteur ou cruel ? Auroit-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes & veulent tourmenter pour inſtruire ? Ah ! dit-il plus d'une fois, ne perſécutons point. Ce n'eſt pas ainſi qu'on éclaire les hommes. Empêchons qu'ils ne faſſent du mal, mais ſans leur en faire. Peuples, Soldats, Citoyens, voilà le Prince que vous regrettez. Voilà celui qui étoit deſtiné à vous gouverner un jour. Mais tant de connoiſſances & de vertus devoient être inutiles à la Patrie. Il devoit mourir jeune, & avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à ſon pays. Depuis pluſieurs années il portoit dans ſon ſein le germe d'une maladie funeſte. Longtemps nous l'avons vu ſe flétrir & ſe conſumer ſous nos yeux. Chaque jour lui ôtoit une partie de lui-même; mais il n'interrompit jamais ſes travaux, & il ſembloit ſurvivre à ſes forces par le déſir de nous être utile. L'eſpérance nous reſtoit encore; elle diſparut à la fin. C'eſt alors que nous avons vu un ſpectacle à la fois touchant & magnifique. C'eſt alors que nous avons connu ce Prince qui juſqu'à ce moment l'avoit été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à paroître grand lorſque les autres ceſſent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il étoit, & le triſte flambeau de la mort

ſeul a répandu ſa lumiere ſur ſa vie. Pour le louer ici, l'éloquence n'a rien à exagérer : il ſuffit de raconter. On lui annonce qu'il doit mourir : il n'en eſt pas ému. Son cœur eſt tranquille & ſon viſage ne s'altere pas. Sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment. Entouré de viſages déſolés, lui ſeul paroît indifférent & calme. Sa grandeur eſt ſans effort, & ſa fermeté ſans oſtentation. Il ne s'éleve pas. Il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il meſure l'état où il eſt, par la force de ſes idées, & calcule avec tranquillité la diminution ſucceſſive de ſon être. Il a le loiſir de ſe livrer à l'impreſſion de tous les objets qui l'affectent. Il obſerve tout. Il ſourit au milieu de ſes douleurs. Une douce plaiſanterie ſe mêle à ces moments affreux. On diroit qu'il n'eſt que le ſpectateur d'une choſe indifférente ; & la mort ne ſemble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi ! dans le moment où tout échappe, où le Trône s'enfonce, & ne laiſſe voir à ſa place qu'un tombeau qui s'ouvre, quand tous les êtres qui environnent l'ame, s'en détachent & ſe reculent, quand les ſens qui la lient à l'Univers ſe retirent, quand les reſſorts de la machine crient & ſe rompent, lorſque le temps n'eſt plus que le calcul lent & affreux de la deſtruction, quand l'ame ſolitaire arrachée à la nature & à ſes propres ſens eſt ſur le point d'entrer dans un avenir impénétrable, quoi dans ce moment être tranquille ! Qui peut ainſi affermir l'homme au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme ? Ah ! c'eſt la paix de l'homme de bien. C'eſt la douce conſcience de la vertu. C'eſt le ſentiment ſecret de l'immortalité ; l'immortalité ! le plus ſaint des déſirs, la plus précieuſe des eſpérances, qui pendant la vie donne des tranſports à l'ame gé-

néreuſe, & raſſure à la mort l'ame juſte. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier Etre ? N'a-t-il pas rempli le poſte qui lui étoit aſſigné dans la nature ? Il a été fidele aux loix qu'il a reçues. Il n'a point défiguré ſon ame aux yeux de celui qui l'a faite. Peut-être a-t-il ajouté quelque choſe à l'ordre moral de l'Univers. L'heure ſonne. Le temps a ceſſé pour lui. Il va demander à Dieu la récompenſe du Juſte. C'eſt un fils qui a voyagé & qui retourne vers ſon pere. Qu'eſt-ce qu'un trône dans ce moment ? Un grain de ſable un peu plus élevé ſur la terre. Alors ces vains objets diſparoiſſent. Mais il en eſt de plus touchants & qui ont le droit d'intéreſſer juſques dans les bras de la mort. Ce ſont ceux qui pendant une vie courte & agitée ont été les appuis de notre foibleſſe : ce ſont les ames ſur qui notre ame ſe repoſoit avec attendriſſement, & qui partageant avec nous nos plaiſirs & nos peines, nous faiſoient éprouver les charmes ſi doux de la ſenſibilité. C'eſt en les quittant que l'ame ſe déchire. C'eſt alors que l'on meurt ; car qu'eſt-ce que mourir, ſinon ſe ſéparer de ceux qu'on aime ? L'ame du DAUPHIN malgré ſa fermeté a donc ſenti la mort. Car ſon courage n'a point empêché qu'il ne fût ſenſible. Il a rempli en mourant les plus tendres devoirs envers tous ceux qu'il a aimés. Ses mains affoiblies preſſent celles du meilleur des Peres. Il lui recommande ceux qui lui ont été chers, & dépoſe dans ſon cœur paternel des ſoins que ſon amitié ne peut plus remplir. Il partage toute la douleur d'une Mere. Il donne les marques de l'amour le plus tendre à une Epouſe qu'il adore, à des Sœurs qu'il a toujours chéries. Sa main mourante détache deux boucles de ſes cheveux. Il leur remet ce gage, triſte partie de lui-même, qu'elles

verront encore quand il ne ſera plus. Il prend la main d'un homme qu'il avoit aimé ; il la ſerre contre ſon cœur, & lui dit, vous n'êtes jamais ſorti de ce cœur-là. Il fait raſſembler autour de ſon lit tous ceux qui par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus reſpectables de l'amitié, avoient été attachés à ſa perſonne. Il les regarde tous avant de mourir. Il les remercie, avec l'affection la plus tendre. Il s'émeut en les voyant pleurer. Ah ! dit-il, je ſavois bien que vous m'aviez toujours aimé. Mais vous, ô ſes amis, vous qui aviez été les confidents de toutes ſes penſées, & qui cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, ſon œil vous cherche, il veut encore une fois ſe repoſer ſur vous. Il vous reconnoît, mais ſon ame attendrie ne peut ſupporter ce ſpectacle, & il ſe détourne en ſoupirant. Déjà il ſe ſentoit affoiblir. Il veut dire adieu à ſes Enfants. Il veut les embraſſer encore une fois, leur donner la derniere bénédiction & les derniers avis d'un Pere. Mais il craint de ne pouvoir ſoutenir une ſcene auſſi touchante. Il appelle celui qui eſt chargé de leur éducation. Son cœur lui confie les derniers mouvements de ſa tendreſſe pour ſes Enfants, & ſa voix entrecoupée, affoiblie par la douleur & par l'amour, peut à peine prononcer les dernieres paroles. Prêt à expirer, les queſtions qu'il fait encore ſont ſur les perſonnes qu'il aime, & qu'il ne voit plus. On avoit arraché d'auprès de lui, l'Epouſe à qui il étoit ſi cher. Son repos, ſon état l'occupe encore dans ce moment. Ah ! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer ? Il ne faut pas que la Patrie ignore que ſon ſouvenir fut auſſi mêlé aux derniers moments de ce Prince. Preſque en mourant il fit des vœux pour elle ; & ſes bras à demi-glacés ſe ſouleverent pour

demander au Ciel le bonheur de la France. Ainſi eſt mort ce Prince trop peu connu, & qui ne ſera jamais aſſez regretté; ce Prince qui a été vertueux à la Cour, qui eût été populaire ſur le Trône, qui aimoit ſincérement l'Etat & l'humanité, qui a eu toutes les vertus d'un homme, & qui auroit eu celles d'un Roi; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avoit pas cet empreſſement qui court à la renommée; dont l'exemple apprend à tous les Princes comme ils doivent vivre, & à tous les hommes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre eſtime, peut-être notre admiration : la poſtérité le louera ſans doute, & la Juſtice tardive honorera du moins ſon tombeau,

La mort d'un homme vertueux eſt un malheur pour l'humanité entiere; non que ſon influence puiſſe s'étendre ſur le Monde; quelquefois il vit & meurt obſcur; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il orne la Terre, & donne plus de dignité à la nature humaine. Ce ſont ces ames qui réconcilient les regards de Dieu avec la Terre. Mais ſi l'homme vertueux qui meurt étoit un Prince, s'il eſt mort à la fleur de ſon âge, s'il devoit faire un jour le bonheur des hommes, quelle doit être alors la douleur publique ? La mort du DAUPHIN a intéreſſé la France, & les ennemis mêmes de la France. La Cour qui l'a vue de plus près, en a été conſternée. Les vaſtes Palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes. On arrache la Famille Royale à un ſéjour déſolé. On fuit : ces Palais immenſes deviennent déſerts, & la mort ſeule y habite : mais tous les cœurs reſtent attachés à cet Appartement funebre; ils errent autour de ce lit de mort, & fixés près d'une vaine cendre, redemandent au Ciel ce qui n'eſt plus. Quel retour ! Preſque juſqu'au der-

nier moment on avoit eſpéré. On revoit ces chemins par où il avoit paſſé, où la douce eſpérance le ſoutenoit encore. Ces chemins retentiſſent de gémiſſemens. La nouvelle arrive dans Paris : en un inſtant elle eſt répandue dans les Maiſons, dans les Places publiques. *Il eſt mort.* A ce mot, qui de nous n'a été attendri ? Notre froide indifférence s'eſt émue. Nos vains plaiſirs ont été ſuſpendus. Tous les vrais Citoyens ont pleuré. Le Riche s'eſt étonné de ſe trouver ſi ſenſible. Le Pauvre a ſenti qu'il pouvoit être plus malheureux. Le Peuple, ce bon Peuple, toujours vrai dans ſa douleur comme dans ſa joie, a formé des regrets ſinceres, il a gémi de cette mort comme d'une calamité perſonnelle pour lui. Les Soldats en pleurant ont renverſé leurs Drapeaux. On a pris le deuil dans les Provinces éloignées. L'amour de la Patrie qui y eſt plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, & plus on a regretté ce Prince. Tous les Temples ont été revêtus de deuil. Le deuil eſt étendu ſur la France ; mais le cri de la Nature s'éleve au milieu de la douleur générale de la Nation : la Nature déſolée pleure une double perte. Quel moment que celui où un Roi qui vient de perdre ſon Fils déjà formé pour le Trône, un Roi ſenſible, un Pere tendre, pénétré de douleur, ſe fait amener les Princes ſes Petits-Fils, ſaiſit avec tranſport l'aîné de ces jeunes Enfants, l'enleve entre ſes bras, le preſſe contre ſes joues mouillées de larmes, & s'écrie pluſieurs fois en pleurant, vous êtes donc mon ſucceſſeur. A ce ſpectacle perſonne ne peut retenir ſes larmes ; & toute la Cour en ſilence crut perdre le DAUPHIN une ſeconde fois. Ainſi, ô révolution des temps!

ainſi,

ainſi, après la mort du célébre Duc de Bourgogne, on vit Louis XIV en cheveux blancs, penché ſur le berceau de Louis XV, le careſſer de ſes mains royales, & regarder avec attendriſſement dans ce jeune Enfant, l'eſpérance d'un grand Peuple.

Mais vous, ſur qui maintenant les yeux de la Patrie ſont fixés, vous qui occupez la place du Prince que nous regrettons, en ſuccédant à ſon rang, Prince, ſuccédez auſſi à ſes vertus. Qu'un ſi grand exemple ne ſoit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguſte Pere qui vous dit encore : mon Fils, vous êtes né pour régner, mais votre naiſſance n'eſt qu'un haſard dangereux, votre enfance n'eſt qu'un état de foibleſſe. A votre âge qu'êtes-vous pour l'humanité ? Qu'êtes-vous pour la Patrie ? Acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs, vos vertus ſeules vous donneront l'eſtime des hommes. Vous avez des reſpects, mais ils ne ſont point encore à vous. Ne vous y trompez pas : on honore en vous le rang qui vous eſt deſtiné ; on honore le ſang de votre Aïeul. Méritez qu'un jour ces reſpects d'un Peuple s'adreſſent à vous-même. O Prince ! plus avancé en âge vous entendrez ſouvent prononcer le nom de votre Pere. On vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a chargé d'une dette immenſe, & qu'une vie entiere conſacrée à l'Etat peut à peine acquitter. Croiſſez pour la Patrie. Croiſſez pour la rendre heureuſe. Ah ! ſi jamais des flatteurs cherchoient à corrompre votre ame, ſi l'oubli des ſaints devoirs que votre rang vous impoſe, pouvoit un jour vous égarer, alors puiſſiez-vous voir la tombe de votre Pere ! Jurez ſur cette

tombe d'être vertueux, d'aimer la Patrie, de travailler à ſon bonheur ; ou ſi jamais ce triſte & utile ſpectacle ne devoit frapper vos yeux, ah ! les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ſes travaux, ces appartements qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de ſa juſtice & de ſa bonté, tout vous reprocheroit un jour de ne pas lui reſſembler. On vous remettra dans quelques années ces Manuſcrits précieux où ſes ſentiments ſont tracés. Vous y trouverez par-tout l'amour du bien public, & ce deſir ſacré du bonheur des hommes. Si la vertu n'étoit pas dans votre cœur, pourriez-vous en ſoutenir la vue dans ces Ecrits ? Ah, Prince ! l'heureuſe néceſſité d'être vertueux vous environne de toute part. Ceux qui ont entouré votre Pere, qui l'ont entendu, qui l'ont admiré, vous redemanderont ſes vertus & ſon ame. Les éloges même que dicte partout la douleur publique, ſont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes. Pardonnez ; j'ai oſé me mêler dans la foule des Orateurs ; j'ai olé, comme Citoyen, élever ma foible voix. Si elle parvient juſqu'à vous, ſi l'amour de l'Etat qui m'anime peut donner quelque prix à mon hommage, ſi les vertus du Prince que j'ai loué font ſurvivre cet Ecrit aux premiers moments de la douleur publique, ô Prince ! puiſſiez-vous quelquefois le lire ; puiſſiez-vous, en le liſant, vous attendrir, & ſur la France, & ſur votre auguſte Pere, & ne pas déſapprouver le zele d'un Citoyen obſcur, mais vrai & libre, qui ne connoit de langage que la vérité, & de paſſion que celle de l'amour de ſon Pays & de ſes Concitoyens.

Tibi providendum eſt ne à bonis deſideretur.

Tacit.

DISCOURS
PRONONCÉ
DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

le Jeudi 22 Janvier M. DCC. LXVII.

A la Réception de M. THOMAS.

M. THOMAS ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe à la place de M. HARDION, *y vint prendre ſéance le Jeudi 22 Janvier 1767, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

La plûpart de ceux que vos ſuffrages ont appellés parmi vous, vous ont apporté des titres pour ainſi dire étrangers. En adoptant ces Hommes célebres, vous fixiez leur réputation, mais vous ne l'aviez point fait naître. Pour moi

je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je ſuis votre ouvrage, MESSIEURS. S'il m'étoit permis un jour d'aſpirer à quelque gloire, c'eſt vous qui m'en avez ouvert la route. Mon œil reconnoît les lieux où vos ſuffrages ont encouragé ma jeuneſſe. Mon cœur, avec plus de tranſport, reconnoît parmi vous ceux qui m'ont dirigé par leurs conſeils & qui m'honorent de leur amitié. Vous récompenſez donc en moi vos propres bienfaits, MESSIEURS; & je reſſemble à ces Soldats Romains, qui, pour obtenir un nouveau grade dans les armées, offroient aux Généraux, pour gage de leur valeur, les javelots & les couronnes que ces Généraux même leur avoient plus d'une fois données ſur les champs de bataille.

Le premier devoir qu'impoſent les bienfaits, c'eſt de s'en rendre digne. Mon zele ſera le garant de ma reconnoiſſance. Aſſocié à vos Aſſemblées, MESSIEURS, j'obſerverai de plus près votre génie. A votre exemple, je tâcherai de rendre mes travaux utiles, car vous penſez que les talents ne ſont rien s'ils ne ſervent au bonheur de l'humanité. Permettez-moi de m'arrêter ſur cet objet. Je vais conſidérer un moment avec vous l'Homme de Lettres comme citoyen. Dans un ſujet ſi étendu, je ne choiſirai que quelques idées; je parle devant vous, MESSIEURS, & le ſouvenir de tout ce que vous avez fait, ſuppléera à tout ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme eſt éclairé par la raiſon, quand ſes lumieres commencent à ſe joindre à ſes forces, & que l'ouvrage de la Nature eſt achevé, la Patrie s'en empare; elle demande à chaque Citoyen, que feras-tu pour moi? Le Guerrier dit, je te donnerai mon ſang; le Magiſtrat, je défendrai tes Loix; le Miniſtre

de la Religion, je veillerai ſur tes Autels; un Peuple nombreux, du milieu des atteliers & des Campagnes, crie, je me dévoue à tes beſoins, je te donne mes bras; l'Homme de Lettres dit, je conſacre ma vie à la vérité, j'oſerai te la dire. La vérité eſt un beſoin de l'homme; elle eſt ſur-tout un beſoin des Etats. Tout abus naît d'une erreur. Tout crime, ou particulier ou public, n'eſt qu'un faux calcul de l'eſprit. Il y a un degré de connoiſſances où le bien ſeroit inévitable. Pour hâter ce moment, il faut hâter les lumieres. Ceux qui gouvernent les hommes, ne peuvent en même-temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne, & leur ame n'a pas le temps de s'arrêter ſur elle même. On a donc établi, on a protégé par-tout une claſſe d'hommes dont l'état eſt de jouir en paix de leur penſée & le devoir de la rendre active pour le bien public; des hommes qui ſéparés de la foule, ramaſſent les lumieres des pays & des ſiecles, & dont les idées doivent, ſur tous les grands objets, repréſenter pour ainſi dire à la Patrie les idées de l'eſpece humaine entiere. Voilà, MESSIEURS, la fonction de l'Homme de Lettres Citoyen. L'utilité en fait la grandeur. Elle demande un génie profond, une ame élevée, un courage intrépide. Elle ſuppoſe un ſentiment plus tendre & la vertu la plus digne de l'homme le déſir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre ce Citoyen généreux méditant dans ſon cabinet ſolitaire. La Patrie eſt à ſes côtés. La Juſtice & l'humanité ſont devant lui. Les fantômes des malheureux l'environnent; la pitié l'agite, & des larmes coulent de ſes yeux. Alors il apperçoit de loin le Puiſſant & le Riche. Dans ſon obſcurité, il leur envie le privilege qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre.

Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les ſoulager; je n'ai que ma penſée; ah! du moins rendons-la utile aux malheureux. Auſſi-tôt ſes idées ſe précipitent en foule; & ſon ame ſe répand au dehors.

Il peint les infortunés qui gémiſſent. Il attaque les erreurs, ſource de tous les maux. Il entreprend de diriger les opinions. Il s'éleve contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des Peuples, & qui ſont un reſſort pour la vertu, mais contre ces préjugés honteux qui, ſans élever l'ame, rétréciſſent la raiſon, & aſſerviſſent l'eſprit humain pendant des ſiecles à des erreurs héréditaires. Il remue ces ames indolentes & froides, qui gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé, qui ne connoiſſent que des uſages & jamais des principes, pour qui c'eſt une raiſon de plus de faire le mal, lorſqu'il ſe fait depuis des ſiecles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles, cette ſuperſtition politique qui s'attache invinciblement à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, & proſcrit le bien même qui ne s'eſt pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, tout ſe perfectionne par le temps: le temps ſouleve lentement le voile qui couvre les vérités. Il en laiſſe échapper une ou deux pour chaque ſiecle. Voulez-vous repouſſer les préſents qu'il fait à l'homme? Voulez-vous détruire le plan de la Nature? Les mœurs changent. Les beſoins d'un ſiecle ne ſont pas ceux d'un autre. Oſez donc admettre tout ce qui ſera utile. Que parlez-vous de nouveauté? Tout ce qui eſt bon eſt de tous les âges: tout ce qui eſt vrai eſt éternel.

Tels ſont les ſentiments & les vœux de l'Homme de Lettres Citoyen. Tous ceux qui comme lui ſont animés du même zele, travail-

leront ſur le même plan. Chaque partie des travaux littéraires correſpondra à une partie des travaux politiques. L'Homme d'Etat a beſoin de l'expérience des ſiecles : que parmi les gens de Lettres, il y en ait donc qui s'appliquent à l'Hiſtoire, mais qu'ils vous imitent, MESSIEURS, qu'ils ne ſe traînent pas ſur des événements ſtériles ; qu'ils offrent le tableau raiſonné des Gouvernements & des Nations. Qu'ils fixent ces grandes époques qui ſont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaſte étendue de faits enchaînés l'un à l'autre. Qu'ils nous expliquent comment une ſeule idée d'un Homme de génie a quelquefois changé un ſiecle. La légiſlation occupe l'Homme d'Etat. Quel ſera l'Homme de Lettres dignes de le précéder ou de le ſuivre ? S'il en eſt un, qu'il ſe livre à l'étude des Loix, qu'il y porte cet eſprit étendu & libre, qui ne voit rien par les préjugés, & cherche tout dans la Nature, qui s'éleve au-deſſus de tout ce qui eſt, pour voir tout ce qui doit être, qui dans chaque cauſe voit les effets, dans chaque partie l'enſemble, dans le bien même les abus. Qu'il cherche comment on peut rendre les Loix ſimples à la fois & profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer ſurtout ce caractere d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les Loix ne fait qu'une Loi. Tandis qu'il méditera ſur la légiſlation, que d'autres creuſent les fondements de la morale, de la politique, de la ſcience du commerce, de celle des finances, qu'ils cherchent dans les ſillons, & les tréſors des Princes, & la grandeur des Peuples. Ainſi les idées ſe multiplient, & de toutes les lumieres diſperſées il ſe forme une maſſe générale de lumieres. Alors vient l'Homme d'État : il deſ-

cend de la hauteur où il eſt placé, & promene ſes regards ſur ce vaſte dépôt des connoiſſances publiques. C'eſt le génie qui éclaire, mais ce ſont les ames fortes qui gouvernent. Le Philoſophe, par ſa vie obſcure, doit mieux juger les choſes que les hommes. L'Homme d'État exercé par les événements, accoutumé à voir les projets ſe choquer contre les paſſions, à ſentir les réſiſtances, à trouver des grains de ſable qui arrêtent les mouvements d'une roue, occupé tantôt de réſultats qu'on ne peut bien voir que d'où il eſt, tantôt de détails que l'homme qui médite ne devine point, l'Homme d'État ſeul choiſira dans la foule immenſe des idées tour ce qui peut s'appliquer aux beſoins du Gouvernement & de la Patrie.

La gloire de l'Homme qui écrit, MESSIEURS, eſt donc de préparer des matériaux utiles à l'Homme qui gouverne. Il fait plus ; en rendant les Peuples éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité. L'empire de celui qui commande, n'eſt alors que l'empire de la force. Alors il ſe fait un choc continuel d'un ſeul contre tous. C'eſt alors que le ſang coule, que les Trônes ſe renverſent, que des pouvoirs rivaux s'élevent. C'eſt alors le temps des grandes impoſtures qui trompent les Nations & les Siecles, des maximes qui arment les Peuples contre les Rois, & les Rois contre les Peuples. Alors on ne connoît ni les fondements des Loix, ni les rapports de la Nation avec le Souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remede, ni l'abus. Le Peuple inſenſé & barbare eſt à chaque inſtant prêt à égorger l'Homme d'État qui veut lui être utile, & qui oſe lui préſenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumieres, voilà le

tableau de l'ignorance. Mais chez un Peuple éclairé, la force du pouvoir n'eſt pas dans le pouvoir même, elle eſt dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la ſource de l'autorité & plus on la reſpecte. On adore dans la Loi, la volonté générale. On ſe ſoumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'Homme altier ſait qu'en obéiſſant il ſacrifie une portion de ſa liberté pour conſerver l'autre; l'Homme avare, que l'impôt qu'il paye eſt le garant de ſa propriété; l'Homme robuſte & méchant, qu'il ne ſeroit plus que foible & malheureux, s'il ne mettoit ſes forces en dépôt dans la maſſe publique. Les lumieres apprennent qu'il n'y a dans l'État qu'une Loi, qu'une force, qu'un pouvoir; elles adouciſſent les mœurs & ôtent aux ames cette activité inquiéte & féroce, qui oſe tout parce qu'elle ne prévoit rien.

Auſſi, MESSIEURS, les grands Hommes d'État ont-ils toujours protégé la Philoſophie & les Lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la Patrie, le Citoyen qui contribuoit à étendre ſes connoiſſances. Mais je ne puis le diſſimuler, MESSIEURS, cet état ſi noble a ſes dangers. La vérité reſſemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embraſe, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en ſert que pour le bien public. Le jeune Homme vertueux & ſimple, & dont le cœur honnête conſerve encore toutes les illuſions du premier âge, croit imprudemment qu'il eſt toujours permis d'être utile, & ſe livre ſans défiance au doux ſentiment qui l'entraîne. Souvent même la vérité lui inſpire une ardeur généreuſe. Alors l'enthouſiaſme s'empare de ſon ame, ſes idées s'élevent, ſes expreſſions s'animent, il croit pouvoir mener la vérité

en triomphe, & briſer les barrieres qui ſe trouvent ſur ſon paſſage. Vaine erreur d'un cœur ſéduit ! Tout s'arme ; les paſſions s'irritent, l'orgueil ménace, l'intérêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt ; alors la vérité s'enfuit, & ne laiſſe dans le cœur flétri de celui qui l'annonçoit, que le ſentiment triſte & profond de ſon imprudence & du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer ſans fanatiſme, comme ſans foibleſſe. Que ſon langage ſoit donc ſimple & touchant comme elle. Qu'elle ne cherche point à étonner ; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire ; qu'elle n'inſulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déjà aſſez de tort d'être la vérité ; qu'à force de douceur elle mérite qu'on lui pardonne. Qu'elle ſe défende ſur-tout de cette impatience du bien, qui en eſt la plus dangereuſe ennemie. Regardons la Nature ; rien ne s'y fait par ſecouſſes, ni par des fermentations précipitées. Tout ſe prépare en ſilence. Tout ſe mûrit par des progrès inſenſibles & lents. Ainſi la vérité agit. Jettée au milieu d'un Peuple, elle y travaille d'abord en ſecret. Elle mine ſourdement les opinions. Elle ſe gliſſe à travers les préjugés. Elle s'inſinue comme les eaux qui ſe filtrent ſans être apperçues, & dépoſent lentement à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra que toutes ces eaux éparſes & ſouterreines pourront enfin ſe raſſembler, & rouleront avec bruit ſur la terre. Que dis-je ! un jour viendra peut-être où de tous les points de l'Univers les hommes réuniront leurs travaux, & où toute la force de l'entendement humain développé ſera par tout appliqué au grand art des Sociétés. Quel ſpectacle préſen-

seroit alors le globe de la terre ! L'Amérique, l'Afrique & l'Asie éclairées comme l'Europe, toutes les villes florissantes, toutes les Campagnes fécondes, les déserts peuplés, les Gouvernements sages, les Peuples libres, les Chefs heureux du bonheur de tous, le concert & l'harmonie admirable de tout le genre humain, & la terre digne enfin des regards de Dieu. O douce & sublime espérance ! O la plus touchante des illusions ! Quoi, cette idée si consolante ne seroit-elle donc qu'un vain songe ? Quoi seroit-il donc vrai que par une loi éternelle l'ignorance dût toujours couvrir une partie de la terre, semblable à la mer qui fait lentement le tour du globe, & qui à mesure qu'elle se retire & découvre à l'œil de nouveaux pays, inonde & engloutit successivement les anciens ? si tel est le malheur de l'humanité, si l'Ecrivain dans ses travaux ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa Nation, c'est la gloire d'étendre les lumieres dans son Pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes, MESSIEURS, agissent continuellement sur les mœurs des Peuples ; le Gouvernement qui donne une impulsion générale ; les Loix qui en servant de frein, dirigent les habitudes ; l'exemple des Chefs, espece de législation fondée sur la foiblesse & l'intérêt ; le commerce qui mêle les Nations & les vices ; le climat, force toujours active & toujours cachée ; enfin le plus puissant des ressorts, la Religion qui pénetre où les Loix ne vont pas, juge la pensée, éternise dans l'idée de Dieu le bien comme le mal. Mais chez une Nation où le goût des Lettres est répandu, l'esprit général de ceux

qui l'éclairent, peut & doit auſſi influer ſur la partie morale.

Il eſt ſur-tout, il eſt un pouvoir qui diſtingue l'Homme de génie & le grand Ecrivain, c'eſt celui d'attacher ſon ame à ſes Ecrits, de peindre ſa penſée avec ces expreſſions brûlantes qui ſont le langage de la perſuaſion & le cri de la vérité : alors le ſentiment qu'il a ſe communique, il pénétre, il embraſe ; le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent, l'ame portée hors d'elle-même ne ſent, ne vit, n'exiſte plus que dans l'ame de l'Ecrivain qui l'anime & qui lui dicte avec empire tous ſes mouvements. Quel uſage, MESSIEURS, fera-t-il d'un pouvoir ſi noble & preſque divin? La vertu le réclame ; elle parle à ſon cœur. Elle lui dit: ton génie m'appartient. C'eſt pour moi que la nature te fit ce préſent immortel. Etends mon empire ſur la terre. Que l'homme coupable ne puiſſe te lire ſans être tourmenté ; que tes ouvrages le fatiguent ; qu'ils aillent dans ſon cœur remuer le remords ; mais que l'homme vertueux en te liſant, éprouve un charme ſecret qui le conſole. Que Caton prêt à mourir, que Socrate bûvant la ciguë te liſent & pardonnent à l'injuſtice des hommes.

Docile à cette voix, MESSIEURS, ſon cœur enflammé tracera tous les devoirs que la nature & la morale nous impoſent. Heureux qui pour les peindre, n'a qu'à deſcendre dans ſon cœur ! Heureux l'Ecrivain qui dans la douceur de la vie domeſtique peut épurer ſon ame, dont la maiſon eſt le ſanctuaire de la Nature, qui tous les jours peut aimer ce qu'il honore, qui tous les jours peut ſerrer dans ſes bras une mere qui répond à ſes careſſes, & dont la vieilleſſe adorée

n'offre aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus & le ſouvenir attendriſſant des bienfaits ! C'eſt parmi des devoirs ſi tendres que ſon ame ſe forme aux devoirs ſublimes de Citoyen. C'eſt là qu'il apprend à écrire pour ſon Pays. Malheur aux Ecrivains mercénaires qui trahiroient la cauſe de la Patrie & de l'humanité ! Malheur ſur-tout à ceux qui aviliroient les ames ! Ils ſeroient les lâches complices de la corruption de leur Siecle. L'amour des Loix, la ſainteté de la Juſtice, le zele éclairé dans les Magiſtrats, les dévouements généreux dans la Nobleſſe, voilà les objets dignes d'être préſentés à la nation. Ainſi Démoſthenes troublant le ſommeil de ſes concitoyens, les rappelloit ſans ceſſe à leur ancienne grandeur. Il eſt vrai que le poiſon fut ſa récompenſe ; mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chûte de ſa Patrie, ſi en mourant il n'eût remercié les Dieux.

Parmi nous, MESSIEURS, & par la conſtitution de l'Etat, l'Homme de Lettres n'eſt point appellé à diſcuter de grands intérêts en préſence des Peuples. Il ne parle point aux Citoyens aſſemblés. Il ne peut confier ſon ame qu'à des Ecrits, interprétes muets de ſes ſentiments. Il faut donc qu'un but moral anime tous ſes Ouvrages. Il faut que ceux même qui paroiſſent n'avoir d'autre objet que l'agrément, parlent encore à la raiſon, & que le plaiſir même paye un tribut à l'utilité publique. C'eſt par-là, MESSIEURS, que le théatre bien dirigé pourroit avoir la plus grande influence ſur le caractere moral des Nations. C'eſt-là que le ſentiment ſe communique par des ſecouſſes promptes & rapides, & que les impreſſions profondes qu'on reçoit ſe fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent, ſemblables aux flots de la mer, qui

précipités par l'orage, pésent les uns sur les autres.

L'Histoire par des moyens différents, produira encore les mêmes effets. L'Histoire est un appel que la vertu fait à la postérité. L'Historien prononce les jugements de l'univers, non plus de l'univers foible & corrompu, de l'univers esclave, mais de l'univers libre & juste, pour qui tout disparoît hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices, son cœur vienne se reposer sur la touchante image des vertus. Ainsi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron : ainsi fatigué de malheurs & de crimes, las de peindre ou des tyrans ou des esclaves, il réservoit pour le charme & la consolation de sa vieillesse, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainsi parmi vous, MESSIEURS, ceux qui transmettront à la posterité les événements de ce Régne, aimeront à s'arrêter sur l'ame de votre auguste Protecteur. Dans un Roi ils peindront un homme ; ils peindront la sensibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute puissance, l'amitié même sur le Trône. Ils peindront cette bonté qui repousse la crainte, & ne laisse approcher que l'amour, ces détails de bienfaisance pour tous ceux qui l'entourent, besoins toujours nouveaux d'un cœur toujours sensible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux Peuples dans ces crises violentes où les Etats se heurtent & se choquent; le Chef d'une Nation guerriere, ami de la paix; un Roi ennemi de cette fausse gloire qui séduit tous les Rois ; dans les guerres nécessaires, le calcul du sang des hommes mis à côté des espérances & des projets ; dans un jour de triomphe, les larmes d'un vainqueur sur le champ de bataille ; dans la paix, l'agriculture encouragée, le Laboureur levant sa tête affoi-

blie, osant enfin regarder la richesse ; & l'or englouti trop long-temps par les artisans du luxe, refluant par le commerce des grains vers la cabane & les sillons du Pauvre.

Ces détails de la bonté des Rois intéresseront toujours l'Homme de Lettres Citoyen, qui aura le bonheur de les peindre. Quel état, MESSIEURS, que celui où par devoir on doit être toujours l'interprête de la morale & de la vertu! Mais pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable Homme de Lettres est donc vertueux. Son ame est pure, sa probité austere. Tout ce qui agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses; la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage ; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté. Souvent même il dédaigne la fortune qui le cherche. Un Roi * appelle Socrate à sa Cour; & Socrate reste pauvre dans Athènes. Dans le monde, simple & sans faste, il parlera aux hommes sans les flatter comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de Citoyens, mais que la dignité de l'ame est à tout le monde ; que la premiere dégrade l'homme qui n'a qu'elle, que la seconde éleve l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le Ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis il opposera le courage & la douceur, à l'envie le développement de ses talents, à la

* Archelaüs, Roi de Macédoine.

ſatyre le ſilence, aux calomniateurs ſa vertu. La vertu dans un cœur noble ſe nourrit par la liberté. Il ſera donc libre; & ſa liberté ſera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les Loix.

Ces ſentiments ſont les vôtres, MESSIEURS, c'étoient ceux de l'Académicien eſtimable à qui j'ai l'honneur de ſuccéder. A la Cour où l'Homme de Lettres eſt quelquefois ſi déplacé, il fut toujours ce qu'il dût être. Renfermé dans ſes travaux, il vécut ſans intrigue. Il ſe tint à une égale diſtance & de la fierté qui peut nuire, & de la baſſeſſe qui avilit. Il crut comme vous que les connoiſſances ne devoient ſervir qu'à orner la probité, que la gloire des mœurs eſt encore préférable à celle des talents, que le génie peut-être a droit d'étonner les hommes, mais que la vertu ſeule a droit à leurs hommages. Nourri de la lecture des Anciens, il y avoit puiſé ce goût moral auſſi néceſſaire à l'Ecrivain qu'à l'homme, & cette ſimplicité antique ſi louée de nos Peres dont nous parlons encore, mais que nous ne ſentons plus & que notre luxe peut-être n'a pas moins éloignée de nos écrits que de nos mœurs. Ce fut cette ſageſſe de caractere qui lui mérita l'honneur d'inſtruire des perſonnes Royales, en achevant de cultiver leur eſprit par le goût & leur raiſon par l'Hiſtoire. Par cet honorable emploi, MESSIEURS, l'Homme de Lettres s'acquitta envers la Patrie des devoirs de Citoyen; car ſi les lumieres ſont utiles aux États, c'eſt ſervir la Patrie que de répandre le goût des connoiſſances autour des Trônes. Peut-être même l'exemple des auguſtes Princeſſes auxquelles il eut le bonheur de rendre ſes travaux utiles, a contribué parmi nous à diſſiper en partie ce préjugé barbare qui défen-

doit à la plus belle moitié du genre humain de s'éclairer. Peut-être c'eſt à elles que nous devons en partie l'uſage qui commence à s'établir de rapprocher par l'éducation, des ames qui ſe reſſemblent par leur nature; uſage que le préjugé combat encore, mais que la raiſon autoriſe & qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes inſtruites ſans vanité comme ſans faſte, qui font aimer la raiſon qu'elles embelliſſent, & joignent le doux empire des lumieres à l'empire non moins touchant de la beauté & des mœurs. C'eſt dans ces vues ſi ſages, MESSIEURS, c'eſt en même temps pour obéir à des Princeſſes dignes de s'inſtruire, que mon Prédéceſſeur a compoſé le plus grand nombre de ſes ouvrages. C'eſt pour elles qu'il a tracé ce tableau de la Mythologie ancienne; objet intéreſſant pour le Philoſophe même, parce que ſous le voile des allégories & des fictions, il y retrouve le berceau du monde, l'invention des Arts, l'origine des opinions, l'eſquiſſe, pour ainſi dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, & dont pluſieurs ne ſont point encore effacés par les ſiecles. C'eſt dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu & plus vaſte, celui d'une hiſtoire univerſelle qui devoit embraſſer toute la ſuite du genre humain, depuis la naiſſance du monde juſqu'à nous; tableau immenſe où tout ce qui a exiſté dans tous les points de l'eſpace, ſe preſſe ſous un ſeul de nos regards, où nous tenons à la fois dans nos mains les deux extrémités de la chaîne du temps, où un ſeul homme voit d'un clin d'œil les Etats s'élever, ſe choquer & tomber, où l'on ne marche qu'au bruit de la chute des Empires. M Hardion, MESSIEURS, dans tous ces ouvrages utiles, ſe défendit avec ſévérité tout orne-

ment. Il vouloit que les mots ne fuſſent que l'expreſſion & jamais la parure de la penſée. Son ſtyle eut la modeſtie de ſa perſonne. Il ſut ſe défendre, & de cette eſpece de force qui trop ſouvent touche à l'excès, & de cette rapidité qui en preſſant trop les objets les confond, & de cette fineſſe qui ſupprime trop d'idées intermédiaires pour en faire deviner d'autres, & de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une penſée le germe de vingt penſées. Il s'élevoit ſur-tout contre ce luxe de l'eſprit qui n'aime à jouir de ſes richeſſes, qu'en les prodiguant. Dans ce ſiecle, il eut le courage de la ſimplicité. Il fut ſage, voilà ſon caractere; il voulut être utile, voilà ſa gloire.

C'eſt cette idée d'utilité, MESSIEURS, que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous. C'eſt elle qui préſida à votre établiſſement. Votre inſtitution fut preſque une inſtitution politique. Richelieu après avoir reſſerré l'Eſpagne, abbaiſſé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit qu'il ne manquoit plus à la grandeur de ſa Nation que les lumieres; il vous fonda, MESSIEURS. Peut-être cette ame altiere & grande, & qui avoit le beſoin de commander aux hommes, ſentant que le fardeau de l'État échappoit à ſes mains affoiblies, fut elle flattée en ſecret de diriger encore les eſprits, quand il ne ſeroit plus. Après lui c'eſt le Chef de la Magiſtrature qui vous adopte, & qui place les Lettres à côté des Loix, tout près du Sanctuaire de la Juſtice. Enfin je vous vois adoptés par le Chef ſuprême de l'État, par ce Roi dont toutes les vues furent élevées, qui à de grands événements mêla toujours un grand caractere, qui par ſes ſuccès fit la gloire de ſon pays, qui par ſes revers fit la ſienne; plus grand ſans doute

lorſqu'en mourant il avouoit ſes fautes, que lorſque ſes flatteurs & ſon ſiecle l'enivroient d'éloges qu'il eût tous mérités peut-être, s'il n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms nous rappellent nos devoirs. Un grand Homme d'État pour Fondateur, nous avertit que les Lettres doivent être utiles à l'État; le ſouvenir du Chancelier Seguier, que l'harmonie doit regner entre les Lettres & les Loix; le nom des Rois pour Protecteurs, que diſtingués comme Citoyens, nous devons l'exemple du zele à la Patrie.

Si je jette les yeux ſur vos faſtes, MESSIEURS, je retrouve dans tous les temps parmi vous, cet eſprit de vos Fondateurs. Je vois que tous vos grands Hommes ont été utiles. A leur tête je vois ce Corneille qui ouvrit au génie une école de politique, & à l'ame une école de grandeur; Boſſuet qui inſtruiſoit les Rois & qui en étoit digne; Fénelon qui le premier à la Cour oſa parler des Peuples. Plus près de vous, MESSIEURS, je vois cet Homme célebre, qui fut votre Confrere & votre ami, le Légiſlateur des Nations, & dont le livre bien médité peut-être pourroit retarder la chute des États. Au milieu de vous & dans cette Aſſemblée, je retrouve le même uſage des mêmes talents; l'Hiſtoire qui parle encore aux Peuples & aux Rois; la Philoſophie tranquille & ſage qui fait le dénombrement des vérités & qui en crée de nouvelles; les orages des grandes paſſions mis ſur le théâtre à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs ou diſcutés avec profondeur ou déguiſés ſous des fictions riantes; les arts embellis par le charme des vers; les principes du goût analyſés; le tableau immenſe de la nature tracé; l'art de communiquer la penſée par la parole perfectionné; l'éloquence aux pieds des Autels & dans les Tribunaux; les Lettres conſacrées à la

politique, à la guerre, aux intérêts d'État, à l'éducation des Princes ; & ſur votre liſte, MESSIEURS, un Homme qui du fond de ſa retraite ſera toujours par ſon grand nom préſent parmi vous, qui le premier a mis ſur notre théâtre la morale ſenſible, comme Corneille y avoit mis la morale raiſonnée, qui n'a employé l'art des Homeres que pour combattre la tyrannie & la révolte, & dont preſque tous les ouvrages ne ſont que le cri d'une ame ſenſible & forte qui réclame par-tout pour le bonheur des hommes, la ſureté des Rois & la tranquillité des États.

Attirés par votre gloire, MESSIEURS, les titres viennent ſe placer parmi vous à côté des Lettres. Je vois les premiers Hommes de l'État & de l'Egliſe ſatisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment à votre tête l'héritier d'un grand nom, & dont l'éloge eſt dans le cœur de tous ceux qui m'environnent.

Pour moi, MESSIEURS, dernier Citoyen de cette illuſtre République, je n'apporte ici aucun de ces grands talents qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux d'aucun ouvrage qui ait influé ſur mon pays & ſur mon ſiecle. Je ne ſongerai même jamais à vous diſputer cette gloire; elle eſt trop au-deſſus de ma foibleſſe. Mais il en eſt une que j'oſerai partager avec vous ; c'eſt celle de la vertu & des mœurs ; c'eſt de ne rien faire, c'eſt de ne rien écrire dans le cours de ma vie, qui ne puiſſe m'honorer à vos yeux & à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier ſerment, MESSIEURS, en entrant dans cette illuſtre Compagnie. Si j'y manque un inſtant, puiſſe ce Diſcours que je viens de prononcer devant vous, & qui eſt l'interprète le plus fidele des ſentiments de mon ame, s'élever contre moi & m'accuſer aux yeux de mon ſiecle & de la poſtérité.

Réponſe de M. le Prince LOUIS DE ROHAN, *Coadjuteur de Strasbourg, au Diſcours de M.* THOMAS.

MONSIEUR,

M. Le Comte de CLERMONT devoit, en ſa qualité de Directeur, préſider à l'Aſſemblée d'aujourd'hui, mais le dérangement de ſa ſanté l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir ſa place, & ſur-tout d'être l'interpréte de ſes regrets & de ſes ſentiments inaltérables pour l'Académie. Ceux dont je ſuis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chere, & ce ſentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le Public qui vient de vous entendre, MONSIEUR, applaudit, & comme votre juge, & comme le nôtre, aux ſuffrages qui vous ont appellé parmi nous. Vous venez vous-même d'expoſer vos titres avec autant d'énergie que de vérité. Quand on remplit avec diſtinction les devoirs de ſon état, on parle toujours dignement. Une ame ſenſible ſe pénétre des objets vers leſquels ſon goût l'entraîne, & les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle ſait les préſenter. Apelle intéreſſoit en parlant de ſon Art, & Ciceron, en faiſant le portrait de l'Orateur, pouvoit-il n'être pas éloquent?

En peignant l'Homme de Lettres Citoyen, vous n'avez eu, MONSIEUR, qu'à exprimer les ſentiments gravés dans votre cœur. Vous vous

êtes ſur-tout attaché à faire enviſager les Lettres ſous leur rapport avec le bien public. Il eſt beau ſans doute d'étendre les lumieres de ſon ſiecle, & d'en perfectionner les mœurs; mais ce rôle intéreſſant & ſublime n'eſt confié qu'à ces hommes rares pour qui l'Etre Suprême a réſervé les dons du génie. Les Lettres ont un mérite moins éclatant, mais plus univerſel, celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des Lettres, dit l'Orateur Romain, eſt propre à tous les temps & à tous les âges. La jeuneſſe y trouve l'aliment de ſon activité, la vieilleſſe l'oubli des biens qu'elle a perdus, & le ſoulagement des maux qui l'aſſiegent. Le favori d'Auguſte s'arrachoit ſouvent au tumulte des affaires & aux troubles de la Cour, pour venir reſpirer auprès de Virgile & d'Horace. L'Homme d'État envioit dans ces moments le ſort de l'Homme de Lettres, & le Courtiſan avoit quelquefois beſoin d'être conſolé par le Philoſophe.

Le Sage ne connoît ni le vuide, ni le cruel ennui de ſoi-même; il ſait le prix du temps, & l'emploie à cultiver en paix, les Lettres & ſa raiſon. Il ne s'expoſe ni à l'orgueil du crédit qui veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'irrite de ce qu'on le dédaigne. La vériré fait ſon étude & ſa force. Il s'eſt formé avec la chaîne de ſes penſées un caractere de grandeur & d'immobilité que rien n'ébranle & que rien n'altere. Toujours calme au ſein même des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs ſans les craindre ni les braver: & tandis que tout s'agite ou ſe bouleverſe autour de lui, ſon ame tranquille ſe livre aux douceurs de l'étude & jouit des conſolations de la vertu.

Vous avez des droits, MONSIEUR, & à la gloire que donnent les Lettres, & au bonheur qu'elles aſſurent. L'Académie, en vous accordant ſes ſuffrages a voulu récompenſer des talents utiles, & couronner des vertus connues. Des Prix remportés avec éclat, des applaudiſſements mérités, l'heureux talent de la Poëſie réuni à celui de l'éloquence, l'eſtime publique, celle des gens de Lettres, tout ſollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation excitée par l'Académie, a fait connoître vos talents, dans ces monuments durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands Hommes. Vous avez fait plus : par l'enthouſiaſme avec lequel vous en avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoit pas aiſément les vertus ſublimes ; & ſi elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, MONSIEUR, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands Hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, & nous dire : » Il nous a peint comme » s'il eût vécu auprès de nous & avec nous. Il » a parlé de nos travaux comme s'il les eût » partagés lui-même. Il nous a jugés comme » nous demandons que la poſtérité nous juge. » Notre gloire eſt devenue la ſienne, puiſqu'il » a ſu la célébrer.

Il vous falloit tous ces titres, MONSIEUR, pour nous conſoler de la perte que nous venons de faire. L'Académicien eſtimable que nous regrettons, cultiva les Lettres avec ſuccès : il en recueillit la gloire, & fut heureux par elles. Il les fit aimer à la Cour, & y inſpira le goût de l'étude à d'illuſtres Princeſſes qui ſavent unir à l'éclat du rang & des vertus le mérite de la cul-

ture de l'esprit. M. HARDION porta dans sa conduite la simplicité noble qui fait le caractere de ses Écrits. Cette simplicité si louable est peut-être la seule ressource des grands Écrivains depuis que les rafinements de l'Art semblent épuisés. Rien de plus rare, mais aussi rien de plus beau que l'accord du naturel & du sublime, de la noblesse & de l'aménité.

Vous nous montrerez, MONSIEUR, cet heureux accord. Une imagination hardie & féconde a caractérisé les premiers essais de votre plume énergique & brillante. Ces premiers Ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent si précieux que la nature donne, il est vrai, mais qui se perfectionne par la réflexion & par l'étude ; je parle de ce goût sage & épuré qui empêche le génie de s'égarer dans son essor, & qui le contient dans les bornes du naturel & du vrai. L'Académie a vu avec satisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés. Et, dans ce Poëme si désiré, où marchant sur les traces de Virgile & d'Homere, vous avez de grandes passions à mettre aux prises avec de grands obstacles, les ressorts d'une politique sublime à développer & à faire mouvoir, les mœurs d'une Nation nouvelle à peindre, toutes les finesses de l'art à cacher sous les traits du génie créateur ; le Public attend que tout y sera subordonné aux régles du goût, & que la sévere critique y applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talents perfectionnés. Ainsi lorsqu'une plante vigoureuse a jetté avec surabondance ses premieres productions, la seve se calme, & l'arbre conservant toujours la même vigueur, ne se couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.

POÉSIES DIVERSES DE M. THOMAS.

JUMONVILLE,

POEME.

Quod genus hoc hominum ? quæve hunc tam
barbara morem
Permittit Patria ? *Virgil. Æneid.*

PRÉFACE.

LE ſujet de ce Poëme eſt l'aſſaſſinat de M. de Jumonville en Amérique, & la vengeance de ce meurtre. Comme les événements ſur leſquels cet Ouvrage eſt fondé, pourroient n'être pas connus de tout le monde, je vais d'abord en retracer une légere idée. On y verra, pour ainſi dire, le fond du tableau, & par-là on ſera mieux en état de diſtinguer les traits étrangers que l'imagination a ajoutés à l'Hiſtoire.

La Paix d'Aix-la-Chapelle faite en 1748, ſembloit avoir pacifié l'Europe; mais le germe de toutes les guerres, l'ambition & l'intérêt, ſubſiſtoit encore. Cette Nation politique, ambitieuſe & hautaine, ennemie de la France, autant par haine que par ſyſtême, auſſi avide de s'agrandir, qu'indifférente ſur le choix des moyens, cherchoit dans l'exécution même du Traité de Paix, de nouvelles ſemences de guerre. Les limites des Colonies cauſerent entre la France & l'Angleterre de très-grandes diſcuſſions pour leſquelles on nomma reſpectivement des Commiſſaires. Mais tandis que les Anglois faiſoient ſemblant de négocier avec la France pour terminer ces reſtes de diviſions, déjà la guerre étoit réſolue dans

leur Conſeil. Maîtres des plus riches contrées dans l'amérique ſeptentrionale, leur ambition dévoroit encore les forêts du Canada. Enlever ce pays à la France, agrandir leur commerce, & ſe frayer un paſſage dans nos Iſles, dont le Canada eſt le plus fort boulevard, c'étoit pour eux trois puiſſants motifs qui les excitoient à l'invaſion. La juſtice & les Traités s'y oppoſoient : mais parmi les hommes, le ſort de la juſtice, c'eſt d'être toujours écraſée par l'intérêt ; & les Traités n'ont jamais été un frein pour l'ambition.

En 1753, les Anglois, ſans aucun prétexte, & dans le temps qu'on étoit en pleine paix, franchiſſent les Monts Apalaches, qui ſéparent leurs Colonies d'avec les nôtres : ils s'avancent en corps d'armée ſur les terres de la domination de France, & conduiſent avec eux pluſieurs pieces de canon. M. de Contrecœur, Officier François, commandoit un corps de troupes qui avoit été poſté ſur les bords de l'Oyo, pour éclairer la conduite des Sauvages voiſins. Il apprend que les Anglois s'étoient avancés juſqu'à la riviere de Malenguélé, & qu'ils ſe fortifioient. Il crut que ſon devoir l'obligeoit de s'y oppoſer. Mais avant d'employer la force, cet Officier qui craignoit de rallumer la guerre, voulut tenter les voies juridiques. Il envoya au Commandant Anglois, un Officier diſtingué, avec une Lettre dans laquelle il le ſommoit de retirer ſes troupes de deſſus les Terres de la domination Françoiſe. Les Anglois feignirent d'abord de ſatisfaire à cette ſommation ; mais en effet, craignant d'être bientôt attaqués, ils ſe hâterent d'achever le Fort qu'ils avoient commencé à bâtir ; ils l'appellerent le Fort *de la Neceſſité.*

M. de Contrecœur étoit incertain ſi les Anglois s'étoient retirés. Pour s'en aſſurer, il fit partir le 29 Mai M. de Jumonville, Officier François plein de mérite, & lui donna une eſcorte de trente hommes pour l'accompagner. Il avoit ordre de découvrir ſi les Anglois étoient encore ſur les Terres de France ; & s'il les rencontroit, de notifier à leur Commandant une ſeconde ſommation de ſe retirer. Cet Officier part avec ſon eſcorte. Il étoit encore à une certaine diſtance du Fort ; tout-à-coup il eſt environné d'Anglois qui font ſur lui un feu terrible. Il fait ſigne de la main au Commandant ; il montre ſes dépêches ; il demande à être entendu : le feu ceſſe, on l'entoure, il annonce ſon caractere & ſa qualité d'envoyé, il lit la ſommation dont il eſt porteur : il n'étoit encore qu'à la moitié de ſa lecture, les Anglois l'aſſaſſinent. Telle eſt la réponſe qu'une nation prétendue philoſophe a fait au diſcours d'un Envoyé François, dont la perſonne étoit conſacrée par un titre regardé dans tous les ſiecles & dans tous les pays comme inviolable. Le feu recommence auſſitôt. La troupe qui eſcortoit Jumonville eſt enveloppée. Huit hommes de cette eſcorte ſont tués, & tombent à côté du corps ſanglant de leur Chef. Le reſte, forcé de ſe rendre, eſt fait priſonnier. Un ſeul Canadien ſe ſauve & vient porter l'horrible nouvelle. M. de Contrecœur crut alors qu'il ne devoit point différer de venger l'outrage fait à la France & au Roi ſon Maître. Les Sauvages indignés de l'horreur d'un tel crime, qui peut-être eſt inconnu chez eux, viennent en foule la maſſue en main pour lui offrir leurs

ſervices. Tous reſpirent la vengeance. Tous veulent punir les aſſaſſins des François leurs bienfaiteurs. Ce détachement part du Fort du Queſne : il eſt commandé par M. de Villiers, frere de M. de Jumonville. Cet Officier, qu'animoit en même-temps & la nature & l'amour de la Patrie, avoit à venger & le meurtre d'un frere, & l'inſulte faite à la France. Les Sauvages lui ſervent de guide. Il arrive le 3 Juillet au lieu où s'étoit commis l'aſſaſſinat. Il le trouve encore teint du ſang de ſon frere ; il voit les corps des François encore étendus. Quel ſpectacle ! bien-tôt le Fort des Anglois eſt inveſti & attaqué ; le feu dure avec la plus grande violence pendant trois heures de ſuite. Le Fort s'ébranle, & la garniſon n'a plus de défenſe.

Les ordres de M. de Villiers portoient expreſſément de ne faire des actes d'hoſtilités, qu'autant qu'il en faudroit pour chaſſer les Anglois du Fort qu'ils avoient bâti, & pour évacuer les Terres de France. On vouloit éviter tout ce qui pourroit cauſer une rupture entre les deux Couronnes : & tandis que les Anglois, par le plus grand de tous les crimes, ſe teignoient du ſang d'un Envoyé François, les François reſpectoient le ſang même de ces aſſaſſins. M. de Villiers, fidele à ce plan de modération & d'humanité, fait crier aux aſſiégés que s'ils veulent parler, il fera ceſſer le feu. Auſſitôt il ſe préſente un Capitaine Anglois pour capituler. Les articles furent bien-tôt ſignés. On permit aux Anglois de ſortir du Fort avec les honneurs de la guerre & une piece de canon. Les François ſe rendirent même les défenſeurs de leurs ennemis contre les

Sauvages qui cherchoient à les déchirer. On finit par détruire le Fort, monument affreux & de l'injuſte uſurpation des Anglois, & du crime qu'ils avoient commis pour s'en aſſurer la poſſeſſion.

Telle eſt l'hiſtoire des événements ſur leſquels ce Poëme eſt fondé. Je dois maintenant rendre compte des légers changements que j'y ai faits.

Un Poëme ne doit être ni une froide gazette, ni un ouvrage purement d'imagination. Il faut qu'il ſoit appuyé ſur des faits réels, pour exciter un véritable intérêt: mais il ne faut point qu'il ſuive trop ſcrupuleuſement le fil de l'hiſtoire, de peur que l'imagination, qui doit être échauffée par la lecture d'un Poëme, ne ſe refroidiſſe & ne ſe glace. L'art du Poëte conſiſte donc à choiſir dans l'hiſtoire quelque grand événement qui puiſſe intéreſſer par lui-même. C'eſt le bloc de marbre qui eſt entre les mains du Sculpteur, & dont il doit faire une belle ſtatue, ſelon la nature & les régles de ſon art. Mais comme il eſt permis au ſtatuaire de prendre les dimenſions qu'il veut, & de retrancher de cette piece de marbre tout ce qu'il juge à propos; de même le Poëte peut écarter tous les petits événements dont le détail ſeroit inutile ou contraire à ſon plan, & appeſantiroit la marche de ſon Poëme. Ainſi l'a pratiqué Corneille dans Rodogune & dans Cinna, Racine dans Britannicus & dans Mithridate, M. de Voltaire dans ſa Henriade & dans les belles Tragédies de Brutus & de Rome ſauvée.

Les principaux changements qu'on s'eſt ici permis, regardent ſur-tout le dénouement. Selon l'hiſtoire, les François ſont entrés

dans le Fort par capitulation ; ils ont même traité les Anglois avec les plus grands égards, comme s'ils euſſent été encore en paix avec eux. Dans le Poëme, au contraire, ils ne ſont animés que des mouvements de la vengeance ; ils combattent avec autant de fureur que d'intrépidité pour punir les aſſaſſins de Jumonville ; & après en avoir fait périr un grand nombre par le fer & la flamme, ils chargent les autres de chaînes ſur les débris de leurs murailles. Il eſt aiſé de juſtifier ces changements. Le ſujet du Poëme, comme je l'ai déjà dit, eſt l'aſſaſſinat de Jumonville, & la vengeance qui en eſt tirée. Or, ſi la vengeance ſe bornoit à faire ſortir les Anglois du Fort, elle ne ſeroit ni aſſez complette ni aſſez éclatante. D'ailleurs, comme dans tout le cours du Poëme on repréſente les François & l'Officier qui les commande, comme occupés du ſoin de cette vengeance, ils ne rempliroient plus leur caractere à la fin du Poëme, ſi on leur faiſoit tenir la conduite qu'ils tinrent en effet, forcés par des ordres ſupérieurs. Le Poëte a dû les faire agir, comme ils auroient agi ſans doute, s'ils avoient été les Maîtres de ſe régler ſur leurs propres ſentiments. La Poëſie ſuit la nature pour régle, & non les ménagements de la politique.

C'eſt pour la même raiſon qu'on a ajouté à la fin un tableau général de toutes les diſgraces que les Anglois ont eſſuyées depuis le commencement de cette guerre, ſur terre ou ſur mer, dans l'Europe ou dans l'Amérique, dans l'Afrique ou dans les Indes. On les préſente comme une punition de cet aſſaſſinat, contraire à toutes les loix des nations, afin

que ce crime paroiſſe aſſez vengé ; & par-là ce morceau rentre dans le plan général du Poëme.

Quoique Jumonville ne fût qu'un ſimple Officier François, & que ſon nom ne fût point connu avant cette tragique aventure, qui ne l'a rendu que trop célebre, on a cru que ſa mort pouvoit être aſſez intéreſſante pour former le ſujet d'un Poëme. Ce n'eſt plus ici un ſimple particulier, c'eſt un homme revêtu d'un caractere ſacré, & qui, en ſa qualité d'Envoyé, repréſente l'auguſte corps de ſa nation. Son aſſaſſinat n'eſt point un de ces meurtres qui doivent être confondus dans la liſte des crimes obſcurs & vulgaires ; c'eſt un crime qui doit exciter l'indignation de tous les peuples, qui attaque les loix primitives des nations, qui renverſe tous les fondements du droit politique établi entre les hommes. J'oſe le dire, cette mort doit intéreſſer non-ſeulement la nation Françoiſe, mais même toutes les nations du monde, excepté celle qui a pu commettre un tel crime. Eh quoi ! pour mériter notre attention, faudra-t-il toujours des titres & des grandeurs ? Quelle malheureuſe foibleſſe de l'eſprit humain de ne s'intéreſſer qu'au ſort de ceux que la fortune a élevés au-deſſus de nos têtes ! Ne ſuffit-il pas d'être homme & d'être notre égal, pour avoir droit de nous attendrir ? Parmi nous on ne fait les éloges funebres que de ceux qui pendant leur vie ont porté des titres pompeux. Mais à Athenes & dans Rome, tous ceux qui avoient ſervi la patrie, ou qui étoient morts pour elle, avoient droit aux éloges de leurs concitoyens : & les Orateurs ou les Poëtes, qui jettoient des fleurs ſur

leurs tombeaux, excitoient toujours l'attention publique.

D'ailleurs, tous les arts doivent ſe rapporter au bien de l'humanité ; ils doivent avoir pour but d'inſpirer aux hommes l'amour de la juſtice & l'horreur du crime. Et que ſont les talents, s'ils ne doivent point ſervir à rendre les hommes meilleurs ? La Poëſie ſurtout, qui dans les premiers ſiecles n'étoit autre choſe que l'hiſtoire des événements célebres, doit ſe reſſouvenir de ſon ancienne origine. Elle eſt chargée de tranſmettre à la poſtérité le dépôt des vertus & des crimes, pour inſtruire les hommes. L'aſſaſſinat de Jumonville eſt un monument de perfidie qui doit indigner tous les ſiecles. On doit employer tous les moments pour en perpétuer le ſouvenir : & puiſque pour le malheur du genre humain, il n'y a point de Tribunal où l'on puiſſe citer les nations coupables, du moins que la poſtérité en tienne lieu, qu'elle les flétriſſe, & que la crainte de l'infamie ſoit au moins un frein qui les retienne.

Je ne dirai plus qu'un mot ſur ce Poëme. L'Auteur l'a travaillé autant que la foibleſſe de ſon génie lui a pu permettre. Il n'ignore point combien l'art d'écrire en vers eſt difficile. Il eſt ſur-tout effrayé par le dégoût du Public, qui raſſaſié de tant de chef-d'œuvres en ce genre, rendu ſuperbe & difficile par la lecture continuelle de Boileau, de Racine, de Rouſſeau & de Voltaire : fatigué même de la Poéſie qui commence à tomber parmi nous, juge avec beaucoup de ſévérité ces ſortes d'ouvrages, quand il daigne les lire.

JUMONVILLE,

POEME.

CHANT PREMIER.

LA paix a disparu : de nouvelles tempêtes
Dans un ciel orageux éclatent sur nos têtes.
La Tamise en fureur mugit dans ses roseaux :
Pour combattre la Seine, elle arme tous ses flots.
La Sprée (*a*) a sur ses bords appellé la victoire ;
Et ce fleuve autrefois, qui sans nom & sans gloire,
Sur un sable inconnu rampoit obscurément,
Redoutable aujourd'hui par son débordement,
Dans sa course orgueilleuse entraîne des couronnes,
Veut rouler en grondant sur les débris des Trônes,
Au Danube asservi prétend donner des fers,
Et du bruit de son cours remplir tout l'Univers.
Excité par le choc de ce commun orage,
Sur les bords Espagnols j'entends frémir le Tage.
Je vois son urne d'or sous sa main s'agiter,
Et son courroux naissant déjà prêt d'éclater.

(*a*) Fleuve qui coule à Berlin.

O malheureux mortels, votre aveugle furie,
De meurtres, de combats n'eſt donc point aſſouvie !
Vous verra-t-on toujours, prêts à vous égorger,
Accroître vos malheurs en voulant les venger,
Et ſans ceſſe aiguiſant de criminelles armes,
Vivre ſur des débris arroſés de vos larmes ?
Quoi, la guerre eſt encore où triomphent les Arts !
Quand ce flambeau ſacré qui luit à vos regards,
Éclaire vos eſprits de ſes divines flammes,
Le flambeau de la haine embraſe encor vos ames !
Les Sages de la terre en ſont les oppreſſeurs !
Des Tigres & des Loups nous conſervons les mœurs.
Par les Arts éclairés, ſommes-nous moins barbares,
Que le Huron ſauvage, ou les Hordes Tartares ?

Fiers Anglois, de la France implacables rivaux,
C'eſt vous dont la fureur a creuſé ces tombeaux ;
Vous de qui la raiſon, en ſon orgueil extrême,
Se croit un rayon pur de l'eſſence ſuprême,
Vous ces êtres penſants, ces ſages révérés,
Par qui tous les mortels doivent être éclairés.

C'eſt peu d'avoir forgé le glaive de la guerre,
De prodiguer votre or pour les maux de la terre ;
Vos ſacrileges mains ont commis des forfaits
Que les voiles du temps ne couvriront jamais.
Pirates, aſſaſſins, uſurpateurs, parjures,
Quel horrible tableau pour les races futures !

La Muſe qui préſide à l'immortalité,
Et qui grave en airain l'auſtere vérité,
Dérobe également à l'oubli des ténebres,
Et les grandes vertus & les crimes célebres.
J'oſe donc retracer un de ces attentats,
Dont la honte à jamais doit flétrir vos Etats.
Puiſſai-je, ô Jumonville, éterniſant ta gloire,
Dans des chants immortels conſacrer ta mémoire,
Et de tes aſſaſſins dépeignant la fureur,
Imprimer à leurs noms une éternelle horreur !

Et vous dont la valeur & le zele intrépide,
Vengea ſur ces brigands ce barbare homicide ;
Permettez que ma main attachant vos lauriers,
Du prix de la victoire orne vos fronts guerriers.

Pour verſer dans mon ſein les flammes du génie,
Je n'invoquerai point les Dieux de l'harmonie.
J'abandonne le Pinde & ſes ſacrés vallons.
Ma Patrie & mon Roi, voilà mes Apollons.

Senſible aux longs malheurs qui déſoloient la terre,
LOUIS avoit fermé les portes de la guerre.
Le ſoldat déſarmé, cultivant les guérets,
Moiſſonnoit dans ſon champ les tréſors de Cérès.
La rouille dévorante émouſſoit les épées,
Que du ſang des humains Bellone avoit trempées;
Et du Dieu des combats les redoutables traits,
Dormoient dans le ſilence, entaſſés par la paix.

Mais la paix vainement ſuſpendoit les alarmes;
L'Anglois, toujours féroce, eſt rebelle à ſes charmes.
Ce Peuple impérieux, fier ennemi des loix,
Eſclave ſous Cromwel, & tyran ſous ſes rois,
Qui tout couvert de ſang des plus nobles victimes,
N'a dû ſa liberté, qu'à deux cents ans de crimes,
Prétend forger des fers aux autres Nations;
Reſpire encor le meurtre & les diviſions.
Son génie indigné voit l'heureuſe abondance,
Enrichir de ſes dons & couronner la France;
Tout l'or des Nations, par cent canaux divers,
Couler dans nos cités, des bouts de l'Univers;
Nos Lys qui tranſplantés au ſein du nouveau monde,
Fleuriſſent à l'envi ſur leur tige féconde;
Les arides déſerts du Sauvage habités,
Changés par nos travaux en ſuperbes cités;
Et des climats brûlants juſqu'aux glaces de l'ourſe,
Le commerce François aggrandi dans ſa courſe.

Un autre objet encor vient aigrir ſes douleurs,
Et réveille en ſon ſein ſes jalouſes fureurs.
Nos triomphes paſſés & notre antique gloire,
Des champs de Fontenoy l'importune mémoire,
Les palmes de Raucoux, & les ſanglants affronts
Que Laufelt imprima ſur leurs ſuperbes fronts;
De ces affreux objets les lugubres images
Tourmentent jour & nuit ces féroces courages.
La ſombre jalouſie aveuglant leur raiſon,
Verſe dans tous les cœurs ſon funeſte poiſon,

Et la haine attiſant ces feux illégitimes,
Leur ſouffle la vengeance, & les excite aux crimes.

Dans ces vaſtes climats ſi long-temps ignorés,
Du reſte des humains par les flots ſéparés,
Que ce fameux Génois (*b*), fier vainqueur des orages,
Découvrit le premier à travers les naufrages,
Les François ſécondés par Neptune & les vents,
Ont d'un Empire heureux jetté les fondements.
Une France nouvelle en ces lieux floriſſante,
Remplit cet Univers de ſa grandeur naiſſante;
Et croiſſant à l'abri du Trône de nos Rois,
Fleurit paiſiblement ſous d'équitables Loix.
Cent fleuves fortunés, deſcendus des montagnes,
De leurs fécondes eaux arroſent ces campagnes:
La main de la nature, utile avec grandeur,
Y creuſa de cent lacs la vaſte profondeur.
La terre ſi long-temps au repos condamnée,
Sous de ſauvages mains flétrie, abandonnée,
Sous la main du François ranimant ſa beauté,
Reprend ſon premier charme & ſa fécondité.
Des troupeaux mugiſſants les vallons retentiſſent,
Sous les épis dorés les campagnes jauniſſent;
Et les Arts, de l'Europe enfants induſtrieux,
De leur brillante aurore embelliſſent ces lieux.

Les groſſiers habitants de ces lointains rivages,
Formés par nos leçons, inſtruits par nos uſages,
Dans l'école des Arts & de l'humanité,
De leurs ſauvages mœurs corrigent l'âpreté.
Sous leurs toîts de roſeaux ils bravent la molleſſe,
Leur arc & leur carquois ſont leur ſeule richeſſe;
Leur cœur ſimple & naïf dans ſa férocité,
Reſpecte du François la ſage autorité:
Le François bienfaiſant conſole leur miſere,
Les aime en Citoyen, & les gouverne en Pere.

Des tours, des boulevards & des forts menaçants,
D'un art fier & terrible étrangers monuments,

(*b*) Chriſtophe Colomb, qui découvrit l'Amérique.

Etonnent ces climats par leurs pompeux ouvrages,
& des Peuples jaloux repriment les ravages.
Leur redoutable enceinte enferme des ſoldats
Que la France a formés au grand Art des combats;
Et Neptune y porta ces foudres de la terre,
Ouvrages de l'Europe & rivaux du tonnerre.

L'Anglois, dont le génie embraſſe l'Univers,
Preſſe encor les François même au-delà des mers.
Il regne ainſi que nous ſur de vaſtes contrées,
Qu'a ſes fiers Léopards la fortune a livrées.
Cent monts audacieux, l'un à l'autre enchaînés,
Hériſſés de forêts, de neiges couronnés,
Des deux Peuples voiſins redoutables frontieres,
Elevent juſqu'aux Cieux leurs ſuperbes barrieres.

Des Anglois, tout à coup, les nombreux bataillons
Du Canada ſurpris inondent les ſillons;
Le concert belliqueux des clairons & des armes,
De la guerre orageuſe annonce les alarmes;
Leurs drapeaux déployés qui flottent dans les airs,
Appellent les combats ſur ce triſte Univers.

L'Oyo qui repoſoit dans ſes grottes profondes,
Tout-à-coup ſous ſon urne entend frémir les ondes,
A ce trouble imprévu dans le ſein de la paix,
Il quitte avec effroi ſon humide Palais,
Et levant ſur les flots ſa tête blanchiſſante,
De ſon corps azuré preſſe l'onde écumante.
Il voit des fiers Anglois les torrents débordés,
Couvrir de bataillons tous ſes bords inondés;
De crainte à cet aſpect ſes regards ſe troublerent,
Sur ſon front pâliſſant ſes roſeaux s'ébranlerent,
Ses flots épouvantés, pleins de trouble & d'horreur,
A Neptune en grondant vont porter leur terreur.

Cependant enivrés d'une folle-eſpérance,
Les Anglois ſur ces bords marchoient en aſſurance;
La terreur dévançoit leurs redoutables flots,
La fiere ambition voloit ſur leurs drapeaux;
Devant leurs bataillons la diſcorde fatale
Sécouoit dans ſes mains une torche infernale;
Et cachant avec ſoin un fer enſanglanté,
La ſombre trahiſon marchoit à leur côté.

Mais c'eſt peu d'envahir: ces brigands homicides
De nos champs déſolés uſurpateurs perfides,
Déjà pour aſſurer leurs ſiniſtres projets,
Conſtruiſent en ces lieux un aſyle aux forfaits.
Tel un fleuve fougueux ſurmontant ſon rivage,
Se creuſe un lit nouveau dans les champs qu'il ravage.

O Citadelle impie! ô lieux infortunés!
De quel crime inoui vous ſerez étonnés!
Témoin de ce forfait qui va bientôt éclorre,
Le jour luit à regret ſur vos murs qu'il abhor re
Et frémiſſant d'horreur ſous un Peuple aſſaſſin,
La terre avec effroi vous porte ſur ſon ſein.

Et vous, faſtes des temps, ô ſiecles, ô mémoire!
Conſervez à jamais cette effroyable hiſtoire.
De la vertu trahie il faut venger les droits,
Et l'artiſan du crime en doit porter le poids.
Que l'Univers m'entende, & que l'Anglois frémiſſe.
La honte du coupable eſt ſon premier ſupplice.

Ce monſtre à mille voix, plus prompt que les éclairs,
Echos tumultueux des bruits de l'Univers,
L'agile Renommée en parcourant le monde,
Suſpend chez les François ſa courſe vagabonde:
Leur apprend que l'Anglois, d'un pas audacieux,
A franchi ces rochers qui s'élevent aux Cieux,
Ces remparts éternels bâtis par la nature,
Qu'il traîne ſur ſes pas le meurtre & le parjure.

Couronnés de l'olive, au ſein de leurs remparts,
Les François occupés du Commerce & des Arts,
Sur la foi des Traités, ſans craindre les alarmes,
D'une profonde paix goûtoient alors les charmes.
Chacun veut à l'inſtant ſignaler ſes tranſports,
Réprimer des Anglois les inſolents efforts,
D'une guerre naiſſante étouffer l'incendie,
Et dans leur ſang impur laver leur perfidie.
Leur Chef, ſans condamner leur noble activité,
Modere les accès d'un courage emporté.
Il voit que de ce feu la premiere étincelle
Peut être le flambeau d'une guerre cruelle,
Peut trouver dans ſa courſe un funeſte aliment,

t cauſer dans l'Europe un vaſte embraſement.
voudroit épargner, en écartant la guerre,
es crimes aux Anglois, des larmes à la terre.

Avant d'armer la France, & de ſouiller ſes mains
u ſang trop prodigué des malheureux humains,
l veut que revêtu d'un ſacré miniſtere,
e la foi des Traités ſage dépoſitaire,
n Envoyé prudent, organe de la paix,
orte aux Uſurpateurs la plainte des François.

Parmi les combattants dont l'errante fortune
ut ſur ces bords lointains conduite par Neptune,
t qui dans ces déſerts témoins de leur valeur,
e l'empire des lis ſoutenoient la grandeur;
eux illuſtres mortels, de Villiers, Jumonville,
rroſoient de leur ſang cette rive ſtérile.
ages dans les conſeils, hardis dans les combats,
e bruit de leurs exploits voloit dans ces climats.
ſſus du même ſang, nés de la même mere,
eur bouche s'appelloit du tendre nom de frere,
eurs cœurs étoient unis: ils reſſentoient tous deux
e la vive amitié les tranſports vertueux;
t ces nœuds qui formoient la chaîne la plus pure,
voient encor ſerré les nœuds de la nature.
ans le même berceau, ſous les mêmes lambris,
ous deux dans leur enfance avoient été nourris.
orſqu'enſuite le temps & l'ardente jeuneſſe,
e leurs membres nerveux eut formé la ſoupleſſe,
es deux héros, unis dans leurs amuſements,
occupoient à domter des courſiers écumants:
ux hôtes des forêts leurs bras faiſoient la guerre,
ls apprenoient enſemble à lancer le tonnerre.
ous deux briguant l'honneur d'affronter les hazards,
étoient le même jour conſacrés au Dieu Mars,
t ſous de nouveaux cieux, ſur des rives nouvelles,
aloux de moiſſonner des palmes immortelles,
ous deux fuyant enſemble un indigne repos,
e la mer orageuſe avoient franchi les flots.

Leur mere, languiſſante au ſein de ſa patrie,
rainoit encor loin d'eux une mourante vie.
élas! le ſeul eſpoir de revoir ſes enfants,
a ſoutenoit encor ſous le fardeau des ans.

Le jour, ce triſte jour où la voile flottante
Emporta ſes deux fils ſur la mer écumante,
Juſqu'au funeſte port elle ſuivit leurs pas,
Tour-à-tour mille fois les ſerra dans ſes bras,
Et mouillant de ſes pleurs les ſables du rivage,
Levant au ciel ſes mains qu'appéſantiſſoit l'âge:
» O Dieu, s'écria-t-elle, arbitre des humains,
» Toi, qui du haut des Cieux, gouvernes nos deſtins,
» Sois ſenſible à mes cris, aux larmes d'une mere:
» Veille ſur mes enfants dans cet autre hémiſphere.
» De leurs jours menacés ſur ces bords étrangers,
» Que ta main protectrice écarte les dangers.
» Si tu permets qu'un jour la France les revoie,
» Dieu puiſſant! à mon cœur réſerve cette joie,
» Ne m'ouvre point encor les portes du tombeau,
» De mes jours preſqu'éteints conſerve le flambeau.
» Mais ſi le ſort cruel outrageant ma vieilleſſe,
» D'un ſiniſtre avenir menace ma tendreſſe,
» O Dieu! que mes douleurs te puiſſent attendrir:
» Que j'obtienne aujourd'hui la faveur de mourir,
» Tandis que jouiſſant d'une heureuſe ignorance,
» Mon cœur nourrit encor la flatteuſe eſpérance;
» Tandis, qu'ô mes chers fils, je vous vois, je vous ſens,
» Que je vous ſerre encor dans mes embraſſements!

Hélas! des vents jaloux les haleines légeres,
Dans les airs agités diſperſoient ſes prieres.

Le rang d'Ambaſſadeur, ce titre révéré,
Demandoit un héros, un miniſtre éclairé,
Prudent avec grandeur, & ferme avec ſageſſe;
Courageux ſans orgueil, & ſouple ſans baſſeſſe.
Jumonville eſt nommé d'une commune voix;
Semblable à ce Neſtor que l'on vit autrefois
Par les charmes flatteurs d'une éloquente adreſſe,
Des farouches guerriers adoucir la rudeſſe;
Ce héros uniſſoit la valeur & les arts,
Les palmes de Minerve, & les lauriers de Mars.

De Villiers tout-à-coup, en embraſſant ſon frere,
Sentit ſon cœur ému d'un trouble involontaire.
Il mêla des ſoupirs à ſes tendres adieux,
Et long temps dans la plaine il le ſuivit des yeux.

Jumonville s'éloigne, & ſa mâle aſſurance
Annonce d'un grand cœur la noble confiance.
Miniſtre pacifique, il ne ſoupçonnoit pas,
Que la paix pût cacher un piege ſous ſes pas.
Du vertueux François tel eſt le caractere.
De l'honneur & des Loix adorateur ſévere,
Ignorant l'art affreux de tramer les forfaits,
Terrible dans la guerre, aimable dans la paix,
Ami juſte & ſincere, ennemi magnanime,
Le François eſt trop grand pour ſoupçonner un crime.

CHANT SECOND.

CEPENDANT il s'avance, & déjà ſes regards
Découvrent des Anglois les coupables remparts.
Soudain de mille coups l'orageuſe tempête
Annonce le trépas qui ſiffle ſur ſa tête.
Jumonville s'arrête : il inſtruit les Anglois
Qu'il vient leur apporter des paroles de paix ;
Il montre cet écrit, ce gage tutelaire,
Interprête muet de ſon ſaint miniſtere.
Le feu ceſſe à l'inſtant ; & l'airain enflammé
A retenu la mort dans ſon ſein renfermé.
On l'entoure, on s'empreſſe, un bruit plus favorable
Succede en un moment à ce bruit formidable.
Ainſi ſur l'océan qu'un orage a troublé,
Quand ſur les flots émus le calme eſt rappellé,
On n'entend qu'un bruit ſourd de la vague écumante,
Qui s'appaiſe en grondant & retombe mourante.
Des farouches Anglois tels paroiſſoient les flots,
Quand le ſage Envoyé leur adreſſa ces mots :

» Illuſtres ennemis, appuis de l'Angleterre,
» Citoyens dans la paix, Héros pendant la guerre,
» Que le Ciel avec nous fit rois de ces climats,
» Je ne viens point ici, Miniſtre des combats,
» Dans un ſang généreux tremper mes mains cruelles,
» Et vuider par le fer nos diſcordes nouvelles.
» D'un miniſtere ſaint revêtu par les loix,
» Des auguſtes traités je réclame les droits.
» Chaque état en naiſſant eut ſes bornes preſcrites.
» La nature a pris ſoin de fixer nos limites,
» Ces ſauvages rochers entaſſés juſqu'aux cieux,
» Ont ſervi de barriere à nos communs ayeux ;
» Et de tous les traités l'uniforme langage,
» Des mains de la nature a confirmé l'ouvrage.
» Cependant votre audace a franchi ces remparts ;
» L'Oyo voit ſur ſes bords flotter vos étendards.
» De ce triſte univers troublant la paix profonde,
» Faut-il toujours combattre & ravager le monde ?

» De nos diviſions l'humanité frémit,
» L'Amérique les pleure, & l'Europe en gémit.
» Le droit, ce droit affreux d'exterminer les hommes,
» A régné trop long-tems ſur la terre où nous ſommes.
» De l'Aurore au Couchant, & du Nord au Midi,
» De nos derniers combats le bruit a retenti.
» Ah! craignons d'exciter de nouvelles injures,
» De rouvrir de nos mains ces ſanglantes bleſſures.
» Les nouveaux mouvements qui troublent nos déſerts,
» Pourroient par leur ſecouſſe ébranler l'Univers.
» Egaux par la nature, égaux par nos miſeres,
» Vivons tous en amis, en citoyens, en freres;
» Que les nœuds des ſermens ſoient toujours reſpectés;
» Que la vertu nous lie & non pas les traités.
» Que dans le calme heureux d'une paix éternelle,
» Chaque Peuple... à ces mots que lui dictoit ſon
» zele,
Par un plomb homicide indignement percé,
Aux pieds de ſes bourreaux il tombe renverſé.
Trois fois il ſouleva ſa peſante paupiere,
Trois fois ſon œil éteint ſe ferme à la lumiere.
De la France en mourant le tendre ſouvenir,
Vient charmer ſa grande ame à ſon dernier ſoupir.
Il meurt: foulés aux pieds d'une troupe inhumaine,
Ses membres déchirés palpitent ſur l'arene.

O vous, de cette terre antiques habitants,
Citoyens des forêts, dans les antres errants,
Dont l'Europe orgueilleuſe, au ſein de la molleſſe,
Contemple avec dédain la ſauvage rudeſſe,
Parlez: l'aſtre du jour qui luit ſur vos forêts,
A-t-il vu parmi vous de ſemblables forfaits?
Du moins votre groſſiere & farouche droiture
Suit les premieres Loix de la ſimple nature.
L'Anglois, nouveau barbare, a traverſé les mers
Pour apporter ce crime au fond de vos déſerts.
Allez, du fer tranchant d'une hache ſanglante,
Gravez ſur vos rochers cette image effrayante.
Et vous, de l'Univers agiles meſſagers,
O vents, portez ce crime aux climats étrangers:
Et dans le monde entier, ſemez de ville en ville
Les ſoupirs qu'en mourant exhala Jumonville.
Que les cris de ſon ſang dont l'impuiſſante voix
Se perd dans les déſerts en réclamant les Loix,

Que ces cris enlevés ſur vos rapides aîles,
Percent des vaſtes Cieux les voûtes éternelles.

Par un premier forfait dans le crime affermi,
L'Anglois n'eſt ni cruel ni parjure à demi.
Dans ſes coupables mains la foudre ſe rallume,
Sous un noir tourbillon tout le rivage fume.
Huit François ſans défenſe au même inſtant frappés,
Des ombres de la mort tombent enveloppés.
De leur ſang répandu les ruiſſeaux ſe confondent,
A leurs ſoupirs mourants les cavernes répondent.
L'Anglois ivre de ſang pouſſe un cri dans les cieux,
Et ſa barbare joie étincelle en ſes yeux.

Des loix des Nations le ſuprême Génie,
S'envole en frémiſſant de cette terre impie;
Il craint de reſpirer un air ſi criminel:
Il maudit à jamais ce rivage cruel.

Des François déſarmés le déplorable reſte
Survit pour éprouver un deſtin plus funeſte.
Ces guerriers généreux, jouets de leurs tyrans,
De climats en climats traînent des jours errants.
Sous un ciel étranger, ſans appui, ſans fortune,
Réduits à fatiguer d'une plainte importune
De leurs fiers ennemis l'inſolente pitié,
Courbant ſous la miſere un front humilié,
Leurs mains, ces mêmes mains, miniſtres de Bellone,
L'effroi de leurs Tyrans, & les ſoutiens du Trône,
Tremblantes aujourd'hui, pour conſerver leurs jours,
De quelques aliments implorent les ſecours.
Quel ſort pour des héros! ô France! ô ma Patrie!
Arme-toi pour venger ta majeſté flétrie.

Tandis que les Anglois ſur cet infâme bord,
Portent de toute part l'eſclavage ou la mort,
Un ſeul Américain emporté par la fuite,
Trompe quelques inſtants leur ardente pourſuite,
Sa courſe eût prévenu la chûte des torrents,
L'oiſeau qui fend les airs, & le ſouffle des vents:
Son corps ſouple & léger touche à peine la terre.
Mais qui peut devancer les aîles du tonnerre?
Tout-à-coup élancé du cylindre brûlant,
Sur ſes pas fugitifs le plomb vole en ſifflant,

Et ſecondant trop bien une rage cruelle,
Lui porte dans le flanc une atteinte mortelle;
Par le plomb meurtrier le ſauvage bleſſé,
Pouſſe un cri dans les airs, mais n'eſt point terraſſé.
Le déſir d'échapper à ces tigres féroces,
D'inſtruire les François de ces crimes atroces,
Sa robuſte jeuneſſe, & ſa mâle vigueur
Que n'a point de l'Europe énervé la langueur,
Son ſang qui bouilſonnoit dans ſes veines brûlantes,
Tout ranime & ſoutient ſes forces défaillantes;
Et quoique dans ſon ſein il porte le trépas,
Il a loin des Anglois précipité ſes pas.
Tel dans les champs déſerts du vagabond Numide,
Un Cerf déjà frappé d'une fleche rapide,
Des piéges de la mort, lorſqu'il eſt entouré,
Des chaſſeurs attentifs trompe l'œil égaré:
Il fuit, mais dans les bois tandis qu'il ſe retire,
Il emporte avec lui le trait qui le déchire.

Des végétaux puiſſants dans les forêts éclos,
De ſon ſang qui couloit ont arrêté les flots.
Il pénétre les bois, il franchit les abîmes,
Des rochers eſcarpés il aſſiege les cimes.
Ses hurlements plaintifs, ſes cris remplis d'horreur,
Par tout ſur ſon paſſage impriment la terreur.
Il arrive couvert de ſang & de pouſſiere,
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reſte de lumiere.
Sur ſon front éperdu ſes cheveux hériſſés,
Les farouches accents de ſa bouche élancés,
Son ſouffle haletant, & ſa bruyante haleine,
Qui de ſes flancs preſſés s'échappoit avec peine,
Ses membres demi-nus & d'effroi palpitants,
Sous ſon corps affoibli ſes genoux tremblottants,
La pâleur de la mort ſur ſon viſage empreinte,
Portent dans tous les cœurs la triſteſſe & la crainte.

Les François pour l'entendre autour de lui preſſés,
Ont la tête immobile & les regards fixés.
Mais à peine on l'approche, à peine on l'environne,
Epuiſé tout-à-coup, ſa force l'abandonne.
Le ſang qu'il a verſé, ſa courſe, ſes efforts,
De ſon corps défaillant ont uſé les reſſorts.
De revoir les François le plaiſir trop funeſte
De ſes foibles eſprits a diſſipé le reſte.

Trois fois il veut parler, & ſa langue trois fois
Pour le récit fatal ne trouve point de voix.
Les noms d'Anglois, de crime, & d'aſſaſſin farouche,
En ſons entrecoupés s'echappent de ſa bouche.
Enfin ſon œil mourant, fixé ſur ces guerriers,
Apperçoit près de lui le triſte de Villiers.
Il lui tend une main déjà preſque glacée,
Et ſoulevant encor ſa poitrine oppreſſée,
» O mon Pere (c), dit-il, avec de longs ſanglots,
» Jumonville.... il expire en prononçant ces mots.

Des François replongés dans leur incertitude,
Sa mort a redoublé la ſombre inquiétude.
Ses diſcours, ſes ſanglots, ſon regard effaré,
L'effroi qui ſe peignoit ſur ſon front égaré,
Leur apprend que l'Anglois, que ce peuple parjure,
A par quelque grand crime outragé la nature.
Mais tous de Jumonville ignorent les deſtins;
S'ils ont chargé de fers ſes généreuſes mains,
Ou ſi foulant aux pieds les plus ſaints privileges,
Ils ont teint de ſon ſang leurs armes ſacrileges;
Et de mille ſoupçons leurs eſprits dévorés,
Par un jour plus affreux craignent d'être éclairés.

De Villiers à la fois, & citoyen & frere,
Tremble ſur le deſtin d'une tête auſſi chere.
De noirs preſſentiments viennent glacer ſon cœur;
Et ſa tendre amitié redouble ſa terreur.

Les François cependant excitent leur audace,
A venger Jumonville, à voler ſur ſa trace.
On ſe raſſemble, on court à flots impétueux,
Tout le Fort retentit de cris tumultueux:
Et les drapeaux de Mars cachés à la lumiere,
Noircis pendant la paix d'une oiſive pouſſiere,
Déployés tout-à-coup aux regards du ſoleil,
Annoncent de combats le fatal appareil.
De l'airain menaçant, précurſeur des batailles,
Les ſifflements aigus rempliſſent les murailles:

(c) Les Sauvages appellent les François leurs peres.

Dans

Dans les antres obſcurs des arſenaux poudreux,
Des foudres aſſoupis on réveille les feux.
Le ſoldat en fureur ſe couvrant de ſes armes,
Embraſſe ſes enfants & ſon épouſe en larmes.
Dans un lâche repos long-temps enſéveli,
Le ſuperbe courſier par la paix amolli,
Aux accents de l'airain qui frappe ſon oreille,
Leve ſes crins mouvants, s'enflamme & ſe réveille.

Inſtruits dans leurs déſerts de l'horrible attentat,
Les farouches humains enfants de ce climat,
Viennent de toute part pour hâter la vengeance,
Pour joindre leur maſſue aux foudres de la France.
On les voit à grands flots accourir dans nos murs;
Et ceux qui des rochers creuſent les flancs obſcurs,
Et ceux qui cultivant les humides rivages,
Ont dreſſé près des lacs leurs cabanes ſauvages,
Ou qui ſans ceſſe armés d'inévitables traits,
Diſputent leur pâture aux tigres des forêts.
L'amour pour les François, l'horreur pour l'Angleterre,
Enflamme également tous ces fils de la terre.

Pour guider au combat ces féroces guerriers,
C'eſt toi qui fus choiſi, généreux de Villiers,
Toi, dans qui la valeur unie à la ſageſſe,
N'eſt point ce fol inſtinct, cette farouche ivreſſe
Dont les fougueux accès, fruit de l'emportement,
Ne cherchent que le meurtre & le ſaccagement;
Mais cette fermeté courageuſe & tranquille,
Qui voit tous les dangers d'un regard immobile,
Les cherche par devoir, les brave ſans fureur,
Active avec prudence & ſage ſans lenteur.

Le Chef à qui Louis de ſes mains ſouveraines;
De cet état naiſſant a confié les rênes,
Embraſſe ce héros de ſes larmes baigné.
» O guerrier vertueux, ô frere infortuné,
» Dit-il, va dans le ſang d'un peuple de parjures,
» De ton Roi qu'on outrage, effacer les injures.
» Ton bras que l'Amérique a vu toujours vainqueur,
» Doit un exemple au monde, à la France un vengeur.
» Que dis-je? As-tu beſoin d'une voix étrangere?
» Ecoute la nature, & la voix de ton frere.
» Son ſort eſt incertain, ton malheur ne l'eſt pas;

» Tu dois briſer ſes fers, ou venger ſon trépas.
» Mais vous, ô noms ſacrés que l'univers adore!
» O nature! ô juſtice! ô vertu que j'implore!
» Vous paſſion du ſage, amour du genre humain!
» Je puis lever au Ciel une innocente main.
» Je n'ai point le premier enſanglanté la terre,
» Je n'ai point rallumé le flambeau de la guerre;
» Si le ſang des humains recommence à couler,
» Si l'Europe à ce choc doit encor s'ébranler,
» Si ces diviſions, en meurtres trop fécondes,
» Doivent franchir les mers & troubler les deux mondes,
» L'Anglois qui le premier a rompu les traités,
» L'Anglois ſeul eſt auteur de ces calamités.
» Puiſſent les cris plaintifs de la terre éplorée,
» Porter le déſeſpoir dans ſon ame égarée!
» Et puiſſent tous les maux qui vont être ſoufferts,
» Retomber ſur ſa tête & venger l'univers!

CHANT TROISIEME.

MAIS déjà tout eſt prêt; nos ardentes cohortes,
S'élancent hors des murs & franchiſſent les portes.
Déjà ſous les courſiers la campagne gémit:
Du bruit des bataillons l'air s'agite & frémit:
La pouſſiere en volant forme un nuage immenſe:
Les tonnerres d'airain, que conduit la Vengeance,
Trainés dans les forêts d'un pas pénible & lent,
Roulent avec effort ſur leur eſſieu tremblant.

Déjà le front couvert de ſes voiles funebres,
La nuit ſur l'Univers ramenoit les ténebres,
Et de l'aſtre du jour les regards expirants,
Ne lançoient qu'un feu pâle & des rayons mourants.
Sous la noire épaiſſeur d'une forêt antique,
S'avançoient ces héros vengeurs de l'Amérique,
La nuit qui s'approchoit, augmentant la terreur,
En redoubloit encor la ténébreuſe horreur;
Et le profond ſilence & la noirceur de l'ombre
Imprimoient à ces lieux une majeſté ſombre.
Tout-à-coup, ô prodige! une lugubre voix
D'un long gémiſſement fait retentir ces bois.
De mille accents plaintifs la nature eſt troublée,
Par de longs tremblements la terre eſt ébranlée,
Ses abymes profonds s'ouvrent en mugiſſant,
Le Soldat éperdu s'écrie en pâliſſant;
Quand du ſein de la terre un fantôme effroyable,
S'éleve, & dans les Cieux pouſſe un cri lamentable.
Son front cicatriſé, blanchi par la pâleur,
Semble des pins altiers égaler la hauteur;
De ſes flancs déchirés d'une large bleſſure,
Le ſang coule à grands flots & pouſſe un long murmure;
Des vêtements affreux, dépouilles des tombeaux,
Couvrent ſon corps ſanglant de leurs triſtes lambeaux:
Dans ſes mains étincelle une torche funebre.

Tel parut de Laïus le fantôme célebre,
Lorſqu'il vint révéler de tragiques horreurs,
Et d'un fils parricide accuſer les fureurs.

Le Soldat reconnoît l'ombre de Jumonville ;
Surpris, glacé d'horreur, il demeure immobile.
Il jette ſur cette ombre un regard effrayé,
Et frémit à la fois de rage & de pitié.

De Villiers éperdu tend le bras à ſon frere :
» O toi, s'écria-t-il, ombre terrible & chere,
» Triſte & fatal objet de tendreſſe & d'effroi,
» Hélas ! c'eſt donc ainſi que tu t'offres à moi !
» O funeſte départ ! déplorable voyage !
» O de mon cœur troublé le ſiniſtre préſage !
» Ce peuple parricide a donc percé ton flanc ?
» Je n'en puis plus douter : Je vois couler ton ſang.
Alors de ces forêts perçant l'affreux ſilence,
Le Spectre déſolé cria trois fois : Vengeance.
Les rochers attendris, les antres gémiſſants,
Répéterent au loin ces funebres accents ;
L'enfer s'émeut au bruit de ce triſte murmure,
Et répond par ſes cris, aux cris de la nature.
Le Spectre au même inſtant diſparut & s'enfuit,
Et rentra dans le ſein de l'éternelle nuit.

Les François éperdus & courbés vers la terre,
Reſtent comme frappés des fleches du tonnerre :
Une muette horreur ſemble les glacer tous ;
L'excès de leurs douleurs enchaîne leur courroux ;
Mais bientôt, dans leur ſang la fureur allumée,
Eclate & fait briller leur prunelle enflammée :
De leurs yeux pétillants jailliſſent mille éclairs ;
Mille cris élancés font retentir les airs ;
Sous leurs pieds tremble au loin ce ſauvage hémiſphere ;
Leur bouche frémiſſante écume de colere ;
Le fer même altéré du ſang des aſſaſſins,
S'agite de fureur dans leurs tremblantes mains.

Le Démon des combats, affamé de carnage,
Aux cris de la Vengeance accourt ſur ce rivage.
Du ſommet d'un rocher, dont le front ſourcilleux
Semble à l'œil étonné porter le poids des cieux,

Il donne le ſignal, & ſa voix infernale
Fait mugir dans les airs ſa trompette fatale,
Les montagnes, les mers, les rochers & les bois
Tremblerent aux accents de ſa funeſte voix.
Des François égorgés les mânes l'entendirent,
Leurs cadavres ſanglants de joie en treſſaillirent.
Les meres, qu'effrayoient ces redoutables ſons,
Sur leur ſein palpitant preſſent leurs nourriſſons.

Les ombres cependant éclipſoient la lumiere,
Le Dieu qui des humains vient fermer la paupiere,
Verſoit ſur l'Univers ſes humides pavots :
Nul Soldat ne ſe livre aux douceurs du repos.
Cette image terrible à leurs yeux retracée,
Dans l'horreur du ſilence occupe leur penſée :
Et leurs cœurs enflammés d'une bouillante ardeur,
De la tardive aurore accuſent la lenteur.

De Villiers tout en proie à ſa douleur mortelle,
Invoque Jumonville, à grands cris il l'appelle ;
Et ſes errantes mains le cherchent dans les lieux,
Où ſon ombre une fois s'eſt offerte à ſes yeux.
Enfin l'aſtre du jour ſortant du ſein de l'onde,
Vient chaſſer de la nuit l'obſcurité profonde ;
Et des premiers rayons l'Olympe blanchiſſant,
Sur l'Univers charmé répand un jour naiſſant.
Mille cris ſont lancés vers la céleſte voûte.
A travers les forêts le Soldat ſuit ſa route.
De ces triſtes climats les ſauvages enfants,
Des François incertains guident les pas errants.

Ils arrivent enfin dans la fatale plaine,
Monument éternel de vengeance & de haine,
Où des Héros François, lâchement égorgés,
Erroient en gémiſſant les mânes outragés.
Leurs corps cicatriſés par les traits de la foudre,
Dans ces champs malheureux alloient tomber en poudre.
A travers ces lambeaux, ces cadavres ſanglants,
De Villiers attendri s'avançoit à pas lents.
Il voit, il reconnoît, quel ſpectacle funeſte !
De ſon frere étendu le déplorable reſte.
Il pouſſe un cri perçant : de douleurs enivré,

Il ſerre entre ſes bras ce corps défiguré.
» C'eſt donc toi que je vois, que j'embraſſe, ô mon frere!
» Ainſi t'offre à mes yeux cette terre étrangere!
» Le trépas ſur ton front étale ſes horreurs!
» Ta voix ne peut répondre aux cris de mes douleurs!
» C'eſt pour ce ſort affreux que quittant ta patrie,
» Tu t'arrachas des bras d'une mere attendrie,
» Et cherchant ſur les flots ce fatal univers,
» De l'immenſe Océan tu franchis les déſerts!
» Hélas! tandis qu'ici couché ſur la pouſſiere,
» Tes yeux ſont pour jamais fermés à la lumiere,
» Peut-être proſternée aux pieds des immortels,
» Ta mere de ſes cris fatigue les autels;
» Et redemande aux cieux que ſa tendreſſe implore,
» La faveur de revoir ſes deux fils qu'elle adore.
» C'en eſt fait: ſa douleur, ſes cris ſont ſuperflus;
» Et ſes yeux maternels ne te reverront plus.
» Mais moi, dans le tombeau ſi je ne peux te ſuivre;
» Si le deſtin cruel me force à te ſurvivre;
» Si de Mars & des flots évitant les dangers,
» Je dois revoir un jour nos antiques foyers;
» Sans toi, comment paroître aux regards d'une mere?
» Comment porter mes pas ſous ſon toît ſolitaire?
» Déjà j'entends ſes pleurs, ſes lamentables cris,
» Me demander mon frere, & reclamer ſon fils.
» Hélas! ton corps ſanglant, privé de ſépulture,
» Des vautours affamés eſt l'indigne pâture!
» Et j'étois loin de toi, dans ces moments affreux!
» Et ma mourante main n'a point fermé tes yeux!
» Je n'ai pu t'embraſſer! ſur ta bouche plaintive,
» Je n'ai pu recueillir ton ame fugitive!
» Ah! pourquoi, de nos murs quand je t'ai vu partir,
» Mon frere! à te quitter ai-je pu conſentir?
» J'aurois ſuivi tes pas ſur ce rivage impie,
» Aux dépens de mes jours j'aurois ſauvé ta vie:
» Ou ſi je n'avois pu prévenir ton trépas,
» Au ſein des meurtriers j'euſſe enfoncé mon bras,
» Dans leurs rangs confondus ſemé les funérailles,
» De ma ſanglante main déchiré leurs entrailles,
» Et moi-même immolé pour te prouver ma foi,
» J'aurois en t'embraſſant expiré près de toi.

A ce discours succede un lugubre silence.
La tristesse, l'horreur, la pitié, la vengeance,
Dans son cœur dechiré dominent à la fois.
Immobile, éperdu, sans couleur & sans voix,
Sur ces restes affreux sa vue est attachée.
Tous les François, l'œil morne & la tête penchée,
Rangés autour de lui partagent ses douleurs:
Leurs visages guerriers sont humectés de pleurs,
Que dis-je? des forêts ces hôtes sanguinaires,
Qui des loups dévorants partagent les repaires,
Ces Sauvages mortels, dont la férocité,
Avec le sang des ours suça leur cruauté,
Dont rien ne peut domter l'inflexible rudesse,
Qui sourds à la pitié, la prennent pour foiblesse,
Pour la premiere fois se sentent ébranler:
De leurs yeux attendris on voit des pleurs couler.

Tout-à-coup de Villiers: « Quoi nous versons des larmes!
» Nous François! nous guerriers! nous qui portons des armes!
» Nous pleurons! & l'Anglois qui cause nos tourments
» Insulte avec orgueil à nos gémissements.
» Nous pleurons! n'avons-nous que des pleurs à répandre?
» O mon frere, est-ce là ce qu'exige ta cendre?
» Une oisive pitié doit encore t'irriter.
» C'est un tribut de sang qu'il faut te présenter.
» Allons, braves amis, héros vengeurs des crimes,
» Allons sur ces remparts immoler nos victimes.
» Jumonville vous guide, & son ombre en courroux,
» Contre vos ennemis dirigera vos coups.

Il dit, & vers ces murs en horreurs si fertiles,
De son coursier fougueux presse les flancs agiles.
Deux fois en fait le tour, & d'un œil curieux
Mesure avidement ce Fort audacieux.
Son regard étincelle, & son bouillant courage
Voudroit au même instant s'y frayer un passage.
Ainsi dans les déserts des sables Africains,
Une lionne horrible & l'effroi des humains,

A qui dans ſon abſence une cruelle adreſſe,
Ravit ſes lionceaux, objet de ſa tendreſſe,
Suit les pas du chaſſeur, ſur le ſable imprimés,
Et vole juſqu'au lieu qui les tient renfermés.
Furieuſe, écumante, & de ſang altérée,
De ce coupable aſyle elle aſſiége l'entrée,
Et les crins heriſſés, autour de ces remparts,
Promene en rugiſſant ſes avides regards.

CHANT QUATRIEME.

DEJA nos bataillons précédés par la crainte,
Ont renfermé le Fort dans leur terrible enceinte.
Leur Chef d'un front ſerein diſpoſe le trépas,
Et du ſoldat fougueux a réglé tous les pas.
Des Anglois inveſtis la farouche inſolence
Du haut de leurs remparts ſemble braver la France:
Mais en vain par la haine & la rage animé,
D'un intrépide orgueil leur front paroît armé;
Une ſourde terreur étonne leurs courages,
Et dément en ſecret ces ſuperbes viſages;
Du ſang qu'ils ont verſé les formidables cris,
D'un déſordre vengeur tourmentent leurs eſprits;
Jumonville les glace, & ſon ombre irritée
Fait ſiffler ſes ſerpents dans leur ame agitée.

Ces favoris des Arts & du Dieu des combats,
Qui portent dans leurs mains l'épée & le compas,
Qui joignent l'art de vaincre avec l'art du Génie,
Et conſacrent à Mars les leçons d'Uranie,
Déjà contre les murs ont dirigé l'effort,
De ces bouches d'airain qui vomiſſent la mort.
A l'aide du compas leur main ſûre & puiſſante,
Sait guider à ſon gré la foudre obéiſſante,
Lui montre les remparts qu'elle doit écraſer,
Et lui preſcrit les lieux qu'il lui faut embraſer.

Dans un ordre effrayant ces fatales machines
Aux remparts menacés annoncent leurs ruines.
Dans le creux du cylindre avec art entaſſé,
Par le Soldat poudreux le ſalpêtre eſt preſſé:
Et les globes de fer entourés de bitume,
Attendent le moment que le ſouffre s'allume.
Le ſignal eſt donné; les feux étincellants
De l'amorce embraſée ont paſſé dans les flancs.
La flamme reſſerrée, active, impatiente,
S'agite avec fureur dans ſa priſon brûlante,

De l'airain mugiſſant elle chaſſe à grand bruit
Ces globes meſſagers de la mort qui les ſuit.
Soudain l'air s'obſcurcit d'une épaiſſe fumée;
Un nuage de ſouffre enveloppe l'armée;
La terre épouvantée en frémit de terreur;
L'airain qui les vomit, en recule d'horreur.
Ces tempêtes de fer, cette grêle homicide,
Diviſe l'air, qui cede à ſa courſe rapide;
Et du Fort ébranlé juſqu'en ſes fondements,
Frappe à coups redoublés les boulevards fumants.

L'Anglois audacieux, fier au ſein des alarmes
Fait du haut de ſes murs tonner les mêmes armes.
Les éclairs enflammés répondent aux éclairs;
La foudre vient heurter la foudre dans les airs.
De feux environné, le ſoldat dans la plaine
Ne reçoit dans ſes flancs qu'une brûlante haleine.
Enfin le Fort s'entrouvre, & prêt à s'écrouler,
Son ſuperbe rempart commence à chanceller.

Le François à grands cris appelle la vengeance:
D'un cours impétueux vers la breche il s'avance.
Le fier Américain, les bras enſanglantés,
Le ſuit d'un pas égal & marche à ſes côtés:
Tel qu'un Tigre en fureur à l'aſpect de ſa proie,
En marchant il écume & treſſaille de joie.
Déjà dans ſon eſprit, des Anglois expirants
Il croit fouler aux pieds les membres palpitants.
Armé du plomb fatal & du fer homicide,
L'Anglois affecte encor un orgueil intrépide.
Son épais bataillon offre un rempart vivant,
De piques hériſſé, de feux étincellant.

L'aſpect des aſſaſſins teints du ſang de ſon frere,
Enflamme de Villiers, redouble ſa colere.
Remplis de ſon courroux, ſes ſuperbes ſoldats
Dans les rangs ennemis ont volé ſur ſes pas.
La ſoif de ſe venger, l'emportement, la rage,
Frappent à coups preſſés, & ſement le carnage.
La mort impitoyable errant ſur ces débris,
Remplit l'air d'alentour de ſes lugubres cris:
Mille traits aiguiſés arment ſes mains cruelles:
Dans des ruiſſeaux de ſang elle trempe ſes aîles.

Par la flamme & le fer les Anglois terraſſés,
Déjà couvrent les murs de leurs corps entaſſés,
Et leurs mânes ſanglants, dans les royaumes ſombres,
Des François égorgés vont appaiſer les ombres.
Sur un épais nuage aſſiſe dans les airs,
L'ardente Néméſis fait briller ſes éclairs.
Des forfaits des mortels vengereſſe implacable,
Elle tient dans ſes mains un glaive redoutable;
Et ſon ſouffle puiſſant, ame de ces combats,
Dans le ſein des Anglois dirige le trépas.

Ils cédent, c'en eſt fait, la terreur qui les glace,
Etonne leur courage & dompte leur audace.
Vaincus, chargés de fers, ces monſtres déſarmés,
D'un reſte de fureur ſont encor enflammés;
Et la férocité que la valeur ſurmonte,
Sur leur front abbatu ſe mêle avec la honte.

De Villiers s'adreſſant à ſes ſoldats vainqueurs,
» Héros qui m'écoutez, intrépides vengeurs,
» Que j'aime à voir vos bras tout fumants de carnage.
» Fiers ſoutiens de la France, achevez votre ouvrage,
» Aſſez & trop long-temps ces funeſtes remparts,
» De leur aſpect impur ont ſouillé nos regards.
» Sous nos puiſſants efforts que ces tours ſe renverſent;
» Que leurs débris épars dans les champs ſe diſperſent;
» Qu'un jour dans ces déſerts le voyageur conduit,
» Y cherche en vain la place où ce Fort fut conſtruit;
» Et ne laiſſons enfin ſur la terre où nous ſommes,
» Que le courroux des cieux & la haine des hommes;

Il dit: Et le Soldat lui répond par ſes cris.
Une ardeur renaiſſante enflamme les eſprits.
De ce Fort odieux on briſe les murailles,
De la terre étonnée on perce les entrailles;
Et dans ſes flancs obſcurs les fondements cachés,
Par mille bras unis ſont bientôt arrachés.
On renverſe ces toîts, ces cabanes cruelles,
Des brigands aſſaſſins retraites criminelles.
A l'aide du ſalpêtre élancé dans les airs,
Les murs en retombant font trembler ces déſerts;
L'Olympe retentit; une affreuſe pouſſiere,
De ſes voiles épais obſcurcit la lumiere.
A l'effort du Soldat & du fer deſtructeur,
Les feux joignent encor leur active fureur.

La flamme qui pétille en conſumant ſa proie ;
A replis ondoyants dans les airs ſe déploie :
Et ces coupables lieux n'offrent plus aux regards,
Que des monceaux de cendre & des rochers épars.

O malheureux Anglois ! Peuple foible & ſuperbe !
Voilà donc vos remparts enſevélis ſous l'herbe !
Impuiſſants dans la guerre, aſſaſſins dans la paix,
Lâches pour vous défendre, hardis pour les forfaits,
Où ſont ces grands guerriers, ces Héros magnanimes ?
N'êtes-vous courageux qu'à commettre des crimes ?
Tremblez : ces premiers coups de nos juſtes fureurs,
De maux plus grands encor ſont les avants-coureurs.
Je vois dans ſes projets votre audace ttompée,
Des flots de votre ſang l'Amérique trempée.
(*a*) Bradhoc de vos complots ſiniſtre exécuteur,
Des Traités & des loix ſacrilege infracteur,
Qui devoit en guidant vos troupes conjurées,
Au Char de l'Angleterre enchaîner nos contrées,
Sur des monceaux de morts, percé de mille coups,
Exhale ſes fureurs & ſon ame en courroux.

(*b*) O triſte Virginie ! ô malheureux rivages !
Je vois vos champs en proie à des monſtres ſauvages.
Je vois dans leurs berceaux vos enfants maſſacrés,
De vos vieillards ſanglants les membres déchirés,
Vos remparts & vos toîts dévorés par les flammes,
La maſſue écraſer vos filles & vos femmes,
Et dans leurs flancs ouverts leurs fruits infortunés,
Condamnés à périr avant que d'être nés.
Votre ſang n'éteint pas l'ardeur qui les dévore :
Sur vos corps déchirés & palpitants encore,
Je les vois étendus, de carnage ſouillés,
Arracher vos cheveux de vos fronts dépouillés ;
Et fiers de ce fardeau, dans leurs mains triomphantes,

(*a*) Bradhoc, Général Anglois, qui avoit fait une invaſion dans le Canada avec un corps de troupes conſidérable, fut vaincu par une armée de François & de Sauvages réunis. Il périt lui-même dans le combat.

(*b*) Ravages affreux des Sauvages dans les Colonies Angloiſes.

Montrer à leurs enfants ces dépouilles fumantes.
Quels que ſoient les forfaits qui nous aient outragés,
Anglois, peut-être, hélas! ſommes-nous trop vengés.
L'Amérique s'éloigne, & l'Europe m'appelle;
Là je vous vois flétris d'une honte nouvelle.

Ces (c) ſuperbes remparts qui captivant les mers,
A Neptune indigné ſembloient donner des fers,
Et dominant au loin ſur ces plaines profondes,
Au joug de la Tamiſe aſſerviſſoient ſes ondes,
De leurs fiers défenſeurs devenus le cercueil,
Ont vu par le François terraſſer leur orgueil.
De Mahon écraſé je vois les murs en poudre,
Sur ces rochers briſés, je vois fumer la foudre.

Ces (d) errantes forêts, & ces nombreux vaiſſeaux,
Sous qui le Dieu des mers ſembloit courber ſes flots;
Et qui du fol eſpoir d'un chimérique empire,
Nourriſſoient de vos cœurs le ſuperbe délire,
Démentant aujourd'hui cet eſpoir ſuborneur,
A Neptune vengé font voir leur déshonneur.
De leurs débris flottants je vois les mers couvertes;
L'Océan affranchi s'applaudit de vos pertes;
Vos pâles Matelots gémiſſent dans nos fers,
Le ſang de vos guerriers teint l'écume des mers.

Mon œil parcourt au loin ces immenſes contrées (e),
Par le flambeau des cieux de plus près éclairées,
Ces lieux où le Niger brûlé dans ces roſeaux,
Sous les feux du Midi voit bouillonner ſes eaux:
Et ceux de l'Indien, qui voiſin de l'aurore,
Voit naître le premier l'aſtre qui le colore.
Par la voix du commerce appellés ſur ces bords,
Tous les peuples en foule y portoient leurs tréſors:
Et vos avares mains ſur ces rives fécondes,
Amaſſoient à loiſir les tributs des deux mondes.

(c) Conquête de Minorque ſur les Anglois.
(d) Bataille navale gagnée par M. le Marquis de la Galiſſonniere ſur l'Amiral Bing.
(e) Comptoirs des Anglois dans l'Afrique & dans les Indes, ruinés par les François.

Par le François vainqueur ravagés & détruits,
Ces temples de Plutus en cendre ſont réduits.
Sur ces bords déſolés votre commerce expire ;
Cet arbre dont les fruits nourriſſoient votre empire,
Coupé dans ſa racine & couvert de débris,
Voit ſa tige ſéchée & ſes rameaux flétris :
Et l'or de ces climats égaré dans ſa ſource,
S'éloignant de vos bords, dirige ailleurs ſa courſe.

C'eſt ainſi qu'aux forfaits égalant les revers,
Un Dieu de vos débris remplit tout l'univers.
De l'ardent équateur aux deux pôles du monde,
Néméſis vous pourſuit ſur la terre & ſur l'onde.
De quoi vous ont ſervi tant de droits profanés,
Et cet affreux tiſſu de forfaits combinés
Qui ſourdement tramés dans l'ombre & le ſilence,
Devoient en éclatant anéantir la France ?
Tous ces traits que vos mains aiguiſoient contre vous,
Lancés par vos fureurs, ſont retombés ſur vous.

Ainſi des Dieux vengeurs la juſtice éternelle,
Terraſſe des méchants l'audace criminelle.
Fléau de l'Univers, ô peuple ambitieux,
Crains les bras des mortels & la foudre des Dieux !

A MONSIEUR

MOREAU

DE SECHELLES,

MINISTRE D'ÉTAT,

CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

ODE *.

AINSI, lorſque ce mont dont la maſſe brûlante,
Fait gémir ſous ſon poids les Géants écraſés,
A long-tems retenu la flamme dévorante,
Qui couvoit ſourdement dans ſes flancs embraſés,

Soudain en bouillonnant, le ſalpêtre s'allume;
La terre éprouve au loin d'horribles tremblements;
La montagne en mugit; le feu qui la conſume,
S'échappe avec fureur de ſes noirs fondements.

Tel pénétré d'un Dieu dont la vive lumiere
Excite dans mon ame une ſainte fureur,
Mon eſprit enflammé briſe enfin la barriere
Qui captivoit l'effort de ſa bouillante ardeur.

---

* Préſentée le 2 Janvier 1756.

SECHELLES, tes vertus échauffant mon génie,
De mes ſens agités, raniment les tranſports :
Puiſſai-je, ſécondé du Dieu de l'harmonie,
Eterniſer ton nom par d'illuſtres accords !

Ne crains pas qu'emporté d'un zele téméraire,
Le menſonge flatteur profane mes accents :
Jamais de la grandeur courtiſan mercénaire,
L'intérêt dans mes mains n'infecta mon encens.

La Vertu dans les Grands a ſeule mon hommage,
Leur éclat ſéducteur n'éblouit point mes yeux ;
Et de la Vérité le ſublime Langage,
Eſt le premier tribut qu'on doit aux Demi-Dieux.

Toi donc, Vérité ſainte, arbitre des grands Hommes,
Qui graves ſur l'airain tes décrets éternels,
Toi dont l'œil pénétrant nous voit tels que nous ſommes,
Deſcends, apporte-moi tes crayons immortels.

Je veux peindre un héros qu'on admire & qu'on aime ;
Courtiſan, Philoſophe & Miniſtre éclairé,
Grand par ſes dignités, mais plus grand par lui-même,
Eſtimé de ſon Roi, par le peuple adoré.

De Thémis autrefois ſoutenant la balance,
Aſſis au rang des Dieux qui jugent les humains,
Dans un Conſeil auguſte, oracle de la France,
Il peſoit des mortels les fragiles deſtins.

O probité ſacrée ! ô vertu que j'adore !
Tes honneurs ſon éteints, ton culte eſt aboli :
Les coupables mortels que l'intérêt dévore,
Plongent tes ſaintes loix dans un honteux oubli.

Mais des profanateurs dont la foule l'outrage,
Tu diſtinguas toujours cet illuſtre mortel :
Dans ces traits reſpectés tu peignis ton image :
Sa voix eſt ton organe, & ſon cœur ton Autel.

Vous en fûtes témoins, Provinces fortunées,
Que l'Eſcaut orgueilleux arroſe dans ſon cours ?

Sa noble intégrité réglant vos deſtinées,
D'Aſtrée & de Thémis vous ramena les jours.

O Flandre malheureuſe! O déplorable terre!
Théatre alors ſanglant de diſcorde & d'horreur!
De meurtres affamé, le démon de la guerre,
Dans tes champs déſolés exerçoit ſa fureur.

Ce Miniſtre zélé, réparant tes injures,
De ton deſtin affreux adouciſſoit le poids:
De tes flancs déchirés les ſanglantes bleſſures,
Soudain ſe refermoient à ſa puiſſante voix.

Lorſque de flots de ſang tes campagnes fumantes
N'offroient de toutes parts que lugubres Cyprès;
Dans le ſein fortuné des villes floriſſantes,
Les maiſons regorgeoient des tréſors de Cérès.

Sous un Ciel ennemi, toujours couvert d'orages,
Les paiſibles Flamands, heureux par ſes bienfaits,
Voyoient parmi les feux, le fer & les ravages,
Fleurir dans leurs cités l'olive de la paix.

Qu'un Citoyen eſt grand, lorſqu'il ſert ſa patrie,
Muſes, ceignez ſon front des plus nobles lauriers.
SECHELLES, ce fut toi dont l'heureuſe induſtrie
Fit regner l'abondance au camp de nos guerriers.

Ces favoris de Mars, ces fiers vengeurs du Trône,
T'adoroient comme un Dieu qui guérit les humains.
Et ces mains qui lançoient les foudres de Bellone,
Touchoient avec reſpect tes bienfaiſantes mains.

D'un Monarque éclairé la ſageſſe ſuprême
A par un choix auguſte honoré tes vertus.
Ce n'eſt point la faveur, c'eſt Pallas elle-même
Qui remit dans tes mains le ſceptre de Plutus.

Pénétrée, à ton nom, de joie & de tendreſſe,
Au fond de ſes roſeaux la Seine en treſſaillit:
Le démon de l'envie en frémit de triſteſſe,
Des feux les plus brillants l'Olympe s'embellit.

Jusqu'aux lieux fortunés, séjour des grandes Ombres,
La Déesse aux cent voix porta ces bruits flatteurs :
COLBERT prêta l'oreille, & des Royaumes sombres,
Applaudit en ces mots à tes nouveaux honneurs.

» Ministre vertueux que le Ciel a fait naître
» Pour honorer ton siecle & marcher mon égal ;
» Remplis tes grands destins ; sers la France & ton
» Maître,
» Ose suivre mes pas, & deviens mon rival.

» Que ton puissant génie enrichisse la France,
» Favori de ton Roi, sois toujours citoyen :
» Fais marcher sur tes pas les arts & l'abondance ;
» Richelieu fut mon guide & je serai le tien.

» Ce peuple généreux qui bénit ma mémoire,
» Par des honneurs tardifs a payé mes bienfaits ;
» Plus fortuné que moi, tu jouis de ta gloire ;
» L'amour grave ton nom dans les cœurs des François.

» Cependant si jamais la sombre Jalousie
» Versoit avec fureur son poison sur tes pas,
» Imite mon exemple, & pardonne à l'Envie,
» Fais toujours des heureux, dussent-ils être ingrats «,

Sa bouche en prononçant ces leçons immortelles,
Allumoit dans ton sein une invisible ardeur:
D'un feu noble & divin les vives étincelles
Embrasoient ton génie, & pénétroient ton cœur.

Tu parles, & soudain de cent sources fécondes
La France voit jaillir d'immenses fleuves d'or,
Qui réglant par tes loix leurs courses vagabondes,
Vont tous au pied du Trône épancher leur trésor.

Ce n'est point un tribut que la pâle indigence
Arrache à ses besoins en poussant des soupirs :
Dans le sein des trésors la superbe opulence,
Pour donner à l'Etat, retranche à ses plaisirs.

O Ministre, l'amour & l'exemple du monde !
L'Univers applaudit à tes nobles projets :

Par des reſſorts nouveaux, ta ſageſſe profonde,
Sait enrichir les Rois, ſans charger les ſujets.

Acheve, & pourſuivant ta brillante carriere,
Du Dieu qui te conduit, ſuis le ſacré flambeau:
Que les Arts échauffés du feu de ta lumiere,
Sortent par tes bienfaits de la nuit du tombeau.

De ſes deſtins jaloux pour fléchir l'injuſtice,
La Mere des beaux Arts & la fille des Rois
Invoque dans ce jour ta bonté protectrice;
Juſqu'aux pieds de LOUIS daigne porter ſa voix.

LOUIS, nouveau Titus, délices de la France,
Sur ſon trône avec lui fait aſſeoir l'équité.
Dans ſon cœur né ſenſible, habite la clémence,
Sur ſon front généreux la tendre humanité.

Dans l'âge où tout mortel s'ignore encor lui-même,
Il connoiſſoit déjà tout le prix des talents;
Et le premier eſſai de ſon pouvoir ſuprême,
Eſt d'enrichir les Arts par des dons éclatants (*a*).

Ah! puiſque les rayons de ſa naiſſante aurore,
D'un jour ſi lumineux ont éclairé les Arts;
Combien ſeront brillants les jours qui vont éclore
Sur nous, dans ſon midi, s'il tourne ſes regards!

Juſqu'aux ſables brûlants de l'aride Lybie
L'avide Commerçant cherche de nouveaux biens:
Du ſervile Artiſan la vénale induſtrie,
Trafique des beſoins de ſes Concitoyens.

Pour nous qui, conſacrés aux travaux Littéraires,
A la Cour d'Apollon avons fixé nos pas,

(*a*) En 1719, le Roi établit l'Inſtruction Gratuite pour ſes Sujets; & réuniſſant les Meſſageries de l'Univerſité aux Meſſageries Royales, accorda à l'Univerſité de Paris le vingt-huitiéme effectif du prix du Bail général des poſtes & Meſſageries.

Nous n'aviliſſons point par des Arts mercénaires,
La main qui doit tenir la Lyre & le Compas.

Mais tandis qu'oubliant une utile richeſſe,
Et formant des neuf Sœurs les tendres Nourriſſons :
Nous cultivons en paix, ſur les bords du Permeſſe,
De Thémis & de Mars les nobles rejettons.

Le luxe impérieux ce fier tyran des Villes,
Par des ſoins importuns trouble de ſi beaux ſoins,
Et nous aſſerviſſant à des Arts inutiles,
Fait naître l'indigence en créant des beſoins.

O Toi, qui des Colberts ſuis la brillante trace,
Qui cours par leurs ſentiers à l'immortalité,
Du Laurier deſſéché ſur l'aride Parnaſſe,
Que ton ſouffle fécond ranime la beauté.

C'eſt en vain que l'orgueil, dans le ſiecle où nous ſommes (*b*),
D'un mépris inſolent a flétri les beaux Arts :
Leur ſiecle fut toujours le ſiecle des grands hommes,
Et l'âge de Virgile eſt celui des Céſars.

(*b*) L'Univerſité demandoit l'entiere exécution des Lettres patentes de 1719; & en conſéquence, d'être admiſe à percevoir le vingt huitiéme effectif du prix du Bail général des Poſtes. Elle a obtenu une augmentation de vingt mille livres par an. Cette ſomme accordée à l'Univerſité dans les circonſtances d'une guerre ruineuſe & difficile, eſt une preuve de la protection que le Gouvernement donne aux Arts & à ceux qui les cultivent.

PRÉFACE
DE L'ÉPITRE AU PEUPLE.

L'ACADEMIE Françoiſe, après avoir couronné ſi juſtement M. MARMONTEL le 12 Janvier, a donné le premier *Acceſſit* à cet ouvrage. Elle eut même la bonté de déclarer par la bouche de M. DUCLOS ſon Secrétaire, qu'elle regrettoit de n'avoir point un prix à lui donner. Une approbation auſſi flatteuſe, de la part d'un Corps tel que l'Académie Françoiſe, a déterminé l'Auteur à donner ſon Ouvrage au Public.

Le but de cette Epître eſt de rendre le Peuple reſpectable aux yeux des autres, & de le conſoler lui-même. Cette portion du genre humain, qui eſt comptée pour ſi peu de choſe, a été long-tems eſclave en Europe. Elle eſt libre aujourd'hui, au moins dans la plupart des Etats; mais elle eſt pauvre & avilie. Ce n'étoit pas ainſi que le Peuple étoit libre à Sparte & à Rome. Cet aviliſſement de la plus grande partie du genre humain eſt un des effets les plus funeſtes de notre luxe, & de la prodigieuſe inégalité dans la diſtribution des richeſſes.

L'Auteur de cette Epître enviſage le Peuple dans ſes travaux, dans ſes vertus, & dans la portion de bonheur qu'il peut avoir. Par-tout c'eſt le petit nombre qui jouit, & le grand nombre qui travaille. Les premieres Têtes des Etats donnent les ordres pour le gouvernement; c'eſt le Peuple qui exécute. Ce ſont ſes

bras qui font mouvoir ces machines ſi vaſtes & ſi compliquées.

On ſait qu'il y a des vices parmi le Peuple. Il doit y en avoir ; ce ſont des hommes. Mais la voix de la Nature y eſt mieux entendue ; les grandes paſſions y ſont moins vives ; les crimes qui déſolent la terre y ſont plus rares. Il a de moins tous les vices que produiſent la diſſimulation & l'intrigue.

Mais le Peuple eſt-il heuteux ? Et où trouver des Hommes qui le ſoient ! Le Peuple du moins a deux avantages qui contrebalancent bien des maux : la paix & la ſanté. Les fruits des excès, les orages des paſſions lui ſont preſqu'inconnus, ſur-tout dans les Campagnes, où le poiſon des grandes Villes n'a pas pénétré. J'oſe même dire que ſes plaiſirs ſont plus vifs. Ils ne ſont ni émouſſés par l'habitude, ni l'ouvrage de l'art comme les plaiſirs factices des Riches & Grands.

Enfin, quand même dans ce jugement entre les deux parties de l'humanité, je n'aurois pas tenu la balance bien égale, j'aime mieux qu'elle ait penché du côté du Peuple. Ce que la voix d'un Ecrivain obſcur peut lui accorder de trop, eſt un bien foible dédommagement de tout ce qu'on lui ôte dans la Société.

ÉPITRE
AU PEUPLE.

Ouvrage préſenté à l'Académie Françoiſe en 1760.

TOI qu'un injuſte orgueil condamne à la baſſeſſe,
Toi qui né ſans ayeux & vivant ſans molleſſe,
Portes ſeul dans l'Etat le fardeau de la loi,
Et ſers par tes travaux ta patrie & ton Roi,
D'utiles citoyens reſpectable aſſemblage,
Que dédaignent les Cours, mais qu'eſtime le Sage;
Peuple, j'oſe braver cet inſolent mépris:
D'autres flattent les Grands; c'eſt à toi que j'écris.

A l'aſpect de ces Grands dont l'éclat t'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune,
Accuſer ta miſere, envier leur ſplendeur;
Apprends à t'eſtimer & connois ta grandeur.

C'eſt toi qui des Etats ſoutenant la puiſſance,
Répands ſur ces grands corps la gloire & l'abondance,
En tous lieux, en tous temps, ſoit qu'un Monarque heureux
Gouverne par l'honneur un Peuple belliqueux;
Soit que le Citoyen, libre & digne de l'être,
Vive ſoumis aux loix, ſans eſclave & ſans maître;
Soit que le deſpotiſme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un ſeul homme enchaîne ſes égaux;
Tes bras, tes mouvements, ta féconde induſtrie,
Multipliant par-tout les germes de la vie,
Par des travaux actifs animent l'univers,
Cent Rois aux nations n'ont donné que des fers.

Le Conquérant détruit ; tu conſerves le monde.
Il ravage la terre, & tu la rends féconde.
La triſte humanité ne doit qu'à tes ſecours
Ces puiſſants végétaux, les ſoutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, eſt vil : oſeroit-on le croire ?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour la gloire !
Ta beche & ta charrue, utiles inſtruments,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornements,
Ces clefs d'or, ces toiſons, ces mortiers, ces couronnes,
Monuments des grandeurs, ſemés autour des Trônes.
Cet Art eſt le premier, il nourrit les mortels.
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

De ces champs fortunés que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor, je paſſe dans les villes.
La terre avec orgueil les porte ſur ſon ſein.
Là dans tout ſon éclat brille le genre humain.
Là tous les Arts unis, & ceux que nos miſeres
A l'humaine foibleſſe ont rendus néceſſaires ;
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loiſirs,
Fit naître pour charmer le beſoin des plaiſirs,
Aux regles du génie aſſerviſſant l'adreſſe,
Font par mille canaux circuler la richeſſe.
Ces Arts ſont ton ouvrage, & reproduits cent fois
Pour le bonheur du monde ils naiſſent à ta voix.
Domté ſous tes marteaux, le fer devient docile.
Tu façonnes le bois, & tu paîtris l'argile ;
Par tes ſavantes mains la toiſon des brebis,
Le lin, la ſoie & l'or ſont tiſſus en habits.
La fange des métaux, ſous tes doigts épurée,
Brille, aux beſoins publics noblement conſacrée ;
Et le marbre poli s'éleve juſqu'aux Cieux.
Pour les Palais des Rois ou les temples des Dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie.
Le monde entier jouit de ta noble induſtrie.
Par les nœuds du commerce embraſſant l'univers,
Tes mains forment un pont ſur l'abîme des mers.
Si les Princes armés ſe diſputent la terre,
Tu fais par ta valeur les deſtins de la guerre.
Tes corps ſont les remparts des Etats déſolés ;
C'eſt toi qui raffermis les Trônes ébranlés.

Que je mépriſe un Grand, qui fier de ſa Nobleſſe ;
Dort

Dort inutile au monde, au ſein de la molleſſe,
Un ſtupide Craſſus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe ſans pudeur!
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous ſommes!
Le véritable honneur eſt d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont oſé t'avilir,
Peuple, pour ton pays tu ſais vivre & mourir.

Il eſt, il eſt encore un plus rare avantage.
La tranquille innocence eſt ton heureux partage.
Les Rois ont des Etats, les Grands ont des honneurs;
Le Riche a des tréſors, & le Peuple a des mœurs.
Ce ſiecle malheureux foule aux pieds la nature.
Les noms de Fils, d'Epoux ſeroient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ſes noms croiroit s'humilier.
C'eſt vous, qui de vos cœurs lui prêtez la baſſeſſe,
Ingrats, & la nature a toujours ſa nobleſſe.
Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de ſacré,
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.
Fatigué de plaiſirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les Courtiſans altiers, dans leurs grandeurs ſuprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le pauvre eſt né ſenſible; il s'attendrit ſur eux,
Il ſoulage leurs maux, il reſſent leurs alarmes,
Il goûte le plaiſir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grace & ces dehors flatteurs,
Des Marquis de nos jours avantages trompeurs;
Et jamais ſon eſprit, façonné par l'uſage,
N'a d'un brillant vernis coloré ſon langage.
D'un maſque ſéduiſant il n'eſt pas revêtu,
Ce maſque eſt la décence, & non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
Ces Courtiſans polis que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard vante l'humanité:
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont ſa dureté.

Oh que j'aime bien mieux la ruſtique droiture
Du laboureur conduit par la ſimple nature!
Sous des dehors groſſiers ſon cœur eſt généreux;
C'eſt l'or enſéveli ſous un terrein fangeux.

Que de coupables mains s'élevant juſqu'aux Trône,

Sur les têtes des Rois ébranlent les Couronnes ;
Peuple, tu ne fais point, par de grands attentats,
Epouvanter la terre & changer les Etats :
Ou, des complots fameux inſtrument & victime,
Si ta main quelquefois a ſecondé le crime,
C'eſt le ſouffle des Grands qui pouſſe tes vaiſſeaux
Dans la nuit de l'orage égarés ſur les eaux.
Les Tigres, les Lions, ardents à ſe détruire,
Pour régner dans les bois, déſolent leur empire :
Dans ces bois teints de ſang, contente de ſon grain,
La Fourmi creuſe en paix ſon ſéjour ſouterrein.

Je te rends grace, ô Ciel ! dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qui ſont un précipice.
Je n'ai point en naiſſant reçu de mes ayeux,
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux.
Mais ſi j'ai des vertus, ſi mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue & l'eſclavage,
Si mon cœur eſt ſenſible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et ſi l'horreur du vice & m'anime & m'enflamme :
Mon ſort eſt trop heureux, j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les Palais,
Soit traîné dans un char, ou porté ſous le dais ?
Ces biens, ces dignités & ces ſuperbes tables,
Ne ſont que trop ſouvent d'illuſtres miſérables.
Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poiſon plus flatteur & plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours obſcurcis dès l'aurore.
Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelants,
Et ſur un front jauni qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe :
C'eſt la main du plaiſir qui creuſe leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les pourſuit ; le Démon de l'intrigue
De ſes ſoins éternels les trouble & les fatigue.
Pour eux l'ambition a des feux dévorants,
La Haine a des poignards, l'Envie a des ſerpents.
Sous l'or & ſous la poupre ils ſont chargés d'entraves.
On les adore en Dieux ; ils ſouffrent en eſclaves.

Peuple, les paſſions ne brûlent pas ton cœur.
Le travail entretient ta robuſte vigueur.
Hélas ! ſans la ſanté que m'importe un Royaume ?
On veille dans les Cours, & tu dors ſous le chaume
Tu conſerves tes ſens : chez toi le doux plaiſir
S'aiguiſe par la peine & vit par le déſir,
Le ſouris d'une épouſe, un fils qui te careſſe,
Des fêtes d'un hameau la ruſtique alégreſſe,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font bénir le Ciel & charment ton deſtin.
Tes plaiſirs ſont puiſés dans une ſource pure :
Ce n'eſt plus que pour toi qu'exiſte la nature.

Qui vécut ſans remords, doit mourir ſans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on eſt élevé, plus la mort eſt terrible ;
Et du Trône au cercueil le paſſage eſt horrible.
Snr l'univers entier la mort étend ſes droits :
Tout périt, les Héros, les Miniſtres, les Rois.
Rien ne ſurnagera ſur l'abyme des âges.
Ce globe eſt une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorſqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le ſceptre, ou traîné le rateau ?
L'on n'y diſtingue point l'orgueil du diadême ;
De l'Eſclave & du Roi la pouſſiere eſt la même.
Peuple, d'un œil ſerein enviſage ton ſort,
N'accuſe point la vie, & mépriſe la mort.
La vie eſt un éclair ; la mort eſt un aſyle.
Ton ſort eſt d'être heureux ; ta gloire eſt d'être utile.
Le vice ſeul eſt bas ; la Vertu fait le rang ;
Et l'homme le plus juſte eſt auſſi le plus grand.

ODE
SUR LE TEMPS.

Piece qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe en 1762.

LE compas d'Uranie a méſuré l'eſpace.
O Temps, être inconnu que l'ame ſeule embraſſe,
Inviſible torrent des ſiecles & des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'oſe avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'inſtant qui t'a vu naître ? *
Quel œil peut remonter aux ſources de ton être ?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'étoit encore ; enſéveli dans l'ombre
De cet abyme ſombre,
Ton germe y repoſoit, mais ſans activité.

Du cahos tout-à-coup les portes s'ébranlerent ;
Des ſoleils allumés les feux étincellerent :
Tu naquis ; l'Eternel te preſcrivit ta loi.

* On a ſuivi dans cette Ode l'opinion communément reçue parmi les Philoſophes : la plupart regardent le Temps comme dépendant de l'exiſtence des Etres créés, & croient qu'il n'y a pas en Dieu de ſucceſſion.

Il dit au mouvement : du temps ſois la meſure.
Il dit à la nature :
Le temps ſera pour vous, l'éternité pour moi.

Dieu, tel eſt ſon eſſence : Oui, l'océan des âges
Roule au-deſſous de toi ſur tes frêles ouvrages ;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,
Des ſiecles qui s'entaſſent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Eternel.

Mais moi, ſur cet amas de fange & de pouſſiere,
En vain contre le temps je cherche une barriere,
Son vol impétueux me preſſe & me pourſuit.
Je n'occupe qu'un point de la vaſte étendue,
Et mon ame éperdue
Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit.

De la deſtruction tout m'offre des images :
Mon œil épouvanté ne voit que des nuages ;
Ici, de vieux tombeaux que la mouſſe a couverts ;
Là des murs abattus, des colonnes briſées,
Des Villes embraſées ;
Par-tout les pas du Temps empreints ſur l'Univers.

Cieux, terres, éléments, tout eſt ſous ſa puiſſance ;
Mais tandis que ſa main, dans la nuit du ſilence,
Du fragile Univers ſappe les fondements ;
Sur des aîles de feu, loin du monde élancée,
Mon active penſée
Plane ſur les débris entaſſés par le temps.

Siecles qui n'êtes plus, & vous qui devez naître,
J'oſe vous appeller ; hâtez-vous de paroître :
Au moment où je ſuis, venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immenſe durée
D'une marche aſſurée ;
J'enchaîne le préſent, je vis dans l'avenir.

Le ſoleil épuiſé dans ſa brûlante courſe,
De ſes feux par degrés verra tarir la ſource ;
Et des mondes vieillis les reſſorts s'uſeront.
Ainſi que les rochers qui du haut des montagnes
Roulent dans les campagnes,
Les aſtres l'un ſur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commemcera l'empire ;
Et dans cet Océan où tout va ſe détruire,
Le temps s'engloutira comme un foible ruiſſeau.
Mais mon ame immortelle, aux ſiecles échappée
Ne ſera point frappée,
Et des mondes briſés foulera le tombeau.

Des vaſtes mers, grand Dieu, tu fixas les limites,
C'eſt ainſi que des temps les bornes ſont preſcrites,
Quel ſera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi ſeul tu le connois, tu lui diras d'éclore ;
Mais l'Univers l'ignore,
Ce n'eſt qu'en périſſant qu'il en doit être inſtruit.

Quand l'airain frémiſſant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
Que ce ſigne rapide épouvante vos ſens :
A ce bruit tout-à-coup mon ame ſe réveille,
Elle prête l'oreille,
Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre
Vous n'avez qu'un inſtant pour penſer & pour vivre,
Et cet inſtant qui fuit, eſt pour vous un fardeau !
Avare de ſes biens, prodigue de ſon être,
Dès qu'il peut ſe connoître,
L'homme appelle la mort & creuſe ſon tombeau.

L'un courbé ſous cent ans, eſt mort dès ſa naiſſance ;
L'autre engage à prix d'or ſa vénale exiſtence ;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;
Le riche ſe délivre au prix de ſa fortune,
Du temps qui l'importune ;
C'eſt en ne vivant pas que l'on croit être heureux.

Abjurez, ô mortels ! cette erreur inſenſée.
L'homme vit par ſon ame, & l'ame eſt la penſée :
C'eſt elle qui pour vous doit meſurer le temps.
Cultivez la ſageſſe ; apprenez l'art ſuprême
De vivre avec ſoi-même ;
Vous pourrez ſans effroi compter tous vos inſtants.

Si je devois un jour pour de viles richeſſes
Vendre ma liberté, deſcendre à des baſſeſſes,

Si mon cœur pour mes ſens devoit être amolli ;
O temps, je te dirois préviens ma derniere heure ;
Hâte-toi, que je meure ;
J'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

Mais ſi de la vertu les généreuſes flammes
Peuvent de mes écrits paſſer dans quelques ames :
Si je puis d'un ami ſoulager les douleurs ;
S'il eſt des malheureux dont l'obſcure innocence
Languiſſe ſans défenſe,
Et dont ma foible main doive eſſuyer les pleurs :

O temps, ſuſpends ton vol, reſpecte ma jeuneſſe ;
Que ma mere long-temps témoin de ma tendreſſe,
Reçoive mes tributs de reſpect & d'amour ;
Et vous, Gloire, Vertu, Déeſſes immortelles,
Que vos brillantes ailes,
Sur mes cheveux blanchis ſe repoſent un jour.

LES DEVOIRS DE LA SOCIETÉ, ODE

ADRESSÉE à un homme qui vit dans la ſolitude.

Elle a été préſentée à l'Académie Françoiſe, & a concouru pour le Prix.

REveille-toi, Mortel, deviens utile au monde :
Sors de l'indifférence où languiſſent tes jours.
Le temps fuit, hâte-toi ; demain la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.

Quoi tu prétends penſer, & ta folle ſageſſe
Dans un lâche repos s'avilit & s'endort !
L'homme eſt né pour agir ; ramper dans la pareſſe,
C'eſt être déjà mort.

Regarde autour de toi, contemple tout l'eſpace ;
Par quel divin accord le monde eſt gouverné !
Nul être n'eſt oiſif ; tout occupe ſa place ;
Et tout eſt enchaîné.

Les vents épurent l'air, l'air balance les ondes,
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu ;
Les germes ſont féconds, le feu nourrit les mondes,
Et tout nourrit le feu.

Et toi qui te connois, dont l'ame eſt immortelle,
Sur ce globe au hazard tu te croirois jetté !
Toi ſeul indépendant de la chaîne éternelle
Es ſans activité.

Les hommes t'ont ſervi même avant ta naiſſance ;
Ils t'ont créé des loix & bâti des remparts.
De vingt ſiecles unis la lente expérience
T'a préparé les arts.

La maiſon qui te couvre & qui te ſert d'aſyle,
Le pain qui te nourrit, tes plaiſirs, tes beſoins,
Tout impoſe à ton cœur le devoir d'être utile ;
Tout réclame tes ſoins.

Réponds-moi, qu'as-tu fait pour ſervir ta patrie ?
Que ce nom dans ton ame excite le remord.
Quoi faudra-t-il un jour qu'elle pleure ta vie,
Loin de pleurer ta mort ?

O honte de l'Europe & du ſiecle où nous ſommes !
Devoir du Citoyen vous êtes méconnu :
Titre cher & ſacré qui fites les grands hommes,
Qu'êtes-vous devenu ?

Ta patrie aux vertus a formé ton enfance ;
Les Miniſtres des loix te font des jours heureux ;
Les Guerriers teints de ſang meurent pour ta défenſe ;
Et que fais-tu pour eux ?

Les noms, ces tendres noms & de Fils & de Pere,
O homme ! ſeroient-ils étrangers à ton cœur ?
La ſauvage Huron dans ſon ſanglant repaire,
En connoît la douceur.

Vois l'objet de ſes feux ſourire à ſa tendreſſe ;
Son Pere à ſes côtés repoſe en cheveux blancs ;
A ſon col ſuſpendu, ſon jeune fils le preſſe
De ſes bras innocents.

Et toi, dans la nature égaré, ſolitaire,
Ton être à l'Univers ne tient par aucuns nœuds.
Dans ton ame glacée & triſtement auſtere
Tu ſens un vuide affreux.

Si du moins l'amitié réchauffoit de ſa flamme
Ces ſtoïques langueurs d'un ſage inanimé!
Mourras-tu ſans goûter ce doux plaiſir de l'ame;
Ce plaiſir d'être aimé.

Apprends que l'amitié veut des ames actives:
Dans l'ombre du déſert l'amitié ne vit plus,
Son repos eſt un crime & les vertus oiſives
Ne ſont pas des vertus.

L'homme ſe doit à l'homme, en tout rang, à tout âge.
Sur le riche orgueilleux l'indigent a ſes droits;
Le foible ſur le fort, l'imprudent ſur le ſage,
Les ſujets ſur les Rois.

Tu dors, & les mortels autour de toi gémiſſent!
La terre enſanglantée eſt en proie au malheur!
Tu dors, & nous pleurons, & par-tout retentiſſent
Les cris de la douleur!

Que d'orphelins plaintifs, de meres expirantes!
De vieillards vertueux conſumés par la faim!
D'innocents dans les fers, de familles errantes
Qui demandent du pain!

Ah! crains d'entendre un jour leurs ombres irritées
Venir en frémiſſant te reprocher leur mort:
Crains cet effroi vengeur des ames tourmentées
Par les cris du remord.

» Qui moi, pour des ingrats que je me ſacrifie!
» Zélés par intérêt, perfides avec art,
» Au ſein du bienfaiteur qui leur donne la vie
» Ils plongent le poignard.

» Tout eſt chez les humains ou tyran, ou victime;
» Sous le coupable heureux le juſte eſt abattu:
» L'or étouffe l'honneur, & les ſuccès du crime
» Fatiguent ma vertu.

» Laiſſe-moi donc mourir dans mon obſcur aſyle...
Ainſi tu crains le vice & fuis les cœurs pervers.
Mais quoi, loin des humains, ſi la vertu s'exile,
Que fera l'Univers ?

Doit-elle ſe cacher dans une nuit profonde,
Tandis qu'on voit regner le vice faſtueux ?
Ah ! le plus grand objet qui puiſſe orner le monde,
C'eſt l'homme vertueux.

Ces antiques héros, ces ſages qu'on renomme
Servoient le genre humain & ne l'eſtimoient pas.
Plutôt que de manquer à ſervir un ſeul homme,
Rends heureux mille ingrats.

Qu'importent les tributs de la reconnoiſſance ?
N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus & ton cœur ?
Ta gloire en eſt plus pure ; & l'ingrat qui t'offenſe
Ajoute à ta grandeur.

L'homme par ſes forfaits irritant le tonnerre,
Du Dieu qui l'a créé ſemble inſulter l'amour ;
Et Dieu prodigue à l'homme, & les fruis de la terre,
Et les rayons du jour.

EPITRE

A MONSIEUR

LANGLOIS DE BOUCHET.

O Vous dont l'eſprit enchanteur,
Cultivé par la main des Graces,
Brille d'un charme ſéducteur;
Vous qui conduiſez ſur vos traces
Le goût, les Arts & l'enjouement,
Dont la raiſon brillante & ſage,
Pleine de force & d'agrément,
Joint l'éloquence au badinage,
Et la ſaillie au ſentiment;
Anacréon ſur le Parnaſſe,
Nouveau Socrate ſur les lis;
Vous portez la lyre d'Horace,
Et la balance de Thémis:
Du bel eſprit, du Magiſtrat,
J'admire en vous le double titre;
Auſſi juſte que délicat,
Du goût & des procès arbitre,
Daignez accepter cette Epître
D'un homme obſcur & ſans éclat.
D'un triſte & long Panégyrique,
Ne redoutez point la fadeur,
De ce Nectar ſoporifique,
Je ſais que la froide vapeur,
Sur les Vers, avec péſanteur,
Diſtille un ennui léthargique,
Et porte avec ſoi la langueur.
Non, la ſeule reconnoiſſance
A droit d'allumer mon encens:
Elle préſide à mes accens,
Sa vertu fait mon éloquence,

Et me dicte mes ſentimens.
Ce monſtre qu'on nomme *Chicane*,
Des biens ardent perſécuteur,
Des loix infâme corrupteur,
Impur & déteſtable organe
Du menſonge & de la noirceur;
Lui qui de ſa bouche profane
Répand un ſouffle deſtructeur,
Et de Thémis qui le condamne,
Cherche à ſurprendre la faveur,
Sur nous épuiſant ſa fureur,
A nos yeux frappés de terreur;
Déjà faiſoit voir la ruine
Que ſuivoit la triſte famine.
Senſible à nos juſtes douleurs,
De ma famille déſolée,
Vos mains on eſſuyé les pleurs,
Et loin de mon ame troublée,
Chaſſant les chagrins dévorants,
De ma maiſon preſque ébranlée
Ont raffermi les fondements;
C'eſt vous, ô Mortel adorable,
C'eſt vous dont les ſoins généreux,
Dont la main prompte & ſécourable,
A daigné combler tous nos vœux.
Sécondant l'ardeur qui m'enflamme,
Que par d'ineffaçables traits
Un Dieu grave au fond de mon ame,
Et votre Nom & vos bienfaits.
Non, non, ſur ſon aîle légere,
Le temps n'emportera jamais
Une Image qui m'eſt ſi chere.
Ah! pourſuivez une carriere,
Où vos vertus & vos talents
Vous ont rendu ſi néceſſaire.
Que toujours votre voix ſévere,
Par des Oracle foudroyants,
Domte l'audace téméraire
Du coupable, fier & puiſſant.
Que de l'Orphelin gémiſſant,
Vos mains ſoulagent la miſere,
Aux malheureux ſervez de Pere,
De Protecteur à l'Innocent.
Qu'ainſi vos nobles deſtinées,

Dans leur cours paiſible & brillant,
Toujours de gloire environnées,
Et par les plaiſirs couronnées,
D'aucun ſiniſtre événement
Ne ſoient jamais empoiſonnées;
Et que le Dieu de l'agrément,
Rempliſſe toutes vos journées
Des traits heureux de l'enjouement.
Que pour vous leve ſans nuage
Chaque Soleil pur & ſerein,
Fourniſſe ſon cours ſans orage,
Et joigne aux roſes du matin
Les fruits heureux du dernier âge;
Exempt d'ennuis & de chagrin,
Que jamais la cruelle envie
Sur vous diſtillant ſon venin,
N'oſe de ſa rage ennemie,
Troubler la paix de votre vie.
Qu'agitant ſes ſerpents affreux,
Jamais l'infâme calomnie,
De ſes Miniſtres ténébreux,
Contre vous n'arme la furie;
Ou ſi contre votre repos,
Jamais ces deux monſtres horribles,
Des Vertus tyrans inflexibles,
Tramoient de perfides complots,
Soudain pour les réduire en poudre,
Que Thémis vous prête ſa foudre,
Que leurs projets ſoient confondus;
De leurs cabales frémiſſantes,
Bravez les fureurs impuiſſantes;
Et que ſous vos pieds abattus,
Leurs bouches de rage écumantes,
Rendent hommage à vos Vertus.

VERS

A MONSIEUR LE COMTE

DE CHOISEUL,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Préſentés le jour que le Roi l'a créé Duc & Pair de France, ſous le nom de *Duc de Praſlin.*

LA Juſtice en ce jour récompenſe le zele :
L'Envie applaudit à l'honneur ;
Et votre Dignité nouvelle
Eſt pour un Peuple entier l'Oracle du bonheur.
Dans ſon ſein aujourd'hui la France
Compte deux Ducs, Miniſtres vigilants,
Moins unis par le nom, le rang & la puiſſance,
Que par la gloire & les talents.
Toujours aux rives de la Seine
Le Nom que vous portez annonça le ſuccès.
Dans les temps malheureux de diſcorde & de haine *
Pleſſis-Praſlin battit Turenne ** ;
Vous faites plus, vous nous donnez la Paix.

* La Fronde.

** Céſar de Choiſeul, Comte du Pleſſis-Praſlin, Maréchal de France en 1645, gagna, ſur le grand Turenne, la Bataille de Rhétel en 1650.

FIN.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans la troiſieme Partie.

ELOGE de LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE, Page 3
DISCOURS *prononcé dans l'Académie Françoiſe, à la réception de M. Thomas.* 51
Réponſe de M. le Prince Louis de Rohan, au Diſcours de M. Thomas. 69
POESIES DIVERSES. *Préface.* 75
JUMONVILLE. *Poëme en quatre Chants.*
Chant premier. 83
Chant ſecond. 92
Chant troiſieme. 99
Chant quatrieme. 105
ODE *à M. Moreau de Séchelles, Miniſtre d'Etat.* 111
Préface de l'Epître au Peuple. 117
EPITRE *au Peuple.* 119
ODE *ſur le Temps.* 124
EPITRE *à M. Langlois de Bouchet.* 132
VERS *à M. le Comte de Choiſeul, Miniſtre & Secrétaire d'Etat.* 136

Fin de la Table de la troiſieme Partie.

ESSAI

SUR

LE CARACTERE, LES MŒURS

ET L'ESPRIT

DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENTS SIECLES.

PAR M. THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Fénelon a écrit ſur l'éducation des femmes ; d'autres Ecrivains plus ou moins célebres ont traité après lui le même ſujet ; & peut-être y auroit-il encore un Ouvrage nouveau à faire ſur cet objet, un des plus négligés & des plus utiles. Ce n'eſt point ici le but qu'on ſe propoſe ; mais on offre un tableau hiſtorique, & comme un réſultat de faits & d'expériences qui peut ſervir de baſe à un ouvrage de raiſonnement. On verra par-là peut-être que les femmes ſont ſuſceptibles de toutes les qualités, que la religion, la politique, ou le gouvernement voudroient leur donner.

Ce morceau qu'on peut regar-

der comme faiſant partie de l'Hiſtoire des mœurs, eſt détaché d'un ouvrage plus conſidérable qui n'a point encore paru, & où l'on examine l'uſage ou l'abus que l'on a fait de la louange dans tous les ſiecles. Par une ſuite de ce plan, on cherchoit les divers genres de mérite qui ont diſtingué les femmes les plus célébrées dans les différentes époques de l'Hiſtoire; & à cette occaſion on parloit quelquefois des éloges qui en ont été faits.

Quelques perſonnes ont paru deſirer que ce morceau fût détaché du reſte, & on le donne ici ſéparément.

ESSAI

SUR

LE CARACTERE, LES MŒURS

ET L'ESPRIT

DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENTS SIECLES.

Si l'on parcourt les pays & les ſiecles, on verra, preſque par-tout, les femmes adorées & opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occaſion d'abuſer de ſa force, en rendant hommage à leur beauté, s'eſt par-tout prévalu de leur foibleſſe. Il a été tout à la fois leur tyran & leur eſclave. La nature elle-même, en formant des êtres

ſi ſenſibles & ſi doux, ſemble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur. Sans ceſſe environnées de douleurs & de craintes, les femmes partagent tous nos maux, & ſe voient encore aſſujetties à des maux qui ne ſont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie ſans s'expoſer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent, altere leur ſanté & menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté: & quand elles échappent à ce fléau, le temps qui la détruit, leur enleve tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humiliants de la pitié, ou de la voix ſi foible de la reconnoiſſance.

La ſociété ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe eſt couverte de ſauvages, & chez tous ces peuples les femmes ſont très-malheureuſes. L'homme ſauvage, tout à la fois féroce & indolent, actif par néceſſité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connoiſſant preſque que le phyſique de l'amour, & n'ayant aucune de ces idées morales, qui ſeules adouciſſent l'empire de la force; accoutumé par ſes mœurs à

la regarder comme la ſeule loi de la nature ; commande deſpotiquement à des êtres que la raiſon fit ſes égaux, mais que la foibleſſe lui aſſujettit. Les femmes ſont chez les Indiens ce que les Ilotes étoient chez les Spartiates, un peuple vaincu obligé de travailler pour les vainqueurs. Auſſi a-t-on vu ſur les rives de l'Orénoque des meres par pitié tuer leurs filles & les étouffer en naiſſant. Elles regardoient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux vous trouverez un autre genre de deſpotiſme & d'empire, la clôture & la ſervitude domeſtique des femmes, autoriſées par les mœurs, & conſacrées par les loix. En Turquie, en Perſe, au Mogol, au Japon & dans le vaſte empire de la Chine, une moitié du genre humain eſt opprimée par l'autre. L'excès de l'oppreſſion y naît de l'excès de l'amour même. L'Aſie entiere eſt couverte de ces priſons où la beauté eſclave attend les caprices d'un maître. Là, des multitudes de femmes raſſemblées n'ont des ſens & une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne ſont que d'un moment ; & les rivalités, les haines, les fureurs ſont de tous

les jours. Là, elles ſont obligées de payer leur ſervitude même par l'amour le plus tendre, ou, ce qui eſt plus affreux, par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là, le plus humiliant deſpotiſme les ſoumet à des monſtres qui, n'étant d'aucun ſexe, les déshonorent tous deux. Là enfin, leur éducation ne tend qu'à les avilir ; leurs vertus ſont forcées ; leurs plaiſirs même triſtes & involontaires ; & après une exiſtence de quelques années, leur vieilleſſe eſt longue & affreuſe.

Dans les pays tempérés, où le climat donnant moins d'ardeur aux deſirs, laiſſe plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté ; mais la légiſlation ſévere les a miſes partout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite, & ſéparées des plaiſirs comme des affaires. Tantôt une longue tutelle ſembloit inſulter à leur raiſon. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales ; aſſervies dans un autre à des nœuds indiſſolubles qui ſouvent joignent pour jamais la douceur à la férocité ; & la ſenſibilité à la haine ; dans les pays où elles

ſont les plus heureuſes, gênées dans leurs deſirs, gênées dans la diſpoſition de leurs biens, privées de leur volonté même dont la loi les dépouille, eſclaves de l'opinion qui les domine avec empire, & leur fait un crime de l'apparence même ; environnées de toute part de juges qui ſont en même temps leurs ſéducteurs & leurs tyrans, & qui, après avoir préparé leurs fautes, les en puniſſent par le déshonneur ; ou ont uſurpé le droit de les flétrir ſur des ſoupçons ; tel eſt à-peu-près le ſort des femmes ſur toute la terre. L'homme à leur égard, ſelon les climats & les âges, eſt ou indifférent ou oppreſſeur ; mais elles éprouvent tantôt une oppreſſion froide & calme, qui eſt celle de l'orgueil ; tantôt une oppreſſion violente & terrible, qui eſt celle de la jalouſie. Quand on ne les aime pas, elles ne ſont rien ; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont preſqu'à redouter également & l'indifférence & l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris & le malheur.

Chez les peuples mêmes où elles exerçoient le plus d'empire, il s'eſt trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire

toute eſpece de gloire. Un Grec célebre (*a*) a dit que la femme la plus vertueuſe étoit celle dont on parloit le moins. Ainſi en leur impoſant les devoirs, cet homme ſévere leur ôtoit la douceur de l'eſtime publique ; & exigeant d'elles les vertus, leur faiſoit un crime d'aſpirer à l'honneur. Si une d'elles avoit voulu défendre la cauſe de ſon ſexe, elle auroit pu lui dire : quelle eſt votre injuſtice ? Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge ? L'eſtime publique appartient à qui ſait la mériter. Nos devoirs ſont différents des vôtres ; mais quand ils ſont remplis, ils ſont votre bonheur, & le charme de la vie. Nous ſommes épouſes & meres ; c'eſt nous qui formons les liens & la douceur des familles. C'eſt par nous que s'adoucit cette rudeſſe un peu ſauvage, qui tient peut-être à la force, & qui, à chaque inſtant, peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette ſenſibilité qui s'attendrit ſur les maux ; & nos larmes vous avertiſſent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas,

(*a*) Thucidide.

nous avons beſoin de courage comme vous. Plus foibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les loix par la contrainte, & la vertu par des combats. Quelquefois auſſi le nom de citoyenne exige de nous des ſacrifices. Quand vous offrez votre ſang à l'État, ſongez que c'eſt le nôtre. En lui donnant nos fils & nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille vous ne faites que mourir, & nous avons le malheur de ſurvivre à ce que nous aimions le plus. Eh quoi! tandis que votre altiere vanité eſt ſans ceſſe occupée à couvrir la terre de ſtatues, de mauſolées & d'inſcriptions, pour tâcher, s'il eſt poſſible, d'éterniſer vos noms, & de vivre encore quand vous ne ſerez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées? Vous voulez que l'oubli & un éternel ſilence ſoient notre partage? Ne ſoyez pas nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom ſoit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnoiſſance ou l'amour le grave ſur la tombe où doivent repoſer nos cendres; & ne nous privez pas de cette eſtime publique, qui, après l'eſtime de ſoi-

même, eſt la plus douce récompenſe de bien faire.

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injuſtes. Dans quelques pays on a rendu des hommages publics aux femmes. Les arts leur ont élevé des monuments. L'éloquence a célébré leurs vertus. Une foule d'Écrivains s'eſt plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant. Sans entrer dans des détails qui fatigueroient peut-être par leur uniformité, je voudrois voir en général quelles ſont les qualités & les diverſes ſortes de mérite dont les femmes ſont ſuſceptibles; juſqu'où le gouvernement, les circonſtances & les loix peuvent les élever, & les rapports ſecrets de la politique avec leurs mœurs. Je vais donc examiner rapidement ce qu'ont été les femmes dans les différents ſiecles, & comment l'eſprit de leur temps ou de leur nation a influé ſur leur caractere. Ce ſera, pour ainſi dire, l'hiſtoire de cette partie du genre humain que l'autre flatte & calomnie tour-à-tour, & quelquefois ſans la connoître: car il en eſt des femmes comme des Souverains à qui on dit rarement la vérité, & qu'on apprécie bien plus par intérêt ou par

humeur, que par juſtice. Cet Ouvrage ne ſera ni un panégyrique, ni une ſatyre, mais un recueil d'obſervations & de faits. On verra ce que les femmes ont été, ce qu'elles ſont, & ce qu'elles pourroient être.

Nous trouvons d'abord dans Plutarque, le panégyriſte & le juge de tant d'hommes célebres, un Ouvrage intitulé : *Les actions vertueuſes des Femmes.* Il eſt adreſſé à une d'elles, nommée *Clea*, que l'on connoît peu ; mais ſa liaiſon ſeule avec le Philoſophe de Chéronée, l'a fait mettre par quelques Écrivains au rang des femmes philoſophes. Il blâme à la tête de cet Ouvrage ceux qui ont voulu priver les femmes des juſtes éloges qui leur ſont dûs. " On pourroit, dit-il, faire le parallele d'Anacréon & de Sapho, de Sémiramis & de Séſoſtris, de Tanaquil & de Servius, de Brutus & de Porcie. Les talents & les vertus ſont modifiés par les circonſtances & les perſonnes, mais le fond eſt le même ; il n'y a, pour ainſi dire, que la ſurface & la couleur de différentes ". Il parle enſuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations, qui ont donné des exemples de courage, & d'un mépris généreux pour

la mort. Il cite des Phocéennes, qui, avant un combat où il s'agiſſoit de la deſtruction de leur ville, conſentent à s'enſevelir dans les flammes, ſi la bataille eſt perdue, & couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le Conſeil; d'autres qui dans une ville aſſiégée font rougir les hommes d'une capitulation indigne; d'autres qui dans une bataille, voyant fuir leurs fils & leurs époux, courent au devant d'eux, leur ferment le paſſage, & les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; d'autres qui dans un ſiege volent au rempart, défendent leur ville, & repouſſent une armée; pluſieurs qui réſiſtent à des tyrans & les bravent, & qui, au moment que le tyran n'eſt plus, courent en danſant au devant des conjurés, & les couronnent de leurs propres mains; pluſieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie; quelques-unes qui s'expoſent à la mort, & ſe chargent de chaînes pour ſauver leurs époux priſonniers; Camma, qui à l'autel s'empoiſonne elle-même pour empoiſonner l'aſſaſſin de ſon mari, & ſe trouvant vers lui, *je n'ai vécu*, dit-elle, *que pour venger mon époux. Il l'eſt. Toi maintenant, au lieu*

d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau; enfin des femmes de la Gaule, qui dans une guerre civile ſe jetent entre deux armées, ſéparent & réconcilient les combattants, & par-là méritent l'honneur d'être admiſes depuis aux délibérations publiques, & quelquefois d'être priſes pour arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuſes & altieres, par leſquelles il ſemble que les femmes ſe ſoient élevées au-deſſus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces, & qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur ſexe. Il loue les femmes d'une iſle de l'Archipel, où en ſept cents ans, dit-il, on ne put citer un exemple, ni d'une foibleſſe dans une jeune perſonne, ni d'adultere dans une femme; & les jeunes Miléſiennes, dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un Philoſophe. Elles ſe donnoient la mort en foule, ſans doute dans cet âge où la nature faiſant naître des deſirs inquiets & vagues, ébranle fortement l'imagination, & où l'ame étonnée de ſes nouveaux beſoins, ſent ſuccéder la mélancolie au calme & aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvoit arrêter les

ſuicides. On fit une loi qui condamnoit la premiere qui ſe tueroit, à être portée nue & expoſée dans la place publique. Ces jeunes filles bravoient la mort. Aucune n'oſa braver la honte après la mort même : & les ſuicides ceſſerent (*b*).

Outre cet Ouvrage de Plutarque, nous en avons un autre en l'honneur des femmes Spartiates, où il cite d'elles une foule de mots qui annoncent le courage & la for-

---

(*b*) Plutarque dans le même Livre cite encore un trait d'une femme, qui même aujourd'hui pourroit ſervir d'excellente leçon d'économie politique. Un Roi qui croyoit que l'or étoit les richeſſes, épuiſoit les habitants de ſon pays au travail des mines. Tout périſſoit. Les habitants ont recours à la Reine. Elle fait faire en ſecret par des Orfevres des pains d'or, des viandes & des fruits d'or, & au retour d'un voyage, les fait ſervir au Prince. Cette vue le réjouit d'abord. Bientôt il ſent la faim, & demande à manger. Nous n'avons que de l'or, dit-elle; vos terres ſont en friche, elles ne rapportent rien : on vous ſert ce que vous aimez, & la ſeule choſe qui nous reſte. Le Roi l'entendit, & ſe corrigea. Ce trait peu connu mériteroit d'être embelli par l'Écrivain ingénieux & piquant, qui fait de l'apologue un cours de morale pour les jeunes Princes.

ce. C'eſt-là qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles que nous connoiſſons ; la nature immolée à la patrie ; l'honneur mis avant la tendreſſe ; le nom de citoyenne préféré au nom de mere ; des larmes de joie ſur le corps d'un fils percé de coups ; des mains maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté ; des ordres de mourir envoyés à un fils ſoupçonné d'un crime ; la douleur & la plainte regardées ou comme une foibleſſe, ou comme un outrage ; l'intrépidité juſques dans la ſervitude, & l'exemple d'une d'entr'elles, qui priſonniere & vendue comme eſclave, interrogée : *que ſais-tu ? Etre libre*, répondit-elle ; & à qui ſon maître ayant commandé une choſe injurieuſe, *tu ne me méritois pas* : & elle ſe laiſſa mourir.

Ceux qui jugent de ce qui a été par ce qui eſt, ceux qui ſur-tout ignorent ce que peut ſur les ames une légiſlation conçue dans une ſeule tête, & combinée dans toutes ſes branches, ne pourront concevoir tant de force dans un ſexe, qui paroît bien plus deſtiné à être ſenſible, que courageux. Mais tel étoit le pouvoir des inſtitutions & des temps. Chez les Grecs, preſque

tons républicains, les mœurs des femmes devoient être fortes & auſteres. La retraite où elles paſſoient leur vie, fortifioit leur ame. La pauvreté publique retranchoit des moyens de corruption. L'honneur général élevoit leur ſenſibilité. Elles avoient l'orgueil de ne pas vouloir reſter au-deſſus de leurs fils, de leurs freres, de leurs maris, & ne pouvant les attirer à elles, elles s'élevoient juſqu'à eux. D'ailleurs dans ces premiers temps, époque de la formation des Etats & de la civiliſation des hommes, les dangers pour les deux ſexes étoient communs. Des républiques ou des royaumes compoſés d'une ville, étoient ſans ceſſe, ou menacés, ou envahis. Les haines nationales plus irritées par des mêlanges d'intérêt, étoient plus ardentes, & ſavoient moins pardonner. Les guerres, qui parmi nous ne ſont plus que des guerres de Rois, étoient alors des guerres de peuples. On ſe combattoit pour ſe détruire. La victoire condamnoit les femmes. La ſervitude établie par la conquête, étoit un aſyle contre la mort, jamais contre la honte. Dans l'intérieur, l'incertitude des loix, & les chocs de la liberté, ouvroient la porte à des tyrans.

Le droit de commander étoit alors le droit d'abuſer de tout. Le citoyen ne ſavoit plus ce qu'il avoit ni à craindre, ni à eſpérer, ni à ſouffrir. Delà les réſiſtances & les complots. Delà les trames ſecretes, & les femmes admiſes à la vengeance, parce que les maux s'étendoient juſqu'à elles, & que ſouvent elles avoient à perdre plus que la vie. Alors les deux ſexes ſe montoient au même ton; & le courage étoit extrême, parce que la crainte l'étoit.

Dans les mêmes temps, & par le même mouvement, il y avoit en Europe comme en Aſie, des invaſions, des voyages de peuples, des émigrations les armes à la main; & les compagnes de ces peuples errants, partageoient à la fois le péril & l'audace. Il devoit donc y avoir dans toutes ces époques, une habitude de courage chez les femmes; & comme l'honneur de leur ſexe tient à une fierté naturelle; que c'eſt preſque toujours la molleſſe qui prépare la ſéduction; que l'habitude de vaincre des périls, donne celle de vaincre ſoi-même; que la vie de ces femmes étoit toujours, ou orageuſe, ou retirée; & qu'elles ne pouvoient connoître ce loiſir inquiet des

ſociétés, où l'imagination va ſans ceſſe au-devant des deſirs, & où l'ame ſe corrompt à la fois par tous les ſens; elles devoient joindre à leur courage une fierté délicate ſur l'honneur; & telles ſont en effet les deux qualités que leur aſſigne Plutarque, en louant les femmes Grecques ou Barbares de ces temps reculés.

Cependant, comme alors même il y a eu différentes époques, il ne faut pas croire que par-tout les mœurs des femmes aient été les mêmes. Il paroît en général que dans les iſles de la Grece, les mœurs étoient plus pures que dans le Continent. Les Inſulaires plus ſéparés, devoient garder plus aiſément leurs loix & leurs vertus. Le couvent guerrier de Lacédémone devoit être plus auſtere, que le ſéjour riant d'Athenes. Thebes, où il n'y avoit qu'une ſimplicité groſſiere au lieu de luxe, ne devoit pas reſſembler à Corinthe, qui par ſa ſituation & ſon commerce, appelloit des deux mers les richeſſes & les vices. Enfin, à meſure que les inſtitutions ſe corrompirent, l'eſprit général des femmes dut ſe perdre; mais, ce qui eſt aſſez remarquable, dans les temps même les plus beaux de la Grece, les

courtiſanes y jouerent un très-grand rôle, & ſur-tout dans Athenes. Par quelles circonſtances, cet ordre de femmes qui avilit à la fois ſon ſexe & le nôtre, dans un pays où les femmes avoient des mœurs, parvint-il à la conſidération, & quelquefois à la plus grande célébrité ? On en peut, ce me ſemble, donner pluſieurs raiſons.

D'abord les courtiſanes étoient juſqu'à un certain point mêlées à la religion. La Déeſſe de la beauté qui avoit des autels, ſembloit protéger leur état, qui étoit pour elles une eſpece de culte. Elles invoquoient Vénus dans les dangers ; & après les batailles, on croyoit, ou l'on faiſoit ſemblant de croire que Miltiade & Thémiſtocle avoient été de grands hommes, parce que les Laïs & les Glyceres avoient chanté des hymnes à leur Déeſſe.

Les courtiſanes tenoient encore à la religion par les arts ; elles offroient des modeles pour former des Vénus qui étoient enſuite adorées dans les temples (c).

(c) Phriné ſervit de modele à Praxitele, pour ſa Vénus de Gnide ; & pendant les Fêtes de Neptune

Elles tenoient, comme on voit, aux ſtatuaires & aux peintres, dont elles embelliſſoient les ouvrages.

La plupart étoient muſiciennes, & cet art plus puiſſant dans la Grece, qu'il ne l'a été par-tout ailleurs, étoit pour elles un charme de plus.

On ſait combien ce peuple étoit enthouſiaſte de la beauté. L'imagination ſenſible des Grecs adoroit la beauté dans les temples, l'admiroit dans les chefs-d'œuvres des arts, la contemploit dans les exercices & dans les jeux, cherchoit à la perfectionner dans les mariages, & lui propoſoit des prix dans des fêtes publiques. Mais dans les femmes honnêtes, la beauté ſolitaire étoit le plus ſouvent obſcure & retirée : celle des courtiſanes s'offrant par-tout, attiroit par-tout des hommages.

La ſociété ſeule peut développer les charmes de l'eſprit, & les autres femmes

---

auprès d'Éleuſis, Appelle ayant vu cette même courtiſane ſur le rivage de la mer, ſans autre voile que ſes cheveux épars & flottants, fut tellement ébloui de ſa beauté, qu'il en prit l'idée de ſa Vénus ſortant des eaux.

en étoient exclues. Les courtiſanes vivant publiquement dans Athenes, où ſans ceſſe elles entendoient parler de philoſophie, de politique & de vers, prenoient peu-à-peu tous ces goûts. Leur eſprit devoit donc être plus orné, & leur converſation plus brillante. Alors leurs maiſons devenoient des écoles d'agrément; les Poëtes venoient y puiſer des connoiſſances légeres de ridicule & de graces; & les Philoſophes, des idées qui ſouvent leur euſſent échappé à eux-mêmes. Socrate & Périclés ſe rencontroient chez Aſpaſie, comme Saint-Evremont & Condé chez Ninon. On acquéroit chez elles de la fineſſe & du goût; on leur rendoit en échange de la réputation.

La Grece étoit gouvernée par les hommes éloquents; & les courtiſanes célebres ayant du pouvoir ſur les orateurs, devoient avoir de l'influence ſur les affaires. Il n'y avoit pas juſqu'à ce Démoſthene, ſi terrible aux tyrans, qui ne fût ſubjugué; & l'on diſoit de lui: *ce qu'il a médite un an, une femme le renverſe en un jour.* Cette influence augmentoit leur conſidération, & avec leur eſprit développoit leur talent de plaire.

Enfin les loix & les inſtitutions publiques,

en autorisant la retraite des femmes, mettoient un grand prix à la sainteté des mariages. Mais dans Athenes, l'imagination, le luxe, le goût des arts & des plaisirs, étoient en contradiction avec les loix. Les courtisanes venoient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltoit pas : le vice intérieur & qui troubloit la paix des maisons, étoit un crime. Par une bizarrerie étrange & peut être unique, les hommes étoient corrompus, & les mœurs domestiques, austeres. Il semble que les courtisanes n'étoient point regardées comme de leur sexe ; & par une convention à laquelle les loix & les mœurs se plioient, tandis qu'on n'estimoit les autres femmes que par les vertus, on n'estimoit celles là que par les agréments.

Toutes ces raisons servent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent si souvent dans la Grece Sans cela, on auroit peine à concevoir comment six ou sept Écrivains ont tous consacré leur plume à célébrer les courtisanes d'Athenes (*d*) ;

(*d*) *Voyez* Athénée.

comment trois Peintres fameux avoient uniquement voué leur pinceau à les repréſenter ſur la toile ; comment pluſieurs Poëtes Grecs les ont célébrées dans leurs comédies & leurs vers. On auroit peine à croire que les plus grands hommes briguaſſent à l'envi leur ſociété ; qu'Aſpaſie fît décider de la guerre & de la paix ; que Phriné eût une ſtatue d'or placée à Delphes entre les ſtatues de deux Rois ; & qu'après leur mort on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux. Le voyageur qui approche d'Athenes, diſoit un Écrivain Grec (*e*), voyant ſur les bords du chemin ce mauſolée qui attire de loin ſes regards, s'imagine que c'eſt le tombeau de Miltiade ou de Périclés, ou de quelqu'autre grand homme qui a ſervi la patrie : il approche, il s'informe, & il apprend que c'eſt une courtiſane d'Athenes qui eſt enſevelie avec tant de pompe. Et dans une lettre à Alexandre, Théopompe lui ayant parlé de ce même mauſolée : ainſi, lui dit-il, ainſi après ſa mort eſt honorée une courtiſane ; & de tous ceux qui ſont morts en Aſie

(*e*) Dicœarque.

en combattant pour toi & pour le ſalut de la Grece, il n'y en a aucun qui ait un tombeau, & dont on ait même penſé à honorer la cendre. Tels étoient les hommages que cette nation enthouſiaſte, voluptueuſe & ſenſible rendoit à la beauté. Se conduiſant par ſon imagination plus que par des mœurs, & ayant des loix plutôt que des principes, elle exiloit ſes grands hommes, honoroit ſes courtiſanes, faiſoit périr Socrate, ſe laiſſoit gouverner par Aſpaſie, veilloit à la ſainteté des mariages, & plaçoit Phriné dans les temples.

Chez les Romains, peuple auſtere & grave, qui pendant cinq cents ans ignora les plaiſirs & les arts, & qui au milieu des charrues & des camps, étoit occupé à labourer ou à vaincre, les mœurs des femmes furent long-temps auſteres & graves comme eux, & ſans aucun mêlange de corruption ni de foibleſſe. Les temps où les femmes Romaines parurent en public, forment une époque dans l'Hiſtoire. Renfermées dans leurs maiſons, là, dans leur vertu ſimple & groſſiere, donnant tout à la nature, & rien à ce qu'on appelle amuſement, aſſez barbares pour ne ſavoir être

qu'épouſes & meres, chaſtes ſans ſe douter qu'on pût ne pas l'être, ſenſibles ſans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, & ignorant qu'il y eût d'autres plaiſirs, elles paſſoient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfants, à élever pour la République une race de Laboureurs ou de Soldats, & bien avant dans la nuit, manioient tour à tour pour leurs époux l'aiguille & le fuſeau. On ſait qu'aucun Romain n'étoit vêtu que des habits filés par ſa femme ou par ſa fille; & Auguſte, maître du monde, donna encore l'exemple de cette ſimplicité antique. Pendant cette époque, les femmes Romaines furent reſpectées comme dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs les renvoyoient avec tranſport, au retour des batailles; ils leur portoient la dépouille des ennemis, & s'honoroient à leurs yeux des bleſſures qu'ils avoient reçues pour l'État & pour elles. Souvent ils venoient de commander à des Rois, & dans leurs maiſons ils faiſoient gloire d'obéir. En vain les loix ſéveres leur donnoient droit de vie & de mort: plus puiſſantes que les loix, les femmes com-

mandoient à leurs juges. En vain la loi prévenant des beſoins qui n'exiſtent que chez les peuples corrompus, permettoit le divorce ; le divorce autoriſé par la loi, étoit proſcrit par les mœurs. Tel étoit l'empire de la beauté, avant que le mêlange des ſexes les corrompît tous deux, pour les avilir l'un par l'autre.

Il paroît que tout fut employé dans Rome pour prolonger cette heureuſe époque chez les femmes (*f*).

On ne voit point que les Romaines euſſent ce courage féroce que Plutarque a loué dans certaines femmes Grecques ou Barbares. Elles tenoient de plus près à la nature, ou l'exagéroient moins. Leur pre-

(*f*) Une tutelle auſtere, & dont elles ne ſortoient jamais ; la cenſure des Magiſtrats, des Tribunaux domeſtiques ; des loix pour prévenir leur luxe par le réglement des dots ; des loix ſomptuaires pour leurs ornements ; des temples élevés à la pudeur ; des temples à une Déeſſe qui préſidoit à la paix des mariages & à la réconciliation des époux ; des décrets honorables pour les ſervices rendus par les femmes à l'État : tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes & à leurs mœurs, tant qu'il en eut lui-même.

miere

miere qualité fut la décence. On connoît le trait de Caton le Cenſeur, qui raya un Romain de la liſte du Sénat, pour avoir donné un baiſer à ſa femme, en préſence de ſa fille. A ces mœurs auſteres, les femmes Romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occaſions éclatantes. A la mort de Brutus, elles porterent toutes le deuil. Au temps de Coriolan, elles ſauverent Rome. Ce grand homme irrité ayant bravé le Sénat & les Prêtres, & inſenſible à l'orgueil même de pardonner, ne put réſiſter au pouvoir des femmes qui l'imploroient. Le Sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder par tout le pas, fit élever un autel ſur le lieu où la mere avoit fléchi ſon fils, & la femme ſon époux, & permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coëffure. Il faut convenir que nos modes françoiſes n'ont pas une origine tout-à-fait ſi noble. Au temps de Brenus, elles ſauverent Rome une ſeconde fois, en donnant tout leur or pour la rançon de la ville. A cette époque, le Sénat leur accorda l'honneur d'être louées ſur la tribune, comme les Magiſtrats & les Guerriers,

Après la bataille de Cannes, temps où Rome n'avoit plus d'autres tréſors que les vertus de ſes citoyens, elles ſacrifierent de même leurs pierreries & leurs richeſſes. Un nouveau décret récompenſa leur zele.

Valere Maxime, qui vécut ſous Tibere, & dont nous avons un Ouvrage, monument de grandes vertus bien plus que de goût, a loué en pluſieurs endroits les Dames Romaines. Mais ce ſont moins des éloges que des traits détachés, où cependant il ſe permet quelquefois le tour & les mouvements d'un Orateur. On ſe doute bien que la fameuſe Porcie, fille de Caton & femme de Brutus, n'y eſt point oubliée; ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de ſon mari teinte de ſang; ni cette jeune Romaine qui dans la priſon nourrit ſa mere de ſon lait; ni pluſieurs femmes illuſtres qui au temps des proſcriptions expoſerent leur vie pour ſauver leurs époux. Cet Ecrivain, en célébrant les vertus, cite auſſi les talents. Il nous apprend qu'au ſecond Triumvirat, les trois aſſaſſins maîtres de Rome, avides d'or après

avoir répandu le ſang, & ayant apparemment épuiſé toutes les formules de brigandage & toutes les manieres de piller, s'aviſerent de taxer les femmes. Ils leur impoſerent par tête une très forte contribution. Les femmes chercherent un Orateur pour les défendre, & n'en purent trouver. Perſonne n'eſt tenté d'avoir raiſon contre ceux qui proſcrivent. La fille du célebre Hortenſius ſe préſenta ſeule; elle fit revivre les talents de ſon pere, & défendit avec intrépidité la cauſe des femmes & la ſienne. Les tyrans rougirent, & révoquerent leurs ordres. Hortenſia fut reconduite en triomphe; & une femme eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de courage aux hommes, un modele d'éloquence aux femmes, & une leçon d'humanité aux tyrans.

Remarquons que cette époque des talents dans les femmes ſe trouve à Rome dans le temps où la ſociété devoit être beaucoup plus perfectionnée par l'opulence, par le luxe, par l'uſage & l'abus des arts & des richeſſes. Alors la retraite des femmes dut être moins auſtere; leur eſprit plus actif fut plus exercé; leur ame eut de nouveaux beſoins; l'idée de la ré-

joueur de flûte engloutit des patrimoines, & donna des héritiers aux deſcendants des Scipions & des Emiles. La débauche redouta la fécondité. On apprit à tromper la nature. L'art affreux des avortements ſe perfectionna. Les paſſions, tous les jours renaiſſantes, purent s'aſſouvir tous les jours : & les femmes laſſes de tout, dégoûtées de tout, multiplierent dans Rome les monſtres de l'Aſie, & firent mutiler leurs eſclaves, pour ſatisfaire les nouveaux caprices d'une imagination uſée par ſes plaiſirs même. Alors les vices furent plus puiſſants que les loix. On ne s'occupa plus de conſerver les mœurs, mais de punir les crimes ; & quelquefois leur nature & leur nombre effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainſi dire, que la loi ſe couvrît d'un voile, parce qu'il y auroit eu autant de danger que de honte à appercevoir tous les coupables (*g*). On ſe doute bien que dans ce ſiecle on loua bien plus ſouvent dans les femmes le rang

(*g*) Quand Septime-Severe monta ſur le trône, il trouva trois mille accuſations d'adulte inſcrites ſur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ſes projets de réforme.

que la vertu, & les talents ou les graces que les mœurs.

Au temps de la naiſſance de l'Empire, il y eut pluſieurs éloges de femmes prononcés ſur la tribune Romaine; l'éloge de Junie, ſœur de Brutus & femme de Caſſius; l'éloge de l'Impératrice Livie, mere de Tibere; celui d'Octavie par Auguſte, & celui de Poppée par Néron. On peut dire que le premier fut l'éloge de la vertu encore auſtere & républicaine. Le ſecond dut marquer le paſſage des mœurs des femmes dans une République, à leurs mœurs dans une Cour & ſous un Prince. Livie tenoit à la premiere époque par un reſte de ſimplicité, &, pour me ſervir des expreſſions de Tacite, par la ſainteté de ſa maiſon : elle tenoit à la ſeconde par une ambition ſourde, par le deſir du crédit, par un artifice raiſonné, par l'art d'employer adroitement la ſéduction de ſon ſexe, enfin par l'intrigue & le manege appliqués tour-à-tour à des choſes grandes ou petites. Le troiſieme, celui d'Octavie, fut l'éloge de la beauté rendue intéreſſante par le malheur, & mêlée à de grands événements, dont elle

fut plutôt la victime que la cauſe (*h*). Mais l'éloge de Poppée prononcé par un Empereur & applaudi par les Romains, marqua, pour ainſi dire, le dernier terme de la corruption (*i*). Il y a apparence que toutes les femmes qui tenoient à la maiſon impériale ou qui y entroient, étoient louées de même après leur mort. Pluſieurs d'entr'elles ſur le trône, joignirent le ſcandale aux plaiſirs ; mais l'apothéoſe réparoit tout. La religion étoit moins ſévere que les mœurs; on faiſoit plus aiſément une Déeſſe, qu'une femme honnête.

Il y eut pourtant alors quelques vertus chez les femmes; mais ces vertus ſe remarquoient. La plupart durent leur naiſſance au ſtoïciſme qui ſous les premiers Empereurs ſe répandit à Rome. On ſait que le ſtoïciſme eſt pour les mœurs, ce que l'auſtérité républicaine eſt pour le gouvernement. Il fit renaître dans quelques maiſons les mœurs antiques, mais avec cette différence, qu'autrefois dans

(*h*) Octavie, ſœur d'Auguſte, femme d'Antoine, & rivale ſi vertueuſe & ſi tendre de Cléopatre.

(*i*) Tacite, ann. 16. 6.

Rome la vertu contractée presque en naissant, étoit comme une habitude de l'enfance, & l'ouvrage heureux de l'exemple comme des loix ; mais dans l'Empire, il falloit pour avoir des mœurs, une morale forte & des vertus raisonnées. C'étoit encore peu d'avoir des principes ; la raison froide n'eût pas résisté longtemps : il falloit un certain enthousiasme qui donnât de l'énergie à l'ame & la soutînt ; qui se proposât une grandeur au-dessus de l'homme, pour parvenir jusqu'où l'homme peut aller ; qui méprisât tous les plaisirs, pour mieux dédaigner les vices ; qui bravât les douleurs, pour mieux s'aguerrir contre la foiblesse ; qui enfin, dans des lieux où le crime étoit tout puissant par l'autorité & par l'exemple, rendît l'homme indépendant de tout, hors du devoir, & l'élevant au-dessus de ce vil univers qui l'entouroit, le fît lui-même son censeur, son maître, son admirateur & son juge. Dans cette époque, le stoïcisme étoit donc nécessaire à Rome comme un puissant contre-poids à une force terrible ; & en effet il offrit chez les Romains le plus grand des contrastes, l'excès du courage à côté de

l'excès de la baſſeſſe, & la plus rigide auſtérité à côté de la plus déshonorante licence. Il eſt à remarquer que jamais le ſtoïciſme ne produiſit de ſi grands effets dans la Grece que dans Rome ; c'eſt que peut-être, comme il a quelque choſe d'exagéré, il lui faut des circonſtances extraordinaires. Pour créer de grandes vertus, il faut de grands beſoins & de grands maux. Le ſtoïciſme reſſembloit à ces forces qui s'augmentent à proportion des réſiſtances.

Pluſieurs Romains célebres nourris dans cette ſecte déployerent les vertus qu'elle inſpiroit : & les femmes, plus ſuſceptibles d'habitude que de principes, & preſque toujours gouvernées par les mœurs qui les frappent de plus près, imiterent les vertus de leurs maris, ou de leurs peres. Porcie avoit donné l'exemple. Fille de Caton & femme de Brutus, elle s'étoit, pour ainſi dire, montée à la hauteur de leurs ames. Dans la conſpiration contre Céſar, elle ſe montra digne d'être aſſociée au ſecret de l'Etat. Après la bataille de Philippes, elle ne put ſurvivre ni à la liberté, ni à Brutus, & mourut avec l'intrépidité féroce de Caton. Son exemple fut ſuivi par cette

Aria, qui voyant ſon époux chancelant, & qui héſitoit à mourir, pour l'encourager ſe perça le ſein, & lui remit le poignard, par ſa fille, épouſe de Traſéas, & la fille de Traſéas épouſe d'Helvidius Priſcus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands hommes ; par Pauline, femme de Seneque qui ſe fit ouvrir les veines avec lui, & forcée à vivre, pendant le peu d'années qu'elle ſurvécut, porta ſur ſon viſage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui atteſtoit qu'une partie de ſon ſang avoit coulé avec le ſang de ſon époux : & dans un autre genre, cette Agrippine, femme de Germanicus, altiere & ſenſible, qui jeune encore, s'enſevelit dans la retraite, & ſans laiſſer jamais ni fléchir ſa hauteur ſous Tibere, ni corrompre ſes mœurs par ſon ſiecle, auſſi implacable envers ſon tyran que fidelle à ſon époux, paſſa ſa vie à pleurer l'un, & à déteſter l'autre ; cette Eponine ſi célebre que Veſpaſien auroit dû admirer, & qu'il fit ſi lâchement mourir. Preſque toutes ces femmes expoſées à la haine des tyrans, n'obtinrent point l'honneur des éloges publics ; mais ce qui vaut mieux, elles furent louées par Tacite. Deux lignes de

Tacite ſont fort au-deſſus de tous les panégyriques d'uſage.

Je ne parlerai point de toutes les femmes célebres de l'Empire ; mais Oppien, Hérodien, Philoſtrate & Dion en citent une d'un caractere comme d'un genre de mérite tout différent. Qu'il me ſoit permis de m'y arrêter. C'étoit l'Impératrice Julie, femme de Septime-Sévere. Née en Syrie, & fille d'un Prêtre du Soleil, on lui prédit qu'elle monteroit au rang de Souveraine. Son caractere juſtifia la prédiction. Sur le trône, elle aima, ou parut aimer paſſionnément les lettres. Soit goût, ſoit deſir de s'inſtruire, ſoit deſir de célébrité, ſoit peut-être tout cela enſemble, elle paſſoit ſa vie avec les Philoſophes. Son rang d'Impératrice n'eût peut-être pas ſuffi pour ſubjuguer ces ames fieres, mais elle y joignit de plus le mérite de l'eſprit & de la beauté. Ces trois genres de ſéduction lui rendirent moins néceſſaire celle qui ne conſiſte que dans l'art, & qui obſervant les goûts & les foibleſſes, gouverne les grandes ames par de petits moyens. On dit qu'elle étoit philoſophe. Sa philoſophie cependant n'alla point juſqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimoit point, eſtimoit ſon

génie, & la conſultoit en tout. Elle gouverna de même ſous ſon fils. Enfin, Impératrice & homme d'état, occupée tout à la fois des ſciences & des affaires, & y mêlant aſſez publiquement les plaiſirs, ayant des gens de cour pour amants, des gens de lettres pour amis, & des philoſophes pour courtiſans, au milieu d'une ſociété où elle régnoit & où elle s'inſtruiſoit, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite, elle ne joignit pas ceux de ſon ſexe, on l'admira, on la blâma : elle obtint de ſon vivant plus d'éloges que de reſpects, & chez la poſtérité plus de renommée que d'eſtime.

Après elle, on trouve Julie Mammée, qui étoit de la même famille, & qui fut auſſi Impératrice, ou du moins mere d'un Empereur. Son mérite fut d'avoir autant de génie que de courage, & ſur-tout d'avoir élevé pour le trône ſon fils, le jeune Alexandre Sévere, à-peu-près comme Fénélon éleva depuis le Duc de Bourgogne. Elle le rendit à la fois vertueux & ſenſible.

Enfin, en ſuivant le cours de l'Hiſtoire, ſe préſente cette fameuſe Zénobie, digne d'avoir eu Longin pour maître, Prin-

ceſſe qui ſut écrire comme elle ſut vaincre, qui fut enſuite malheureuſe avec dignité, qui ſe conſola de la perte d'un trône, par les douceurs de la retraite, & des plaiſirs de la grandeur, par ceux de l'eſprit.

Toutes ces femmes reçurent de grands éloges des Ecrivains de leur ſiecle, & ont ſervi depuis à groſſir les catalogues de tous les panégyriſtes des femmes célebres (*k*).

(*k*) Il ne nous reſte aujourd'hui de ces temps-là que deux éloges d'Impératrice. L'un eſt le panégyrique d'Euſébie, épouſe de Conſtance. Ce fut elle qui fut la protectrice de Julien. Elle le fit élever au rang de Céſar; & par ce charme ſecret que l'eſprit & la beauté ont ſur les tyrans même, elle le ſauva pluſieurs fois des fureurs politiques d'un Prince toujours prêt d'être aſſaſſin, dès qu'il craignoit. Julien, qui lui devoit la vie & l'empire, compoſa ſon panégyrique. Il faut convenir que la reconnoiſſance ne le rendit pas éloquent.

L'autre eſt de Lucien. Il eſt en dialogue & en forme de portrait. On ne ſait préciſément à qui il eſt adreſſé; mais les commentateurs qui ſont preſque toujours dans la confidence de ces ſortes de ſecrets, ne manquent pas d'aſſurer que c'eſt l'éloge d'une Impératrice. Quoi qu'il en ſoit, on peut dire que cet éloge eſt l'original des quarante à cinquante mille portraits d'héroïnes ou de princeſſes qui,

Nous venons de voir qu'au temps où le gouvernement de Rome changea, il étoit ſurvenu un changement dans les mœurs; mais environ vers le troiſieme ſiecle, il ſe fit une révolution nouvelle, & qui porta un grand caractere.

Juſqu'alors les mœurs des femmes n'avoient été fondées que ſur la morale, & ne tenoient point du tout aux idées religieuſes. En quelques pays on avoit lié les mœurs à la politique : mais ſelon les différents plans de légiſlation, les loix traçoient différentes lignes où com-

---

depuis quatre cents ans, ont été faits en France, en Italie ou en Eſpagne par tous les Orateurs, Hiſtoriens, Poëtes ou Romanciers, & où il eſt d'uſage & de regle que la femme ait même toutes les perfections poſſibles. J'ajouterai que c'eſt la premiere trace qu'on trouve chez les anciens, de cet eſprit de galanterie ſi à la mode parmi nous, & qui conſiſte à dire aux femmes avec un eſprit léger & une ame de glace, tout ce qu'on ne croit pas, & tout ce qu'on voudroit leur faire croire. Ce ton qui eſt né de l'impuiſſance d'être ſenſible, & du deſir de le paroître & qui joint l'exagération à la fauſſeté, a dû naître chez Lucien, de la corruption des mœurs de l'empire, de la légéreté naturelle aux Grecs de ſon temps, & de ſon propre caractere. L'eſprit peut décrire, mais il n'y a que l'ame qui ſache louer.

mençoit & où finiſſoit la vertu des femmes. Les danſes des jeunes Lacédémoniennes ſont connues ; & , ſelon l'expreſſion de Monteſquieu , Lycurgue avoit ôté la pudeur à la chaſteté même. A Rome , on avoit vu des femmes danſer publiquement ſur un théatre , ſans que la décence publique mît aucune eſpece de voile entr'elles & les regards d'un peuple : & ſi Caton vint au ſpectacle pour en ſortir , les Magiſtrats & les Pontifes y aſſiſterent. Les arts qui par-tout imitoient la nature ſans la voiler , aidoient encore à ſéduire l'imagination par les yeux. La philoſophie n'avoit point de principe fixe ſur les femmes. Tantôt elle combattoit en elles , & vouloit leur ôter ce ſentiment ſi doux qui fait la défenſe , comme le charme de leur ſexe (*l*). Tantôt elle vouloit que l'union la plus tendre , qui ſuppoſe toujours un contrat des cœurs qui ſe donnent , ne fût que le lien d'un inſtant , détruit par l'inſtant qui devoit ſuivre (*m*). La religion même n'étoit

(*l*) École des Cyniques , qui regardoient la pudeur comme une convention , & ſe faiſoient un devoir de s'en affranchir.

(*m*) Syſtême de la communauté des femmes dans un État.

qu'une eſpece de police ſacrée, qui avoit plutôt des cérémonies que des préceptes. On honoroit les Dieux, comme on honore parmi nous les hommes puiſſants; c'eſt-à-dire, qu'on leur offroit de l'encens, & qu'on attendoit en échange des ſecours. Ils étoient protecteurs & non légiſlateurs. Le Chriſtianiſme naiſſant ſur la terre fut une légiſlation. Il impoſa les loix les plus ſéveres aux femmes & aux mœurs. Il reſſerra les nœuds des mariages; d'un lien politique, il fit un lien ſacré, & mit les contrats des époux entre le tribunal & l'autel, ſous la garde de la divinité. Il ne ſe borna point à défendre les actions; il étendit ſon empire juſques ſur la penſée. Par-tout il poſa des barrieres au devant des ſens. Il proſcrivit juſqu'aux objets inanimés qui pouvoient être complices d'une ſéduction ou d'un deſir. Enfin, troublant le crime juſques dans la ſolitude, il lui ordonna d'être ſon propre délateur, & condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs foibleſſes. La légiſlation des Romains & des Grecs rapportoit tout à l'intérêt politique des ſociétés. La légiſlation nouvelle & ſacrée, n'inſpirant que du mépris pour cet univers,

rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci. Delà ſortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte chez tout un peuple, le détachement des ſens, le regne de l'ame, & je ne ſais quoi de ſurnaturel & de ſublime qui ſe mêla à tout. Delà le vœu de continence, & le célibat conſacré. Alors la vie fut un combat. La Sainteté des mœurs étendit un voile ſur la ſociété & la nature. La beauté craignit de plaire; la force ſe redouta elle-même: tout apprit à ſe vaincre; & l'auſtérité de l'ame augmenta tous les jours par les ſacrifices des ſens.

Il eſt aiſé de voir la prodigieuſe révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, preſque toutes d'une imagination vive & d'une ame ardente, ſe livrerent à des vertus qui les flattoient d'autant plus, qu'elles étoient pénibles. Il eſt preſqu'égal pour le bonheur de ſatisfaire de grandes paſſions, ou de les vaincre. L'ame eſt heureuſe par ſes efforts; & pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer ſon activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnoit aux Chrétiens de s'aimer & de ſe ſoulager comme freres. On vit donc le ſexe le plus vertueux com-

me le plus tendre, tournant vers la pitié, cette ſenſibilité que lui a donné la nature, & dont la religion lui faiſoit craindre ou l'uſage, ou l'abus, conſacrer ſes mains à ſervir l'indigence. On vit la délicateſſe ſurmonter le dégoût; & les larmes de la beauté, couler dans les aſyles de la miſere, pour conſoler les malheureux. En même temps, les perſécutions faiſoient naître les périls. Pour conſerver ſa foi, il falloit ſouvent ſuppor ter les fers, l'exil & la mort. Le courage devint donc néceſſaire. Il y a un courage froid, qui, né dans la raiſon, eſt intrépide & calme: c'eſt celui de la philoſophie & des affaires. Il y a un courage d'imagination, qui eſt ardent & qui ſe précipite. Tel eſt le plus ſouvent le courage religieux. Celui des femmes chrétiennes fut fondé ſur de plus grands motifs. On les vit s'élevant au deſſus d'elles-mêmes, courir aux flammes & aux bûchers, & offrir aux tourments leurs corps foibles & délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits. Tous ceux dont les femmes furent l'objet, devinrent auſteres & purs comme elles. Preſque tous les Docteurs de ces temps, mis à la fois par l'Égliſe au rang des Orateurs & des

Saints, louerent à l'envi les femmes chrétiennes : mais celui de tous qui en parle avec plus d'éloquence, comme avec plus de zele, eſt ce Saint Jérôme, qui, né avec une ame de feu, paſſa quatre-vingts ans à écrire, à ſe combattre & à ſe vaincre ; dont les mœurs furent probablement plus auſteres que les penchants ; qui dans Rome eut pour diſciples un grand nombre de femmes illuſtres ; qui entouré de la beauté, échappa aux foibleſſes ſans pouvoir échapper à la calomnie ; & qui fuyant enfin le monde, les femmes & lui-même, ſe retira dans la Paleſtine, où tout ce qu'il avoit quitté, le pourſuivoit encore, tourmenté ſous la haire, & dans le calme des déſerts, entendant retentir à ſes oreilles le tumulte de Rome. Tel fut dans le quatrieme ſiecle le plus éloquent panégyriſte des femmes chrétiennes. Cet Écrivain ardent & ſacré, & d'un génie impétueux & ſombre, adoucit en mille endroits ſon ſtyle pour louer les Marcelle, les Paulines, les Euſtochium, & un grand nombre d'autres femmes Romaines, qui au Capitole avoient embraſſé l'auſtérité chrétienne, & apprenoient dans Rome la langue des Hébreux pour entendre & connoître les livres de Moïſe.

A la chûte de l'Empire, & quand cette foule de barbares qui l'inonderent, ſe diviſerent ou s'unirent pour partager ſes débris, le Chriſtianiſme, pour adoucir des mœurs ſauvages, paſſa des vaincus aux vainqueurs, & fut preſque par-tout porté par des femmes. On a remarqué que les femmes de tout temps ont eu plus que les hommes ce zele ardent de religion qui cherche à convertir ; ſoit que par leur foibleſſe même elles tiennent davantage à des opinions ſacrées, qui pour l'ame ſont un appui de plus ; ſoit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement ſur des objets qui ſont hors de la nature, & quelquefois hors des bornes ordinaires de la raiſon : ſoit que la perſuaſion religieuſe chez les hommes ſoit plus liée à la réflexion, & chez les femmes au ſentiment : & l'un, comme on ſait, a bien plus d'activité que l'autre ; ſoit qu'elles regardent la religion qui égale tout, comme une défenſe pour elles, & un contre-poids à la foibleſſe contre la force ; ſoit peut-être enfin que leur deſir naturel de ſubjuguer s'étende à tout, & que pour ſe rendre compte de leur pouvoir, elles ſoient jalouſes d'exercer leur aſcendant ſur ce qu'il y a même de plus li-

bre, ſur les opinions & ſur les ames. Quoi qu'il en ſoit, ce furent des femmes qui, faiſant ſervir à leur religion les charmes de leur ſexe, placées ſur des trônes & attirant au Chriſtianiſme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe, chrétienne. C'eſt ainſi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Baviere, la Hongrie, la Boheme, la Lithuanie, la Pologne, la Ruſſie, & pendant quelque temps la Perſe reçurent l'Evangile. Ainſi la Lombardie & l'Eſpagne renoncerent aux opinions d'Arius. On voit que dans ces ſiecles le zele religieux des femmes, influa ſur une partie du monde. Je ne rapporterai point ici les noms de ces Princeſſes, inſcrits dans des annales barbares, & répétés depuis par un grand nombre de panégyriſtes. Il me ſuffit de remarquer quel fut le genre de mérite qui les diſtingua, & ſur quoi roulent les éloges qu'elles ont reçus dans leur ſiecle & chez la poſtérité.

Arrêtons-nous un moment ſur cette époque de l'invaſion des barbares, & voyons les changements qui en réſulterent pour les mœurs. Jamais peut-être il n'y eut de révolution plus ſinguliere. Ce furent des ſauvages qui porterent avec les embraſements

& les ruines, l'eſprit de galanterie qui regne encore aujourd'hui en Europe : & le ſyſtême qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme ſouveraines, ſyſtême qui a eu tant d'influences, nous eſt venu des bords de la mer Baltique & des forêts du Nord (*n*).

On voit en général par l'Hiſtoire que tous les peuples Septentrionaux avoient le plus grand reſpect pour les femmes. Partagés entre la chaſſe & la guerre, ils ne daignoient adoucir leur férocité que pour l'amour. Leurs forêts furent le berceau de la chevalerie. Les femmes y étoient le prix de la valeur. Un guerrier pour ſe rendre digne de ſa maîtreſſe, alloit chercher au loin la gloire & les combats. Les rivalités produiſoient des défis. Les combats ſinguliers ordonnés par l'amour enſanglantoient ſouvent les forêts & les bords des lacs, & le droit de l'épée décidoit des mariages, comme des procès.

Qu'on ne s'étonne pas de ces mœurs. Chez les hommes peu civiliſés, mais déjà raſſemblés en grands corps de peuples, les

(*n*) C'eſt ce ſyſtême qui a formé en partie nos manieres, nos mœurs, nos ſociétés, & qui parmi nous a le plus influé ſur les écrits & ſur les langues.

femmes ont naturellement & doivent avoir le plus grand empire. Elles y régnent par la force même de ceux à qui elles commandent. Déjà la ſociété eſt aſſez établie pour qu'il y ait en amour des idées de préférence : elle ne l'eſt point aſſez pour que les ſens ſoient affoiblis, & l'imagination uſée par l'habitude. Des ames fortes & ſauvages ignorant tous ces plaiſirs de convention créés par une ſociété polie, ſentent plus vivement les plaiſirs qui naiſſent de la nature, & des vrais rapports de l'homme. Il ſe mêloit même à ces ſentiments quelque choſe de religieux. Pluſieurs de ces peuples errants dans leurs forêts s'imaginoient que les femmes liſoient dans l'avenir, & qu'elles avoient je ne ſais quoi de ſacré & de divin. Peut-être cette idée n'étoit elle que l'effet de l'habileté ordinaire aux femmes ; & de l'avantage que leur fineſſe naturelle devoit leur donner ſur des guerriers féroces & ſimples ; peut-être auſſi des barbares étonnés de l'empire que la beauté a ſur la force, étoient-ils tentés d'attribuer à quelque choſe de ſurnaturel, un charme qu'ils ne pouvoient comprendre (*o*).

(*o*) Cette idée que la divinité ſe communique plus

Ces peuples, en inondant l'Europe, porterent leurs opinions avec leurs armes. Bientôt il dut ſe faire une révolution dans la maniere de vivre. Les climats du Nord exigent bien moins de réſerve entre les ſexes. Pendant des invaſions qui durerent trois ou quatre cents ans, on s'accoutuma à voir les femmes mêlées aux guerriers ; & cette modeſtie douce & timide qui faiſoit preſqu'une loi à la beauté, de ſe dérober à tous les yeux, ceſſa d'être regardée comme un devoir.

Chez les anciens la retraite des femmes fit long-temps partie de la conſtitution, parce que le gouvernement & les loix y étoient appuyés ſur les mœurs. Dans l'Europe moderne, les barbares n'ayant fondé

---

aiſément aux femmes, a été très-répandue ſur la terre. Les Germains, les Bretons & tous les peuples Scandinaves, l'ont eue. Chez les Grecs, c'étoit les femmes qui rendoient les Oracles. On connoît le reſpect des Romains pour les Sybilles. On connoît les Pitoniſſes des Hébreux. Les prédictions des femmes Égyptiennes avoient beaucoup de crédit à Rome ſous les Empereurs. Enfin chez la plupart des ſauvages tout ce qui a ou paroît avoir quelque choſe de ſurnaturel, les cérémonies religieuſes, la médecine & la magie ſont entre les mains des femmes.

par-

par-tout que des Monarchies militaires, durent peu s'occuper des mœurs; tout étoit fondé ſur la force. Le mêlange des conquérants avec un peuple corrompu & qui avoit tous les vices de ſa proſpérité ancienne & de ſon malheur préſent, ne dut pas contribuer encore à leur donner des idées auſteres. On vit donc les peuples du Nord, dans des climats plus doux, unir les vices des Romains, à la fierté guerriere des barbares. Le Chriſtianiſme leur donna des loix; mais en modifiant leur caractere, il ne le changea point. Il ſe mêla aux coutumes, & laiſſa ſubſiſter l'eſprit général. Ainſi ſe jeterent peu-à-peu les fondements des mœurs nouvelles, qui dans l'Europe moderne rapprocherent les deux ſexes, donnerent aux femmes une eſpece d'empire & aſſocierent par-tout l'amour au courage.

Une choſe à obſerver, c'eſt qu'à-peu-près dans le même temps, il s'éleva une religion & un peuple qui établit & conſacra pour toujours dans l'Orient l'eſclavage domeſtique des femmes. Ainſi la même époque qui commença leur empire en Europe, les deſtina à être pour jamais eſclaves en Aſie. Leur ſervitude s'étendit

par les armes des conquérants Arabes, comme la galanterie du Nord s'étoit étendue par les conquêtes des barbares.

Déjà on voit naître & se préparer d'avance en Europe le regne de la Chevalerie. Cette institution politique & militaire fut amenée par le cours des événements, & par la pente naturelle des esprits & des ames. Sa véritable époque commence au dixieme siecle. L'Europe ébranlée par la chûte de l'Empire n'avoit point encore pris de consistance. Depuis cinq cents ans, rien n'étoit fixe; rien, pour ainsi dire, n'étoit fondu ensemble. Du mêlange du Christianisme avec les anciens usages des barbares, naissoit un choc presque continuel dans les mœurs; du mêlange des droits du Sacerdoce & de ceux de l'empire, un choc dans la politique & dans les loix; du mêlange des droits des Souverains & de ceux de la Noblesse, un choc dans le gouvernement; du mêlange des Arabes & des Chrétiens en Europe, un choc dans les religions. De tant de contrastes sortoient la confusion & l'anarchie. Le Christianisme qui n'étoit plus dans son temps de ferveur, semblable à un ressort à moitié détendu,

aſſez fort contre les paſſions froides, déjà ne l'étoit plus aſſez pour réprimer les paſſions violentes. Il faiſoit naître le remords, mais ne prévenoit pas le crime. On faiſoit des pélerinages, & on pilloit; on maſſacroit, & enſuite on faiſoit pénitence. Le brigandage & la débauche ſe mêloient à la ſuperſtition. C'eſt dans ces temps que des nobles oiſifs & guerriers, ayant un ſentiment d'équité naturelle & d'inquiétude, de religion & d'héroïſme, s'aſſocierent pour faire enſemble ce que la force publique ne faiſoit pas, ou faiſoit mal. Leur objet fut de combattre les Maures en Eſpagne, les Sarraſins en Orient, les tyrans des donjons & des châteaux en Allemagne & en France, d'aſſurer le repos des voyageurs, comme faiſoient autrefois les Hercule & les Théſée, & ſur-tout de défendre l'honneur & les droits du ſexe le plus foible, contre le ſexe impérieux, qui ſouvent opprime & outrage l'autre.

Bientôt l'eſprit d'une galanterie noble ſe mêla à cette inſtitution. Chaque Chevalier en ſe vouant aux périls, ſe ſoumit aux loix d'une Souveraine. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit,

qu'il forçoit des châteaux ou des villes; c'étoit pour l'honorer qu'il verſoit ſon ſang. L'Europe entiere devint une lice immenſe, où des guerriers ornés des rubans & des chiffres de leurs maîtreſſes, combattoient en champ-clos pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité ſe mêloit au courage, l'amour étoit inſéparable de l'honneur. Les femmes, fieres de leur empire, & le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amants, & partageoient les paſſions nobles qu'elles inſpiroient. Un choix honteux les eût flétries. Le ſentiment ne ſe préſentoit qu'avec la gloire, & par-tout les mœurs reſpiroient je ne ſais quoi de fier, d'héroïque & de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire ſi puiſſant & ſi doux. Delà ces paſſions ſi longues que notre légéreté, nos mœurs, nos petites foibleſſes, notre fureur de courir ſans ceſſe après des eſpérances & des deſirs, notre ennui qui nous tourmente & qui ſe fatigue à chercher de l'agitation ſans plaiſir, & du mouvement ſans but, ont peine à concevoir, & tournent tous les jours en ridicule ſur nos théatres, dans nos con-

verſations & dans nos livres : mais il n'en eſt pas moins vrai que ces paſſions nourries par les années, & irritées par les obſtacles, où le reſpect éloignoit l'eſpérance, où l'amour vivant de ſacrifices s'immoloit ſans ceſſe à l'honneur, renforçoient dans les deux ſexes les caracteres & les ames ; donnoient plus d'énergie, à l'un, plus d'élévation à l'autre ; changeoient les hommes en héros, & inſpiroient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Tel fut l'eſprit de Chevalerie. On ſait qu'il donna naiſſance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur & à l'éloge des femmes. Les vers des Troubadours, le ſonnet Italien, la romance plaintive, les poëmes de Chevalerie, les romans Eſpagnols & François furent autant de monuments de ce genre, élevés dans des temps d'une barbarie noble, & d'un héroïſme mêlé de bizarrerie & de grandeur. Dans les cours, dans les lices, au combat, au tournois, tout ſe rapportoit aux femmes ; & il en étoit de même dans les écrits. On n'écrivoit, on ne penſoit que pour elles. Souvent le même homme étoit Poëte & guerrier ;

tour-à-tour il chantoit ſur ſa lyre, & combattoit avec ſa lance pour la beauté qu'il adoroit (*p*).

Les temps & les mœurs de la Chevalerie en mettant à la mode les grandes entrepriſes, les aventures & je ne ſais quel excès d'héroïſme, inſpirerent le même goût aux femmes. Toujours les deux

(*p*) Tous ces ouvrages alors célebres ne ſont plus que l'objet d'une vaine curioſité; ils reſſemblent aux ruines des Palais gothiques. Preſque tous d'ailleurs avoient le même fond, & contenoient les mêmes éloges. Toutes les femmes étoient des prodiges de beauté, comme de vertu. Cependant la différence dans les nations en mettoit dans les tableaux. Ainſi les Ouvrages François avoient plus de naïveté, les Italiens plus de recherche, les Eſpagnols plus d'imagination; & cela devoit être. Le caractere naïf des premiers tenoit à la franchiſe militaire d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à penſer; la fineſſe des Italiens, à des eſprits plus exercés, par le commerce des étrangers, par le mêlange des mœurs, par la foule des petits intérêts politiques; enfin la pompe & l'imagination Eſpagnole tenoit à une fierté antique, à des têtes exaltées par la chaleur du climat, ſur-tout au long mêlange avec les Maures & les Arabes, qui durent influer prodigieuſement ſur les mœurs, ſur la langue, & par la maniere de peindre les objets, ſur la maniere de les voir: car ſi le génie des peuples forme le langage, le caractere du langage influe à ſon tour ſur le génie.

ſexes ſe ſuivent de loin en s'imitant, & ils s'élevent, ſe renforcent, ſe corrompent, ou s'amolliſſent enſemble. On vit donc alors les femmes dans les armées & ſous les tentes. Elles quittoient les inclinations douces & tendres de leur ſexe, pour le courage & les occupations du nôtre. On en vit dans les croiſades animées du double enthouſiaſme de la religion & de la valeur, gagner des indulgences ſur les champs de bataille, & mourir les armes à la main, à côté de leurs amants, ou de leurs époux. En Europe des femmes attaquerent & défendirent des places des Princeſſes commanderent leurs armées, & remporterent des victoires. Telle fut la célebre Jeanne de Montfort, diſputant ſon Duché de Bretagne, & combattant elle-même. Telle fut encore cette Marguerite d'Anjou (q) active & intrépide, Général & Soldat, dont le génie ſoutint longtemps un mari foible, qui le fit vaincre, le replaça ſur le trône, briſa deux fois ſes fers, & opprimée par la fortune & des rebelles, ne céda qu'après avoir livré en perſonne douze batailles.

(q) Reine d'Angleterre, & femme de Henri VI.

Cet eſprit militaire parmi les femmes, conforme à des temps de barbarie, où tout eſt impétueux, parce que rien n'eſt réglé, & où tous les excès ſont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, ſe montrant de diſtance en diſtance, & toujours dans de grandes ſecouſſes, ou dans des moments d'orages. Mais il y eut un temps & des pays où cet eſprit ſe ſignala ſur-tout ; ce fut aux quinzieme & ſeizieme ſiecles, époque des invaſions des Turcs en Hongrie & dans les Iſles de l'Archipel & de la Méditerranée. Tout ſe réuniſſoit pour inſpirer aux femmes de ces pays un grand courage ; d'abord l'eſprit général des ſiecles précédents ; la terreur même qu'inſpiroient les Turcs, l'effroi beaucoup plus vif pour tout ce qui eſt inconnu ; la différence des habillements, qui agit plus qu'on ne croit ſur l'imagination du peuple ; la différence des religions, d'où naiſſoit une eſpece d'horreur miſe au nombre des devoirs ; enfin la prodigieuſe différence des mœurs, & ſur-tout l'eſclavage des femmes, qui en Orient regardé comme une ſimple inſtitution politique & civile, ne préſentoit aux femmes de l'Europe qui

an étoient menacées, que des idées odieuſes de ſervitude & de maître, l'honneur gémiſſant, la beauté ſoumiſe à des barbares, & la double tyrannie de l'amour & de l'orgueil. De tous ces ſentiments devoit naître dans les femmes un courage intrépide pour ſe défendre, & quelquefois même un courage de déſeſpoir. Ce courage étoit augmenté par l'idée de la religion ſi puiſſante, & qui offre toujours des eſpérances éternelles pour des ſacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi de très-belles femmes de l'Iſle de Chipre, étant menées priſonnieres à Sélim, pour être enfermées au ſérail, l'une d'elles préférant la mort, conçut le projet de mettre le feu aux poudres, & après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta; ſi l'année ſuivante, une ville de Chipre étant aſſiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule ſe mêler aux Soldats, & combattant ſur la breche, contribuerent à ſauver leur patrie; ſi ſous Mahomet II, une fille de l'Iſle de Lemnos, armée du bouclier & de l'épée de ſon pere qui étoit mort en combattant, arrêta les Turcs, qui déjà forçoient une por-

te, & les chaſſa juſques ſur le rivage ; ſi en Hongrie les femmes ſe ſignalerent dans un grand nombre de ſieges & de batailles contre les Turcs (*r*) ; ſi enfin dans les deux ſieges célebres, & de Rhodes & de Malthe, les femmes ſecondant partout le zele des Chevaliers, montrerent la plus grande force, non-ſeulement cette force d'impétuoſité & d'un moment qui affronte la mort ; mais le courage lent & pénible, qui ſupporte les travaux & les fatigues de tous les inſtants.

Cette époque & ces exemples de courage multipliés chez les femmes méritent attention : mais à ne conſidérer que les révolutions de l'Hiſtoire, c'eſt un ſpectacle ſingulier de voir dans preſque toutes les Iſles de l'Archipel, les deſcendantes de ces Grecs ſi fameux, par une révolution de quinze ſiecles devenues Chrétiennes & ſujettes de la République de Veniſe, combattre dans leur Iſle & ſur les bords de la mer, pour repouſſer des conquérants Tartares qui apportoient dans le pays d'Homere & de Platon, la reli-

(*r*) On cite une femme de Tranſilvanie, qui dans différents combats avoit tué de ſa main dix Janiſſaires.

gion d'un Prophete Arabe. Les femmes Hongroiſes aux priſes avec ces mêmes Tartares ne préſentent pas un ſpectacle moins ſingulier. On ne peut douter que ce ne fût le double ſentiment de la religion & de l'honneur, qui leur éleva ainſi le courage : car ce ſont les deux reſſorts, qui dans tous les temps ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattoient ainſi dans la Grece, dans la Hongrie & dans les Iſles de la Méditerranée, il ſe faiſoit une autre révolution en Italie; les Lettres & les Arts renaiſſoient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées & les travaux des femmes célebres. Une impulſion générale donnée aux eſprits tournoit tout le monde du côté des langues. Il y a un temps où on prend les ſignes des idées pour les idées mêmes. On croit s'inſtruire en apprenant des mots, comme certains politiques ont cru s'enrichir en exploitant des mines. Les langues d'ailleurs étoient des eſpeces d'énigmes qui voiloient des connoiſſances. Avant de penſer, on veut ſavoir l'hiſtoire des penſées des autres. Peut-être même cette marche eſt-elle néceſſaire. Dans l'en-

fance de l'âge les ſens ramaſſent des matériaux pour la penſée : dans l'enfance des lettres l'eſprit recueille d'abord pour combiner enſuite. Par-tout c'eſt la mémoire qui donne de l'activité à l'imagination.

Comme les mots menent aux idées, la philoſophie ancienne dut renaître avec les langues. Ceux qui avoient l'eſprit plus auſtere, & l'ame moins ſenſible, ceux qui croyoient que la raiſon froide reſſemble plus à la raiſon, ceux qui attachoient plus de prix à une certaine logique qui enchaîne, à la ſubtilité qui diviſe, à je ne ſais quelle obſcurité vague qui exerce l'eſprit, & laiſſe le mérite de choiſir ſoi-même & de ſe fixer ſes idées, préférerent la philoſophie d'Ariſtote : mais les gens à imagination & à enthouſiaſme, ceux qui pardonnoient des erreurs pour l'éloquence, ceux qui préféroient une métaphyſique ſpirituelle & ſublime à une dialectique ſeche, & des illuſions touchantes à des erreurs raiſonnées, ceux enfin qui avoient des ames ſur leſquelles des idées même chimériques de perfection, d'ordre & de beauté, faiſoient à la fois une impreſſion douce & profonde, ne manquerent pas de préférer la philoſophie de Platon. L'A-

riſtotéliſme occupa donc les Univerſités & les Cloîtres; le Platoniſme, les Poëtes, les Amants, les Philoſophes ſenſibles, & les femmes.

La théologie, ou l'art d'appliquer des raiſonnements humains à des choſes céleſtes, étoit un autre genre de connoiſſances qui occupoit & qui exerçoit alors. Elle étoit à la mode, & elle devoit l'être. C'étoit un arſenal pour les guerres de religion, un appui pour la Cour de Rome, une route ſûre pour parvenir aux honneurs. On mettoit donc un grand prix à cette ſcience; & les deſcendants des anciens Romains ſe rendoient célebres par des études ſacrées, dans des pays où leurs ancêtres s'étoient rendus célebres par des victoires.

Après des temps de conſpirations, de tyrannies & de petites guerres, on doit mettre un grand prix aux loix. La Juriſprudence étoit donc cultivée. On n'en ſavoit pas encore aſſez pour être Légiſlateur; mais on étudioit, on commentoit, on expliquoit, on défiguroit les loix Romaines.

La Chevalerie commençoit à s'éteindre dans l'Europe, mais elle avoit laiſſé une

teinte de galanterie romaneſque dans les mœurs, qui delà paſſoit aux ouvrages d'imagination. On faiſoit donc beaucoup de vers qui exprimoient des paſſions vraies, ou feintes, mais toujours reſpectueuſes & tendres. Et comme en France où des nobles oiſifs paſſoient leur vie à combattre, on peignoit preſque toujours l'amour ſous l'idée de conquête; en Italie où dominoient des idées d'un autre genre, on faiſoit ſans ceſſe de l'amour une adoration, ou un culte.

Ce mêlange de galanterie & de religion, de platoniſme & de poéſie, de l'étude des langues & de celle des loix, de la philoſophie ancienne & de la théologie moderne, fut en Italie le caractere général de tous les hommes illuſtres de ce temps. On remarque le même caractere dans les femmes qui ſe diſtinguerent alors. Jamais il n'y en eut tant de célebres pour les connoiſſances. Peut-être qu'au ſortir des temps de la Chevalerie, où pluſieurs femmes avoient diſputé aux hommes le mérite de la valeur, elles voulurent, pour aſſurer en tout l'égalité de leur ſexe, prouver qu'elles avoient autant d'eſprit que de courage, & aſſujet-

tir encore par les talents ceux qu'elles dominoient par la beauté (s).

(s) Dès le treizieme ſiecle, on avoit vu la fille d'un gentilhomme Boulonnois ſe livrer à l'étude de la langue latine & des loix. A vingt-trois ans elle avoit prononcé dans la grande Égliſe de Bologne une oraiſon funebre en latin ; & l'Orateur, pour être admiré, n'eut beſoin ni de ſa jeuneſſe, ni des charmes de ſon ſexe. A vingt-ſix ans elle prit les degrés de Docteur, & ſe mit à lire publiquement chez elle les inſtitutes de Juſtinien. A trente, ſa grande réputation lui fit donner une chaire où elle enſeigna le Droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignoit les agréments d'une femme à toutes les connoiſſances d'un homme, & avoit le mérite en parlant, de faire oublier juſqu'à ſa beauté.

Au quatorzieme ſiecle, le même exemple ſe renouvella dans la même ville.

Au quinzieme, même prodige pour la troiſieme fois.

Enfin il n'eſt pas inutile de remarquer qu'aujourd'hui, dans cette même ville de Bologne, il y a encore une chaire de phyſique remplie avec diſtinction par une femme.

A Veniſe on diſtingue dans le cours du ſeizieme ſiecle deux femmes célebres ; l'une (Modeſta di Pozzo di Zorzi) qui compoſa avec ſuccès un grand nombre d'ouvrages en vers, ſérieux, plaiſants, héroïques ou tendres, & quelques paſtorales qui furent jouées ; l'autre (Caſſandre Fidele) qui fut au

Ce qui doit le plus frapper dans cette époque, c'eſt l'eſprit général. On voit des

---

nombre des femmes les plus ſavantes d'Italie, qui écrivoit également bien dans les trois langues, d'Homere, de Virgile, ou du Dante, & en vers comme en proſe, qui poſſédoit toute la philoſophie de ſon ſiecle & des ſiecles précédents, qui embelliſſoit de ſes graces la théologie même, qui ſoutint des theſes avec éclat, donna pluſieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces connoiſſances ſérieuſes les talents agréables & ſur-tout celui de la muſique, & releva encore ſes talents par ſes mœurs. Auſſi reçut-elle l'hommage des Souverains Pontifes & des Rois; & pour être ſinguliere en tout, elle vécut plus d'un ſiecle.

A Milan on trouve une Demoiſelle de l'illuſtre maiſon de Trivulce, qui jeune encore, prononça dans l'ancienne langue des Romains, un grand nombre de diſcours éloquents, devant des Papes & des Princes.

A Vérone, une Iſotta Nogarolla dans le quinzieme ſiecle, qui ſe fit de même la plus grande réputation par ſon éloquence, que tous les Souverains étoient curieux d'entendre, & les hommes célebres de voir.

A Florence, une Religieuſe de la maiſon de Strozzi, qui charmoit l'ennui & l'oiſiveté du cloître par le goût des Lettres & de ſa ſolitude, fut connue en Italie, en Allemagne & en France.

A Naples, une Sarrochia qui compoſa un poëme

femmes prêcher & ſe mêler de contre-verſe; des femmes ſoutenir publiquement

fameux ſur Scanderberg, & fut de ſon vivant comparée au Boyardo & au Taſſe.

A Rome, cette Victoire Colonne, Marquiſe de Peſcaire, qui aima paſſionnément les Lettres & y réuſſit, pleura très-jeune encore un époux qui étoit un grand homme de guerre, & paſſa le reſte de ſa vie entre l'étude & la douleur, célébrant par les poéſies les plus tendres, le héros qu'elle avoit aimé.

Suivez dans le même ſiecle les femmes illuſtres de toutes les nations, vous trouverez par-tout le même caractere & les mêmes genres d'études.

Vous verrez en Eſpagne une Iſabelle de Roſéres prêcher dans la grande Égliſe de Barcelone, venir à Rome ſous Paul III, y convertir des Juifs par ſon éloquence, & commenter avec éclat Jean Scot, devant des Cardinaux & des Évêques.

Une Iſabelle de Cordoue qui ſavoit le latin, le grec & l'hébreu, & qui avec de la beauté, un nom & des richeſſes, eut encore la fantaiſie d'être Docteur, & prit des degrés en théologie.

Une Catherine Ribéra dans le même ſiecle, qui compoſa des poéſies Eſpagnoles, moitié dévotes & moitié tendres.

Une Aloyſia Sigéa de Tolede, plus célebre que les trois autres, qui, outre le latin & le grec avoit appris l'hébreu, l'arabe & le ſyriaque, écrivit une lettre en ces cinq langues au Pape Paul III, fut enſuite appellée à la Cour de Portugal, y compoſa pluſieurs ouvrages & mourut jeune.

des theſes ; des femmes remplir des chaires de philoſophie & de droit ; des fem-

---

En France vous verrez un très-grand nombre de femmes qui dans le même ſiecle eurent le même genre de mérite, & ſur-tout une Ducheſſe de Retz, qui ſous Charles IX, fut célebre même en Italie, & qui étonna les Polonnois lorſqu'ils vinrent demander le Duc d'Anjou pour leur Roi, ſurpris de trouver à la Cour une jeune femme ſi inſtruite, & qui parloit les langues anciennes avec autant de pureté que de grace.

Vous trouverez en Angleterre les trois ſœurs Seymour, nieces d'une Reine & filles d'un Protecteur, toutes trois célebres par leur ſcience & par de très-beaux vers latins, qui, ſelon l'eſprit du temps, furent traduits dans toute l'Europe.

Jeanne Gray, qui ne fut Reine que pour monter ſur l'échafaut, & qui avant de mourir liſoit en grec le fameux Dialogue de Platon ſur l'immortalité.

Marie Stuart, la plus belle femme de ſon ſiecle, & une des plus inſtruites, qui écrivoit & parloit ſix langues, faiſoit très-bien des vers dans la nôtre, & très-jeune prononça à la Cour de France un diſcours latin, où elle prouva que l'étude des Lettres ſied bien aux femmes.

Enfin la fille ainée du fameux Chancelier d'Angleterre Thomas Morus, dont les connoiſſances furent preſque éclipſées par les vertus, & qui après avoir rendu à ſon pere dans ſa priſon les ſoins les plus tendres, l'avoir conſolé dans les fers, avoir

mes haranguer en latin devant des Papes ; des femmes écrire en grec & étudier l'hébreu ; des Religieuſes, poëtes ; des femmes du grand monde, Théologiennes ; & ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles qui avoient étudié l'éloquence, & qui avec le viſage le plus doux, & la voix du monde la plus touchante, s'en alloient pathétiquement exhorter le Saint Pere & les Rois à déclarer la guerre aux Turcs. L'eſprit religieux qui anima les femmes de tout temps, ſe montre encore ici, mais il a changé de for-

---

acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funebres, avoir racheté à prix d'or ſa tête des mains du bourreau, accuſée elle-même & traînée dans les fers pour deux crimes, dont l'un étoit de garder comme une relique la tête de ſon pere, & l'autre de conſerver ſes livres & ſes ouvrages, parut avec intrépidité devant ſes juges, ſe juſtifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuſe, imprima l'admiration comme le reſpect, & paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite, la douleur & l'étude.

Tel eſt le tableau du plus petit nombre de femmes qui dans cette époque ſe ſignalerent chez preſque toutes les nations. Il y en eut un nombre bien plus grand, ſur-tout en Italie ; mais nous n'avons indiqué que les plus célebres.

me. Il a fait tour-à-tour les femmes martyrs, apôtres, guerrieres, & a fini par les rendre Théologiennes & ſavantes. On voit encore le prix incroyable qu'on mettoit à l'étude des langues. Chez les particuliers, dans les cloîtres, dans les cours, & juſques ſur les trônes, par-tout le même eſprit régnoit. C'étoit peu pour une femme de lire Virgile, ou Ciceron. La bouche d'une jeune Italienne, d'une Eſpagnole, ou d'une Angloiſe paroiſſoit s'embellir, quand elle répétoit des ſons hébreux, ou prononçoit un vers d'Homere. La poéſie, ſi chere à l'imagination & aux ames ſenſibles, étoit embraſſée avec tranſport par les femmes. C'étoit une eſpece de jeu piquant & nouveau qui pouvoit flatter l'amour-propre & amuſer l'eſprit. Peut-être même le vuide qu'elles éprouvoient malgré elles & ſans s'en douter, dans une philoſophie barbare, dans une théologie abſtraite, & dans une vaine étude de dialectes & de ſons, leur faiſoit trouver plus de charmes dans un art, qui occupe ſans ceſſe l'imagination par des tableaux, & l'ame par des ſentiments.

Enfin pluſieurs d'entr'elles voulurent

réunir preſque tous les genres de connoiſſances ; & quelques-unes y réuſſirent. Ce qu'on a appellé depuis la ſociété, étoit alors beaucoup moins connu. Le déſœuvrement & le luxe n'avoient pas ſans doute inventé l'art de reſter ſix heures devant une glace, pour créer des modes. On faiſoit quelque choſe du temps. Delà cette multitude de connoiſſances acquiſes par les femmes. Obſervons que l'ambition de tout embraſſer, convenoit ſur-tout à la renaiſſance des Lettres. Dans la nouveauté tout le monde s'exagere ſes forces. Ce n'eſt qu'en les meſurant qu'on apprend à les connoître. Les deſirs même alors étoient plus aiſés à ſatisfaire. Il s'agiſſoit plus de ſavoir que de penſer ; & l'eſprit beaucoup plus actif qu'étendu, ne pouvant encore avoir le ſecret des ſciences & de leur profondeur, devoit naturellement les regarder comme un dépôt contenu dans les livres, dont la mémoire pouvoit s'emparer.

Si dans cette époque les femmes vouloient dérober toutes les connoiſſances des hommes, les hommes de tous côtés s'empreſſoient par des panégyriques à rendre des hommages aux femmes. C'é-

toit la ſuite de l'eſprit général qui portoit la galanterie dans les Lettres, comme il l'avoit porté dans les armes. L'Italie ſur-tout fut inondée de ces ſortes d'ouvrages. Le premier qui donna l'exemple fut Bocace. On ſait qu'il aima paſſionnément les femmes & en fut aimé. Il compoſa en leur honneur un ouvrage latin, *des femmes illuſtres.* Il y parcourt la fable, l'hiſtoire Grecque, l'hiſtoire Romaine, l'hiſtoire Sacrée, met enſemble Cléopatre & Lucrece, Flora & Porcie, Sémiramis & Sapho, Athalie & Didon. Bocace entreprend ſur-tout de réhabiliter l'honneur de Didon contre Virgile. Le Panégyriſte prouve contre le Poëte, que jamais la veuve de Sichée ne lui fut infidelle. Il eſt plaiſant de voir enſuite Bocace faire une ſortie éloquente & vigoureuſe contre les veuves Chrétiennes qui ſe remarient; l'Auteur du Décaméron citer Saint Paul, & le commenter à une jeune veuve qui s'excuſe ſur ſon âge de ce qu'elle n'imite pas Didon. Ce morceau qui eſt plaiſant, eſt d'une éloquence ſérieuſe; &, ce qu'on ne croiroit pas, la morale de Bocace eſt auſtere.

Après lui plus de vingt Écrivains publierent ſucceſſivement des éloges de femmes célebres de toutes les nations (*t*).

(*t*) Joſeph Bétuſſi traduiſit en italien l'ouvrage latin de Bocace ſur les femmes, & dans l'ardeur de ſon zele l'enrichit de cinquante articles nouveaux.

François Serdonati ne trouva point encore l'ouvrage complet ; il ramaſſa dans toutes les hiſtoires profanes ou ſaintes, barbares ou non barbares, tous les noms de femmes connues qui reſtoient encore, & groſſit le recueil de cent vingt éloges.

Ce n'eſt pas tout. Un Philoſophe de Bergame ; Auguſtin, mort en 1518, avoit publié dans le quinzieme ſiecle un volume latin des femmes illuſtres.

Dans le ſeizieme ſiecle, autre ouvrage ſur les femmes célebres, de Jules Céſar Capacio, Secretaire de la ville de Naples.

Un autre de Charles Pinto, en latin & en vers.

Un autre de Ludovico Doménichi.

Un autre de Jacques-Philippe Thomaſſini, Évêque dans l'État de Veniſe.

Un autre de Bernardin Scardéoni, Chanoine de Padoue, & ſur les femmes illuſtres de Padoue.

Un autre de François-Auguſtin della Chiéſa, Évêques de Saluces, ſur les femmes célebres dans la littérature.

Une autre de Louis-Jacob de Saint Charles, Religieux Carme, ſur les femmes illuſtres par des Ouvrages.

Un autre dans les Pays-Bas, d'un Alexandre Van-Denbuſch, ſur les femmes ſavantes.

Parmi nous Brantome publia un volume des vies des Dames illuſtres ; mais je remarque que Brantome, en Chevalier François & en homme de Cour, ne parle que de Reines & de Princeſſes. C'eſt-là qu'on trouve l'éloge de Catherine de Médicis & de la fameuſe Jeanne de Naples. Dans ſon ſtyle diffus, ſimple & naïf, Brantome juſtifie ces deux Reines. Il nous apprend que la ſeconde fut ſans foibleſſes, & la premiere ſans crimes. Il abſout l'une de ſes amants & du meurtre de ſon époux : il abſout l'autre des guerres civiles & de la Saint-Barthelemi.

Après Brantome, un Hilarion de Coſte, Minime, publia deux volumes *in-quarto* de huit cents pages chacun, contenant les éloges de toutes les femmes du quinzieme ou ſeizieme ſiecle, diſtinguées par la valeur, & les talents ou les vertus. Mais en bon Religieux il ne

---

Un autre d'un Simon-Martin, Minime en France ; ſur les femmes illuſtres de l'Ancien Teſtament.

Un autre du fameux pere le Moine ſous le titre de Galerie des femmes fortes.

Je fais grace de beaucoup d'autres que je pourrois nommer.

s'eſt

s'eſt permis de louer que des femmes catholiques. Ainſi par exemple, il s'eſt bien donné de garde de dire un mot de la Reine Éliſabeth ; mais auſſi il fait un long & magnifique éloge de Reine Marie d'Angleterre, qui commença par faire aſſaſſiner ſur l'échafaud Jeanne Gray, âgée de dix-ſept ans, appellée à la Couronne par le teſtament du dernier Roi : & qui enſuite dans l'eſpace de cinq années qu'elle régna, fit expirer dans les flammes pour cauſe de religion, ſix à ſept cents perſonnes de tout rang & de tout âge. Les éloges de ce Moine panégyriſte montent à plus de 170 : mais tout cede à l'Italien Pierre-Paul de Ribéra, qui publia dans ſa langue, un ouvrage intitulé : *les Triomphes immortels, & entrepriſes héroïques de huit cents quarante-cinq femmes.* Il ſeroit difficile ſans doute d'avoir une collection plus complette.

Outre ces gros recueils d'éloges en l'honneur des femmes célebres, il y eut un grand nombre d'Écrivains, ſur-tout en Italie, qui adreſſerent des panégyriques particuliers à des femmes. Jamais peut-être on ne vit à la fois tant de Princeſſes éclairées que dans cette partie de

l'Europe. Les Cours de Naples, de Milan, de Mantoue, de Parme, de Florence, &c. formoient autant d'écoles de goût, entre leſquels régnoit une émulation de talents & de gloire. Les hommes s'y diſtinguoient par les armes, ou par l'intrigue; les femmes, par les connoiſſances & par les graces. Il y avoit peu de ces petites Cours où il n'y eut quelqu'homme de Lettres de la plus grande réputation. Dans un pays qui ne forme qu'un grand État, il y a peu de talents, parce qu'il n'y a qu'une Capitale, qu'une Cour, & qu'un centre de lumieres. Les Provinces éloignées n'ont ni la même activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'Etats, & où preſque chaque ville formoit une capitale; l'eſprit naiſſoit & ſe développoit par-tout. C'eſt sûrement une des cauſes de la grande ſupériorité des Italiens. Ce qui faiſoit leur malheur en politique, faiſoit leur gloire pour les talents. Tous ces hommes ou de génie ou d'eſprit s'attachoient au femmes célebres, l'ornement de ces Cours. Il y en eut parmi eux qui eſtimant la condition par les ames & croyant que le génie égale tout, oſerent

avoir de très-vives paſſions pour de grandes Princeſſes (*u*), mais d'autres qui avoient de l'imagination au lieu d'amour, ſubſtituoient aux paſſions la galanterie de l'eſprit, & y mêlant les idées Platoniciennes qui régnoient alors compoſoient pour ces Princeſſes, en ſtyle méthaphyſique, des hymnes reſpectueux ſous le nom d'éloges (*x*).

(*u*) Bocace à la Cour de Naples, & le Taſſe à la Cour de Ferrare.

(*x*) De tant d'éloges ou recueils de panégyriques pour des femmes, en vers, en proſe, en diſcours, en ſonnets, le plus ſingulier, ſans contredit, eſt celui qui fut publié à Veniſe en 1555, ſous le titre de *Temple à la divine Signora Jeanne d'Arragon, conſtruit en ſon honneur par tous les plus beaux eſprits & dans toutes les langues principales du monde.* Cette femme une des plus célebres du ſeizieme ſiecle, & mariée à un Prince de la maiſon Colonne, fut la merre de Marc-Antoine Colonne qui ſe ſignala à la bataille de Lépante contre les Turs. L'hommage dont nous venons de parler, ou la conſtruction poétique de ce Temple, lui fut décernée par un décret paſſé l'an 1551, à Veniſe dans l'Académie des *Dubioſi*. Quelques-uns d'entr'eux avoient déja eu l'idée de ce culte; mais on trouva l'idée trop heureuſe pour n'être point adoptée par le Corps; il y eut ſeulement une diſpute. Il ſagiſſoit de ſavoir ſi Jeanne d'Arragon auroit ſeule les hon-

Le même eſprit qui dans cette époque créa tant de panégyriques de femmes, fit naître une foule de livres ſur le mérite des femmes en général. On éleva l'importante queſtion de l'égalité ou de la préeminence des ſexes. Et pendant cent cinquante ans on vit une eſpece de conſpiration d'Écrivains pour aſſurer la ſupériorité aux femmes. Le chef & un des premier auteurs de cette conjuration fut un homme célebre; c'eſt ce Corneille Agrippa, qui, né à Cologne en 1486, étudia toutes les ſciences, embraſſa tous

---

neurs du Temple, ou ſi on aſſocieroit à ſa divinité la Marquiſe de Guaſt ſa ſœur, & qui n'étoit pas moins célebre. Mais on jugea apparemment que deux Divinités, deux Souveraines, & deux femmes n'aimoient guere à ſe trouver enſemble. Ainſi, après de graves délibérations, l'Académie décida que la Marquiſe de Guaſt auroit ſes autels à part, & Jeanne d'Arragon ſa ſœur reſta unique & excluſive propriétaire des ſiens. On procéda enſuite à bâtir le Temple; & les langues Latine, Grecque, Italienne, Françoiſe, Eſpagnole, Sclavonne, Polonoiſe, Hongroiſe, Hébraïque, Caldaïque, &c. furent employées à la conſtruction de ce monument, un des plus ſinguliers ſans doute, que la galanterie ait jamais élevé en l'honneur de la beauté.

les états, parcourut tous les pays, porta les armes avec distinction, se fit ensuite Théologien, Docteur en droit, Docteur en médecine, commenta les épîtres de Saint Paul en Angleterre, donna des leçons sur la pierre philosophale à Turin, sur la Théologie à Pavie, pratiqua la médecine en Suisse, fut attaché successivement à trois ou quatre Princes & Princesses, & n'en fut que plus malheureux, essuya des injustices, s'en plaignit avec courage, fut mis deux fois dans les fers, & toujours errant parce qu'il se laissa toujours entraîner à une imagination ardente & foible, parce qu'incapable d'être libre & d'être esclave, il ne sut avoir ni le courage de la pauvreté, ni celui de la dépendance, après avoir excité tour-à tour ou à la fois la pitié, l'admiration & la haine, mourut en France, à quarante-neuf ans, avec une grande réputation & de grands malheurs.

Ce fut en 1509, qu'il publia son Traité *de l'excellence des femmes au-dessus des hommes*. Malheureusement il avoit alors intérêt de plaire à la fameuse Marguerite d'Autriche, qui gouvernoit les Pays-Bas. On est fâché que cette petite circonstance se

ſoit mêlée à une ſi belle cauſe. Son livre eſt diviſé en trente chapitres ; & dans chaque chapitre il démontre la ſupériorité des femmes par des preuves théologiques, phyſiques, hiſtoriques, cabaliſtiques & morales. Il met à contribution l'écriture & la fable, les Hiſtoriens, les Poëtes, les loix civiles, les loix canoniques, cite un peu plus qu'il ne raiſonne, & finit par proteſter que ce n'eſt par aucun intérêt humain qu'il a écrit, mais par devoir, parce que tout homme qui connoît la vérité en doit compte, & qu'alors le ſilence ſeroit un crime.

Les Italiens en liſant cet ouvrage durent le regarder comme un vol que leur avoit fait un Allemand. Mais s'ils n'eurent pas le mérite de l'invention, on peut dire qu'ils s'en dédommagerent. Le Cardinal Pompée Colonne, le Porcio, le Lando, le Doménichi, le Maggio, le Bernardo Spina & beaucoup d'autres, écrivirent tous ſur la perfection des femmes. Mais l'ouvrage le plus ſingulier dans ce genre eſt celui de Ruſcelli ; il parut à Veniſe en 1552. Ruſcelli vint après tous les autres, & mécontent de la maniere dont on avoit, dit-il, ſoutenu avant lui une cauſe ſi évidente, il

imagina de nouvelles preuves, bien sûr qu'après lui il ne seroit plus possible de douter. Après avoir copié Agrippa en le critiquant, il se jette dans des spéculations sublimes, & s'attache à prouver que la contemplation de la beauté peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, & l'élever à la contemplation de Dieu même.

Tel est le résultat de son ouvrage ; mais ce qu'on ne peut rendre, c'est l'impression que fait dans la lecture un mêlange continuel de théologie & de platonisme, le nom de Dieu mêlé par-tout à celui des femmes, Moïse à côté de Pétrarque & du Dante ; & dans la même page, & presque dans les mêmes lignes, des citations de Bocace & de Saint Augustin, d'Homere & de Saint Jean. Rien à mon gré ne peint mieux l'esprit du seizieme siecle, en Italie sur-tout, & avec quelle bonne foi on étoit, ou on vouloit être tout ensemble amant, dévot, chrétien, païen, théologien & philosophe. Peut-être même ce mêlange bisarre devoit-il se trouver dans un pays où l'on rencontre souvent les ruines d'un ancien temple de Jupiter à côté d'une Eglise, une statue de Saint Pierre sur une colonne de Trajan, & des Madones près d'un Apollon.

Il paroît que même après le Ruſcelli il y eut encore des incrédules à perſuader, & que toutes les converſions n'étoient pas faites ; car on trouve encore pluſieurs ouvrages, Italiens, Eſpagnols, & François ſur le même ſujet (*y*).

(*y*) En 1593, il en parut un d'une célebre Vénitienne que j'ai déjà citée (Modeſta di Pozzo di Zorzi.) Elle y ſoutenoit la ſupériorité de ſon ſexe ſur le nôtre. Son ouvrage eut le plus grand ſuccès ; & malheureuſement pour elle, ce qui y ajouta peut-être, c'eſt qu'on pouvoit la louer ſans crainte. Elle venoit de mourir quand l'ouvrage parut. Les hommes d'ailleurs voient toujours avec plaiſir ces ſortes d'ouvrages des femmes. L'orgueil qui calcule tout, regarde comme une preuve même de ſes avantages, l'effort qu'on fait pour les combattre.

Au dix-ſeptieme ſiecle un autre femme & une autre Vénitienne (Lucrece Marinella) ſoutint la même cauſe. Son ouvrage eſt intitulé : *la nobleſſe & l'excellence des femmes avec les défauts & les imperfections des hommes.* Les hommes du moins n'eurent point avec elle le défaut d'être injuſtes ; & elle eut tout le ſuccès que la beauté donne à l'eſprit.

En 1628, autre ouvrage Italien encore *ſur la dignité des femmes.* Pour cette fois l'Auteur étoit un homme ; c'étoit Chriſtophe Bronzini, ſon ouvrage eſt en dialogues & diviſé par jours. On peut concevoir par l'étendue de ſon plan, combien la matiere lui parut riche : ſa diviſion eſt de vingt-quatre

Il faut avouer de bonne foi, que de tant d'ouvrages il y en a bien peu qui méritent

---

journées. La huitieme qui roule ſur le mariage, a ſeule plus de deux cents pages. Bronzini en louant les femmes ne leur aſſigne point de rang, & laiſſe indécis le procès des deux ſexes.

Mais en 1650, parut un livre où le procès étoit jugé très-nettement; le titre de l'ouvrage étoit: *la femme meilleure que l'homme, paradoxe par Jacques del Pozzo.* On ne ſait pourtant ſi les femmes durent être beaucoup flattées de ce mot de paradoxe.

En Eſpagne un nommé Joan de Spinoſa fit dans le ſeizieme ſiecle un dialogue à l'éloge des femmes. On peut croire qu'il les loua avec toute l'imagination de ſon pays, & toute la majeſté de ſa langue.

En France nous avons un très-ancien ouvrage ſur le mérite des femmes, qu'on traduiſit en latin pour lui donner plus de cours. Les Italiens eux-mêmes l'adopterent, & il fut traduit en leur langue par Vincent Calméta.

Les Françoiſes ne furent guere moins zélées que les Italiennes à ſoutenir l'honneur de leur ſexe.

Marguerite, Reine de Navarre & premiere femme de Henri IV, tour-à-tour dévote & galante, & plus célebre, comme on ſait, par ſon eſprit que par ſes mœurs, dans un ouvrage en forme de lettre, entreprit de prouver *que la femme eſt fort ſupérieure à l'homme.*

Mademoiſelle de Gournay qui mérita d'être adoptée par Montagne, écrivit auſſi pour ſon ſexe;

d'être lus, & qu'il n'y en a pas un où la queſtion ſoit traitée : on a mis par-tout

---

mais plus modeſte ou moins hardie, elle borna ſes prétentions, & ſe contenta de l'égalité.

Cette modeſtie n'empêcha point qu'une Demoiſelle de Schurman, née à Cologne, & qui de ſon temps eut une prodigieuſe réputation, parce qu'elle réuſſiſſoit dans tous les arts, qu'elle étoit Peintre, Muſicienne, Graveur, Sculpteur, Philoſophe Géometre, Théologienne même, & qu'elle avoit encore le mérite d'entendre & de parler neuf langues différentes, ne dit après avoir lu ce livre en l'honneur de ſon ſexe; *dans cet ouvrage, je ne voudrois ni n'oſerois tout approuver.*

En 1643, il ſe publia à Paris un autre ouvrage ſous ce titre : *La femme généreuſe qui montre que ſon ſexe eſt plur noble, meilleur politique, plus vaillant, plus ſavant, plus vertueux & plus économe que celui des hommes.*

En 1665, une Demoiſelle publia encore à Paris un livre intitulé : *les Dames illuſtres, ou par bonnes & fortes raiſons il ſe prouve que les femmes ſurpaſſent les hommes.*

En 1675, autre ouvrage intitulé : *de l'égalité des deux ſexes, diſcours philoſophique & moral, où l'on voit l'importance de ſe défaire des préjugés.*

En 1673, l'Auteur ſe réfuta ſous un autre nom, en publiant un Traité *de l'excellence des hommes contre l'égalité des ſexes*; mais on voit qu'il ſe réfute doucement & qu'il craint d'avoir raiſon contre lui-même.

l'autorité à la place du raiſonnement ; même quand on a parlé des femmes ; mais en pareille matiere, comme en beaucoup d'autres, vingt citations ne valent pas une raiſon.

Il ſemble que pour terminer cette grande queſtion d'amour propre & de rivalité entre les ſexes, il faudroit examiner la force ou la foibleſſe des organes ; le genre d'éducation dont les deux ſexes ſont ſuſceptibles ; le but de la nature en les formant ; juſqu'à quel point il ſeroit poſſible de la corriger, ou de la changer ; ce qu'on gagneroit & ce qu'on perdroit en s'éloignant d'elle, enfin l'effet inévitable & forcé que la différence des devoirs, des occupations & des mœurs doit produire ſur l'eſ-

---

En 1691, on vit paroître une troiſieme édition de cet ouvrage qui eut une ſorte de célébrité.

Dans le même ſiecle une Demoiſelle Romieu, d'une famille de Languedoc, voulut ſe reſaiſir de la ſupériorité, & tâcha de l'établir par de bonnes preuves.

Enfin cette opinion ou ce procès produiſit une eſpece de guerre entre les Écrivains, d'ailleurs aſſez obſcurs, & fit naître des ouvrages, des réponſes & des repliques, aujourd'hui également inconnues.

prit, l'ame & le caractere des deux ſexes.

S'agit-il de talents & d'eſprit, il faudroit diſtinguer l'eſprit philoſophique qui médite, l'eſprit de mémoire qui raſſemble, l'eſprit d'imagination qui crée, l'eſprit politique ou moral qui gouverne.

Il faudroit enſuite juſqu'à quel degré ces quatre genres d'eſprit peuvent convenir aux femmes ; ſi la foibleſſe naturelle de leurs organes, d'où réſulte leur beauté ; ſi l'inquiétude de leur caractere, qui tient à leur imagination ; ſi la multitude & la variété des ſenſations, qui fait une partie de leurs graces, leur permet cette attention forte & ſoutenue qui peut combiner de ſuite une longue chaîne d'idées ; attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un & le voir tout entier, qui d'une ſeule idée en fait ſortir une foule, toutes enchaînées à la premiere, ou d'un grand nombre d'idées éparſes extrait une idée primitive & vaſte qui les raſſemble toutes.

Ce genre d'eſprit eſt rare, même parmi les hommes, je le ſais ; mais enfin il y a pluſieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce ſont eux qui ſe ſont élevés à la hauteur de la nature pour la connoître. Ils ont montré à l'ame la ſource de ſes idées, aſſigné à la

raiſon ſes bornes, au mouvement ſes loix, à l'univers ſa marche. Ils ont créé des ſciences en créant des principes, & agrandi l'eſprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'eſt miſe à côté de ces hommes célebres, eſt-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature ?

Deſcartes, outragé par l'envie, mais admiré par deux Princeſſes, vantoit l'eſprit philoſophique des femmes. Je n'oſe croire que ſa reconnoiſſance voulut par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvoit dans Eliſabeth & dans Chriſtine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, & qui paroît s'aſſocier à ſon génie en ſuivant la marche de ſes idées. Peut être même trouvoit-il dans les femmes la clarté, l'ordre & la méthode ; mais trouvoit-il de même la baſe de l'eſprit philoſophique, le doute ? Trouvoit-il cette raiſon froide qui marche ſans ſe précipiter jamais, & meſure tous ſes pas ? Leur eſprit pénétrant & rapide, s'élance & ſe repoſe. Il a plus de ſaillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un inſtant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il déſeſpere de le voir. Il ſeroit donc moins étonnant qu'elles n'euſſent

point cette opiniâtre lenteur, qui ſeule recherche & découvre les grandes vérités.

L'imagination ſembleroit bien plus devoir être leur partage. On a obſervé que celle des femmes, a je ne ſais quoi de ſingulier & d'extraordinaire. Tout les frappe; tout ſe peint en elles avec vivacité. Leurs ſens mobiles parcourent tous les objets & en emportent l'image. Des forces inconnues, des liens ſecrets leurs tranſmettent rapidement toutes les impreſſions. Le monde réel ne leur ſuffit pas; elles aiment à ſe créer un monde imaginaire; elles l'habitent & l'embelliſſent. Les ſpectres, les enchantements, les prodiges, tout ce qui ſort des loix ordinaires de la nature, ſont leur ouvrage & leurs délices. Elles jouiſſent de leurs terreurs même. Leur ame s'exalte, & leur eſprit eſt toujours plus près de l'henthouſiaſte. Mais il faudroit voir juſqu'où cette imagination appliquée aux arts, peut développer en elles le talent de créer & de peindre; ſi elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive & légere; ſi le genre de la leur ne tient pas néceſſairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaiſirs, à leur foibleſſe même. Je demanderai ſi leurs fibres

plus délicates ne doivent pas craindre des ſenſations fortes qui les fatiguent, & en chercher de douces qui les repoſent. L'homme toujours actif eſt expoſé aux orages. L'imagination du Poëte ſe nourrit ſur la cime des montagnes, aux bords des volcans, ſur les mers, ſur les champs de bataille, ou au milieu des ruines, & jamais il ne ſent mieux les idées voluptueuſes & tendres, qu'après avoir éprouvé de grandes ſecouſſes qui l'agitent. Mais les femmes par leur vie ſédentaire & molle, éprouvant moins le contraſte du doux & du terrible, peuvent-elles ſentir & peindre, même ce qui eſt agréable, comme ceux qui, jettés dans des ſituations contraires, paſſent rapidement d'un ſentiment à l'autre? Peut-être même par l'habitude de ſe livrer à l'impreſſion du moment, qui, chez elles eſt très-forte, doivent elles avoir dans l'eſprit plus d'images que de tableaux. Peut-être leur imagination, quoique vive, reſſemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien.

De toutes les paſſions, l'amour ſans contredit eſt celle que les femmes ſentent & qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que foiblement & par

contre-coup : celle-là leur appartient ; elle eſt le charme & l'intérêt de leur vie ; elle eſt leur ames. Elles doivent donc mieux réuſſir à la peindre. Mais ſauront-elles, comme l'Auteur d'Andromaque & de Phedre, ouc elui de Zaïre, exprimer les tranſports d'une ame troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui eſt tantôt impétueuſe & tantôt tendre, qui s'adoucit & qui s'irrite, qui verſe le ſang & qui ſe ſacrifie enſuite elle-même? Peindront-elles ſes retours, ſes fureurs, ſes orages ? non : & c'eſt la Nature elle même qui le leur défend. Car la Nature a donné à l'un des deux ſexes l'audace des deſirs & le droit d'attaquer ; à l'autre, la défenſe & ces deſirs timides qui attirent en réſiſtant. L'amour dans l'un eſt une conquête, & dans l'autre un ſacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays & de tous les ſiecles, ſachent mieux peindre un ſentiment délicat & tendre, qu'une paſſion violente & terrible. Enfin, obligées par leur devoir, par la réſerve de leur ſexe, par le deſir d'une certaine grace qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs ſentiments ; ces ſentiments toujours contraints ne doivent-ils pas s'affoiblir chez elles peu-à-peu, &

avoir moins d'énergie que ceux des hommes, qui toujours audacieux & extrêmes avec impunité, donnent à leurs paſſions le degré d'accent qu'ils veulent, & les fortifient encore en les développant ? Une contrainte paſſagere allume les paſſions; une contrainte durable les amortit ou les éteint.

Pour l'eſprit d'ordre & de mémoire qui claſſe des faits & des idées, afin de les retrouver au beſoin, comme il tient beaucoup à l'habitude & à des méthodes, on ne voit pas pourquoi les deux ſexes n'y réuſſiroient point également. Cependant pour la quantité même des matériaux d'où réſulte l'érudition, il faudroit encore examiner ſi dans les femmes l'excès du travail ne produiroit pas plus aiſément le dégoût. Seroit-il vrai que leur impatience & ce deſir naturel de changer, qui tient à des impreſſions fugitives & rapides, ne leur permît pas de ſuivre pendant des années le même genre d'étude, & d'acquérir ainſi des connoiſſances profondes & vaſtes ? On ſait qu'il y a des qualités d'eſprit qui s'excluent. Ce ne peut être la même main qui taille le diamant, & qui creuſe la mine.

Je viens à un objet plus important, l'eſ-

prit politique ou moral qui consiste dans la conduite de soi-même & des autres. Pour balancer sur cet objet les avantages ou les désavantages des deux sexes, il faudroit distinguer l'usage de cet esprit dans la société, & son usage dans le gouvernement.

Dans la société, les femmes occupées sans cesse à observer, par le double intérêt d'étendre & de conserver leur empire, doivent parfaitement connoître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour propre, les foiblesses secretes, les fausses modesties & les fausses grandeurs, ce qu'un homme est, & ce qu'il voudroit être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, son estime marquée jusques dans ses satyres, & par ses satyres même. Elles doivent connoître & distinguer les caracteres, l'orgueil calme & qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux & ardent qui s'irrite, la sensibilité vaine, la sensibilité tendre, la sensibilité brûlante sous des dehors froids, la légéreté de prétention, & celle qui est dans l'ame, la défiance qui naît du caractere, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'esprit; enfin tous les sen-

timents & toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir ſur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent ſavoir comment on la dirige ſans paroître s'en occuper ; comment on peut faire illuſion ſur cet art même, quand une fois il eſt connu ; quel eſt le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, & juſqu'à quel point on peut s'en ſervir pour les gouverner. Dans les affaires elles connoiſſent les grands effets que produiſent de petites paſſions. Elles ont l'art d'impoſer aux unes, en faiſant voir qu'on les connoît ; d'éloigner les autres, en ſe montrant très-loin même de les ſoupçonner. Elles ſavent enchaîner par des éloges qu'on mérite ; elles ſavent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce ſont toutes ces connoiſſances ſi fines qui ſervent aux femmes de liſieres pour conduire les hommes. La ſociété eſt pour elles comme un clavecin, dont elles connoiſſent les touches ; elles ont deviné d'avance le ſon que chacune doit rendre. Mais les hommes, impétueux & libres, ſuppléant à l'adreſſe par la force, & par conſéquent ayant moins d'intérêt

d'obſerver, entraînés d'ailleurs par le beſoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connoiſſances morales, dont l'application eſt de tous les inſtants; leurs calculs pour la ſociété, doivent donc être à la fois moins rapides & moins sûrs.

Il faudroit enſuite comparer le genre d'eſprit des deux ſexes, appliqué au gouvernement. Dans la ſociété on gouverne les hommes par leurs paſſions; & les plus petits reſſorts ſont quelquefois les grands moyens. Mais dans le gouvernement des États, c'eſt par de grandes vues, par le choix des principes, ſur tout par la diſtinction & l'emploi des talents, que l'on peut obtenir des ſuccès. C'eſt-là, que loin de ſe ſervir des foibleſſes, il faut les craindre, & qu'il faut élever les hommes au-deſſus d'eux, au lieu de les y ramener ſans ceſſe. Ainſi dans la ſociété l'art de gouverner eſt celui de flatter les caracteres, au lieu que l'art de l'adminiſtration, eſt preſque toujours celui de les combattre. La connoiſſance même des hommes qu'il faut dans tous les deux, n'eſt pas la même. Dans l'un, il faut connoître les hommes par leur foibleſſe; & dans l'autre, par leur force. L'un tire parti des défauts pour de petites

fins, l'autre découvre les grandes qualités qui tiennent à ces défauts même. Enfin l'un cherche les petits coins dans le grand homme, & l'autre doit démêler un grand homme ſouvent dans celui qui n'eſt rien encore; car il y a des ames qui n'exiſtent point pour tout ce qui eſt médiocre.

Voyons maintenant ſi ce genre d'eſprit & d'obſervation convient également aux deux ſexes. Je ſais qu'il y a des femmes qui ont régné, & qui regnent encore avec éclat. Chriſtine en Suede, Iſabelle de Caſtille en Eſpagne, Eliſabeth en Angleterre, ont mérité l'eſtime de leur ſiecle & de la poſtérité. Nous avons vu dans la guerre de 1741, une Princeſſe que nous admirions en la combattant, défendre l'Empire avec autant de génie que de courage; & nous voyons encore aujourd'hui l'Empire Ottoman ébranlé par une femme. Mais dans les queſtions générales il faut craindre de prendre les exceptions pour des regles, & chercher ce qui eſt dans le cours ordinaire de la nature. Il faudroit donc voir ſi dans la ſociété les femmes n'étant, & ne pouvant preſque jamais être en action, peuvent auſſi-bien connoître les talents, leur emploi, & leur uſage ou leurs bornes; ſi

les grandes vues & l'application des grands principes, ſuppoſant l'habitude de ſaiſir des réſultats d'un coup d'œil, conviennent à leur imagination de détail, & au peu d'habitude qu'elles ont de généraliſer leurs idées. C'eſt le caractere ſur-tout qui gouverne, c'eſt la vigueur de l'ame qui donne du reſſort à l'eſprit, qui affermit & qui étend les idées politiques; mais le caractere ne peut preſque jamais être formé que par de grands mouvements, de grandes eſpérances ou de grandes craintes, & le beſoin de ſe déployer ſans ceſſe en agiſſant: celui des femmes n'eſt-il donc pas deſtiné en général à avoir plus d'agrément que de force? Leur imagination rapide, & qui fait quelquefois marcher le ſentiment au-devant de la penſée, ne les rend-elles pas dans le choix des hommes, plus ſuſceptibles, ou de prévention ou d'erreur? Enfin les calomnieroit-on beaucoup, riſqueroit-on même de leur déplaire, ſi on oſoit leur dire qu'elles doivent, dans la diſtribution de leur eſtime, mettre un peu trop de prix aux agréments, & être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme?

C'eſt peut-être là le défaut qu'on put

reprocher à Éliſabeth. Les goûts de ſon ſexe perçoient à travers les ſoins du Trône & la grandeur de ſon caractere. On eſt fâché dans certains moments, de la voir mêler aux vues des grandes ames les foibleſſes des plus petites. Peut-être ſi Marie Stuard eût été moins belle, ſa rivale eût été moins barbare. Ce goût de coquetterie, comme on ſait, donna à Éliſabeth des favoris, qu'elle jugea bien plus en femme qu'en Souveraine. Elle crut trop aiſément que l'art de lui plaire ſuppoſoit du génie.

Cette même Reine ſi fameuſe à tant de titres, exerça ſur les Anglois un pouvoir preſqu'arbitraire, & dont peut-être on n'eſt pas aſſez ſurpris. En général les femmes ſur le Trône, ſont plus portées au deſpotiſme, & s'indignent plus des barrieres. Le ſexe à qui la Nature aſſigna la puiſſance en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'éleve à ſes propres yeux, & n'a pas beſoin de s'atteſter à lui-même des forces dont il eſt sûr. Mais la foibleſſe s'étonne du pouvoir qu'elle a, & précipite ce pouvoir de tous les côtés pour s'en aſſurer elle-même. Les grands hommes ont peut-être plus le genre de deſpotiſme qui tient à la hauteur des idées ; & les femmes hors

de la classe ordinaire, le despotisme qui tient aux passions ; le leur est une saillie de leur ame, bien plus que le fruit d'un système.

Une chose favorise le despotisme des femmes qui gouvernent ; c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe avec celui de leur rang. Ce qu'on eut refusé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'est presque jamais cruel. Elles ont plutôt un despotisme de fantaisies que d'oppression. Le Trône même ne peut les guérir de leur sensibilité ; elles portent dans leur ame le contre-poids de leur puissance (z).

Si après avoir comparé les deux sexes par les talents, nous les comparons par les vertus, nous trouverons d'autres rapports. D'abord l'expérience & l'histoire nous apprennent que dans toutes les sectes, tous les pays, & dans tous les rangs, les

(z) Il suit delà que dans une Monarchie limitée, les femmes sur le Trône tendroient plus au despotisme, & que dans un pays despotique elles se rapprocherent de la Monarchie par la douceur. Et c'est ce qui est assez prouvé par l'expérience.

femmes

femmes ont plus que les hommes les vertus religieuſes. Naturellement plus ſenſibles, elles ont plus beſoin d'un objet qui ſans ceſſe occupe leur ame; elles portent à Dieu un ſentiment qui a beſoin de ſe répandre, & qui ailleurs ſeroit un crime. Avides du bonheur, & le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie & vers un monde différent. Extrêmes dans leurs deſirs, rien de borné ne les ſatisfait. Plus dociles ſur les devoirs, elles les raiſonnent moins, & les ſentent mieux. Plus aſſervies aux bienſéances, elles croient encore plus à ce qu'elles reſpectent. Moins occupées & moins actives, elles ont plus le temps de contempler. Moins diſtraites au dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voient ſans ceſſe. Plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies & des temples; & la religion des ſens influe encore ſur celle de l'ame. Enfin gênées partout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur ſexe, avec les femmes par une éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaiſirs & de leurs peines à l'Etre Suprême qui les voit, & ſouvent dépoſent dans ſon ſein des

foibleſſes qui leur ſont cheres, & que le monde entier ignore. Alors ſe rappellant leurs douces erreurs, elles jouiſſent de leur attendriſſement même ſans ſe le reprocher; & ſenſibles ſans remords, parce qu'elles le ſont ſous les regards de Dieu, elles trouvent des délices ſecrettes juſques dans le repentir & les combats. Il ſembleroit donc par une ſuite même du caractere des femmes, que leur religion devroit être plus tendre & celle des hommes plus forte; l'une tenant plus à des pratiques, & l'autre à des principes; & qu'en exaltant les idées religieuſes, la femme ſeroit plus proche de la ſuperſtition, & l'homme du fanatiſme. Mais ſi une fois le fanatiſme s'empare d'elle, ſon imagination plus vive l'emportera plus loin; & plus féroce par la crainte même d'être ſenſible, ce qui faiſoit une partie de ſes charmes ne contribuera plus qu'à ſes fureurs.

Aux vertus religieuſes tiennent de très-près les vertus domeſtiques; & ſans doute elles devroient être communes aux deux ſexes: mais ſi l'avantage ſe trouve encore du côté des femmes, du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur ſont plus néceſſaires. Dans le premier âge,

timide & ſans appui, la fille eſt plus attachée à ſa mere ; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer. Tremblante elle ſe raſſure auprès de celle qui la protege ; & ſa foibleſſe, qui fait ſa grace, augmente encore ſa ſenſibilité. Devenue mere, elle a d'autres devoirs, & tout l'invite à les remplir. Alors l'état des deux ſexes eſt bien différent. Au milieu des travaux & parmi tous les arts, l'homme déployant ſa force, & commandant à la Nature, trouve des plaiſirs dans ſon induſtrie, dans ſes ſuccès, dans ſes efforts même. La femme plus ſolitaire a bien moins de reſſources. Ses plaiſirs doivent naître de ſes vertus ; ſes ſpectacles ſont ſa famille. C'eſt auprès du berceau de ſon enfant, c'eſt en voyant les ſouris de ſa fille & les jeux de ſon fils, qu'une mere eſt heureuſe. Et où ſont les entrailles, les cris, les émotions puiſſantes de la Nature ? Où eſt ce caractere tout à la fois touchant & ſublime, qui ne ſent rien qu'avec excès ? Eſt-ce dans la froide indifférence & la triſte ſévérité de tant de peres ? non : c'eſt dans l'ame brûlante & paſſionnée, des meres. Ce ſont elles qui par un mouvement auſſi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher

leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce ſont elles qui ſe jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans ſon berceau. Ce ſont elles qui, pâles, échevelées, embraſſent avec tranſport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs levres ſur ſes levres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ſes cendres inſenſibles. Ces grandes expreſſions, ces traits déchirants qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur & de tendreſſe, n'ont jamais appartenu, & n'appartiendront jamais qu'aux femmes. Elles ont, dans ces moments, je ne ſais quoi qui les éleve au deſſus de tout, qui ſemble nous découvrir de nouvelles ames, & reculer les bornes connues de la Nature.

Conſidérez les devoirs même d'où naît la fidélité des époux; lequel des deux ſexes y doit être plus attaché? lequel pour les violer a plus d'obſtacles à vaincre? eſt mieux défendu par ſon éducation, par ſa réſerve, par cette pudeur qui repouſſe même ce qu'elle deſire, & quelquefois diſpute à l'amour ſes droits les plus tendres? Calculez le pouvoir que la Nature donne au premier penchant & aux premiers nœuds,

dans un cœur né ſenſible, & à qui juſqu'à préſent il a été défendu d'aimer. Calculez la force de l'opinion même qui regne avec tant d'empire ſur l'un des deux ſexes, & qui tyran biſarre, pour les mêmes foibleſſes applaudit ſouvent l'un, tandis qu'il flétrit l'autre. La Nature attentive, pour conſerver les mœurs des femmes, a pris ſoin elle-même de les environner des barrieres les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, & la fidélité plus touchante. Non, & il faut l'avouer, ce n'eſt preſque jamais par elles que commence le déſordre des familles; & dans les ſiecles même où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur ſiecle.

Après les vertus religieuſes & domeſtiques viennent les vertus ſociales; & d'abord les vertus de ſenſibilité: ce ſont toutes les paſſions affectueuſes & douces. On ſait qu'au premier rang ſont l'amitié & l'amour.

C'eſt une grande queſtion de ſavoir lequel des deux ſexes eſt le plus propre à l'amitié. Montagne, qui a ſi bien connu ou deviné la Nature, & qui nous a volé, il y a deux cents ans, une partie de la philoſophie de notre ſiecle, décide nettement la queſtion

contre les femmes ; mais ſur cet objet il prononce plutôt qu'il n'examine. On remarque même dans tout ſon livre, qu'en général il rend peu de juſtice aux femmes. Peut-être étoit-il comme ce juge qui craignoit tant d'être partial, qu'il avoit pour principe de faire toujours perdre le procès à ſes amis. Sur cette queſtion, ſi je converſois avec Montagne, j'oſerois lui dire : vous convenez ſans doute que l'amitié eſt le ſentiment de deux ames qui ſe cherchent, & qui ont beſoin de s'appuyer l'une ſur l'autre. Or, il ſembleroit qu'entre les deux ſexes, celui dont la tête & les bras ſont le plus occupés, qui eſt le plus diſtrait, qui eſt le plus libre, qui peut plus hautement répandre ſes idées & déployer tous ſes ſentiments, qui dans la proſpérité jouit plus par l'orgueil, qui dans le malheur eſt plus humilié qu'attendri, qui dans tous les états a la conſcience de ſes forces, & ſe les exagere, peut ſe paſſer bien plus aiſément du commerce & des doux épanchements de l'amitié : mais les femmes, tendres & foibles, & par-là même ayant plus beſoin d'appui ; dans l'intérieur plus expoſées aux chagrins & aux peines ſecrettes, ayant plus de ces douleurs de l'ame qui affectent plutôt la ſenſibilité que l'orgueil ;

dans le monde, forcées preſque toujours de jouer un rôle, & remportant avec elles une foule de ſentiments & d'idées qu'elles cachent & qui leur peſent ; les femmes enfin pour qui les choſes ne ſont rien, & les perſonnes preſque tout ; les femmes en qui tout réveille un ſentiment, pour qui l'indifférence eſt un état forcé, & qui ne ſavent preſque qu'aimer ou haïr, ſemblent devoir ſentir bien plus vivement la liberté & le plaiſir d'un commerce ſecret, & les douces confidences que l'amitié fait & reçoit.

Montagne ne manqueroit pas de me repliquer : vous jugez les femmes d'après la Nature ; jugez-les d'après la ſociété, & ſur-tout la ſociété des grandes villes. Voyez ſi le deſir général de plaire, ſentiment plus frivole que profond, & bien plus vain qu'il n'eſt tendre, ne doit pas deſſécher leur ame, & étouffer en partie leur ſenſibilité même. Voyez ſi, flattées par des éloges éternels, & accoutumées au plus doux des empires, elles peuvent ſe plier à ces ſacrifices de tous les jours, & à cette heureuſe égalité que l'amitié impoſe. Voyez enfin ſi avec nous leur amitié plus timide ne doit point avoir plus de réſerve ; & qu'eſt-ce

qu'une amitié qui eſt ſur ſes gardes, où tous les ſentiments ſont couverts d'un demi-voile, & où il y a preſque toujours une barriere entre les ames ? Je ne vous parle point de leur amitié entr'elles ; on n'y croyoit point trop dans mon ſiecle, & c'eſt apparemment de même dans le vôtre : mais je vous demanderai juſqu'à quel point elles peuvent s'aimer, dans le monde ſur-tout où ſans ceſſe elles ſe comparent & ſont comparées, où un regard les diviſe, où leurs prétentions ſe multiplient, où elles ont des rivalités de rang, de beauté, de fortune, d'eſprit, de ſociété même : car l'amour-propre toujours calculant, toujours meſurant, vit de tout, s'irrite de tout, & ſe nourrit même de ce qui l'irrite.

Non, pourroit ajouter Montagne, l'amitié n'eſt point en ſuperficie, en jargon, en vaines phraſes, plus ridicules encore pour celui qui les croit, que pour celui qui les dit. C'eſt un ſentiment qui demande de l'énergie dans l'ame, & une profondeur d'eſprit comme de caractere. C'eſt une union ſainte & preſque religieuſe, qui par une eſpece de culte conſacre tout entier l'ami à ſon ami. C'eſt une paſſion qui

transforme deux volontés en une, & fait vivre deux êtres de la même vie & de la même ame. L'amitié eſt impoſante & ſévere ; pour en bien remplir les devoirs, il faut être capable de parler & d'entendre le langage mâle & auſtere de la vérité. Il faut avoir un courage qui ne s'étonne ni des ſacrifices, ni des dangers. Il faut ſurtout cette unité de caractere, que les femmes, par la variété & la mobilité éternelle de leurs paſſions, ont rarement, & qui fait qu'on eſt ſûr de ſentir, de penſer, & d'agir comme ſon ami dans toutes les occaſions & tous les inſtants. Que dis-je ? on ne s'aſſocie pas fortement ſans de grands intérêts. Et les femmes par leur état même ſont vouées au repos. La nature les fit comme les fleurs pour briller doucement ſur le parterre qui les vit naître : mais les arbres nés & élevés au milieu des orages, & par leur vigueur même plus menacés d'être briſés par les vents, ont bien plus beſoin de s'appuyer les uns les autres, & de ſe ſoutenir en s'uniſſant.

De toutes ces objections il s'enſuivroit peut-être que l'amitié dans les femmes doit être plus rare ; mais il faut convenir que lorſqu'elle s'y trouve, elle doit être

auſſi plus délicate & plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les graces de l'amitié. Quelquefois en ſoulageant ils bleſſent ; & leurs ſentiments les plus tendres ne ſont pas fort éclairés ſur les petites choſes qui ont tant de prix. Mais les femmes ont une ſenſibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui ſe tait : elles encouragent l'amitié timide : elles conſolent doucement l'amitié qui ſouffre. Avec des inſtruments plus fins, elles manient plus aiſément un cœur malade ; elles le repoſent, & l'empêchent de ſentir ſes agitations. Elles ſavent ſur-tout donner du prix à mille choſes qui n'en auroient pas. Il faudroit donc peut être deſirer un homme pour ami dans les grandes occaſions ; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut deſirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes délicateſſes & les mêmes nuances. Mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement, & par degrés : les paſſions des femmes ſont plus rapides ; ou elles naiſſent tout-à-coup, ou elles ne naîtront point. Plus gênées, leurs paſſions doivent être

plus ardentes. Elles ſe nourriſſent dans le ſilence, & s'irritent par le combat. La crainte & les alarmes mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, & en les occupant, le redoublent encore. Quand l'homme eſt sûr de ſa conquête, il peut avoir plus d'orgueil; mais la femme n'en a que plus de tendreſſe. Plus ſon aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui devient cher. Elle s'attache par ſes ſacrifices. Vertueuſe elle jouit de ſes refus; coupable elle jouit de ſes remords même (*a*). Ainſi les femmes, quand l'amour eſt paſſion, ſont les plus conſtantes : mais auſſi, quand l'amour n'eſt qu'un goût, elles ſont les plus légeres. Car alors elles n'ont plus ce trouble & ces combats, ni cette douce honte qui grave ſi bien le ſentiment dans leur ame. Il ne leur reſte que des ſens & de l'imagination; des ſens gouvernés par des caprices; une imagination qui s'uſe par ſon ardeur même, & qui en un inſtant s'enflamme & s'éteint.

Après l'amitié & l'amour vient la bienfaiſance, & cette compaſſion qui unit l'ame

(*a*) On peut ici faire mille objections; mais je ne parle que des femmes qui ſont de leur ſexe.

au malheureux. On n'ignore point que c'eſt-là ſur-tout le partage des femmes. Tout les diſpoſe à l'attendriſſement de la pitié. Les bleſſures & les maux révoltent leurs ſens plus délicats. L'image de la miſere & du dégoût offenſe leur douce molleſſe. L'image des douleurs & des chagrins affecte plus profondément leur ame, que leur propre ſenſibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empreſſées à ſecourir. Elles ont ſur-tout cette ſenſibilité d'inſtinct, qui agit avant de raiſonner, & a déjà ſecouru quand l'homme délibere. Leur bienfaiſance en eſt moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle eſt auſſi plus circonſpecte & plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de reſpect au malheur ?

Mais il faudroit examiner ſi les femmes, ſi ſenſibles en amitié, en amour, envers les malheureux, peuvent s'élever juſqu'à l'amour de la patrie, qui embraſſe tous les citoyens, & à l'amour général de l'humanité qui embraſſe toutes les nations.

Je ne prétends point rabaiſſer l'amour de la patrie. C'eſt le plus généreux des ſentiments ; c'eſt du moins celui qui a produit le plus de grands hommes, & qui a fait

naître ces héros antiques, dont l'hiſtoire étonne tous les jours notre imagination, & accuſe notre foibleſſe. Mais ſi nous voulons décompoſer ce reſſort, & examiner de près en quoi il conſiſte, nous trouverons que l'amour de la patrie chez les hommes eſt preſque toujours un mêlange d'orgueil, d'intérêt, de propriété, d'eſpérance, de ſouvenir de leurs actions, ou des ſacrifices qu'ils ont faits pour leurs concitoyens, & d'un certain enthouſiaſme factice qui les dépouille d'eux-mêmes, pour tranſporter leur exiſtence toute entiere dans le corps de l'Etat. Or, il eſt aiſé de voir que preſqu'aucun de ces ſentiments ne convient aux femmes. Dans preſque tous les gouvernements du monde, exclues des honneurs & des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni eſpérer, ni s'attacher à l'État par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la propriété, & gênées par les loix dans celle même qu'elles ont, la forme de légiſlation dans tout pays doit leur être aſſez indifférente. N'agiſſant, ne combattant jamais pour la patrie, elles n'ont aucun ſouvenir flatteur qui les y enchaîne, par la vanité ou des travaux ou des vertus. Enfin exiſ-

tant plus dans elles-mêmes & dans les objets qui les attachent, & peut-être moins dénaturées que nous par les inſtitutions ſociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins ſuſceptibles de l'enthouſiaſme qui fait préférer l'Etat à ſa famille, & ſes concitoyens à ſoi. On ne manquera point de m'objecter les fameuſes citoyennes de Rome & de Sparte. Je répondrai qu'il ne faut pas comparer les républiques anciennes à nos conſtitutions modernes. On m'objectera encore les prodiges des femmes Hollandoiſes dans la révolution des ſept Provinces. Je répondrai que l'enthouſiaſme de la liberté peut tout; qu'il y a des temps où la Nature s'étonne de n'être plus elle-même ; & que les grandes vertus naiſſent des grands malheurs.

Mais ſi l'amour de la patrie eſt peu fait pour les femmes, l'amour général de l'humanité qui s'étend ſur les nations & ſur les ſiecles, & qui eſt une eſpece de ſentiment abſtrait, ſemble convenir encore moins à leur nature. Il faut pouvoir ſe peindre ce qu'on aime. Ce n'eſt qu'à force de généraliſer ſes idées, que le Philoſophe parvient à franchir tant de barrieres, qu'il paſſe

d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du temps où il vit aux ſiecles qui naîtront un jour, & de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes n'égarent point ainſi leur ame au loin. Elles raſſemblent autour d'elles leurs ſentiments & leurs idées, & veulent tenir à ce qui les intéreſſe. Ces meſures ſi vaſtes ſont pour elles hors de la nature. Un homme eſt plus pour elles qu'une nation ; & le jour où elles vivent, plus que vingt ſiecles où elles ne ſeront pas.

Parmi les vertus ſociales, il y en a d'autres qu'on peut appeller plus proprement vertus de ſociété, parce qu'elles en ſont l'agrément & le lien. Leur uſage eſt de tous les inſtants. Elles ſont, dans la vie ordinaire, ce qu'eſt la monnoie courante en fait de commerce. Telle eſt cette douceur qui rend le caractere plus ſouple, & donne aux manieres un charme qui attire ; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas beſoin de pardon pour ſoi ; l'art de ne point voir les foibleſſes qui ſe montrent, & de garder le ſecret à celles qui ſe cachent ; l'art de déguiſer ſes propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas ; l'art de ne tyranniſer ni

les volontés ni les desirs, & de ne point abuser de la foiblesse même, qui en obéissant s'indigne ; & la complaisance qui adopte les idées qu'elle n'a point eues ; & la prévenance qui devine les craintes & encourage les pensées ; & la franchise qui inspire une si douce confiance ; & toute cette politesse enfin, qui peut-être n'est pas la vertu, mais qui en est quelquefois l'heureux mensonge, qui donne des regles à l'amour-propre, & fait que l'orgueil à chaque instant passe à côté de l'orgueil sans le heurter.

Nous ne suivrons pas le parallele des sexes dans tous ses sentiments : mais on remarque en général que les femmes corrigent ce que l'excès des passions mettroit d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, & polit les ressorts de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractere ; elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le système de renvoyer tout le monde content, & tant pis pour ceux qui l'auroient : mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, &

quelques-unes y réuſſiſſent. Plus leur ſociété s'étend, plus ce genre de mérite ſe perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier, & de caracteres à réunir. C'eſt une machine qui ſe complique, & demande plus de ſupériorité pour aſſortir les mouvements (*b*).

Mais auſſi cette politeſſe ſi fine doit quelquefois mener à la fauſſeté. On met l'expreſſion du ſentiment à la place du

---

(*b*) En général on est d'autant plus poli, qu'on est moins à soi & plus aux autres, qu'on tient plus à l'opinion, qu'on eſt plus jaloux d'être distingué, qu'on a peut-être moins de ressources & de grands moyens pour l'être. Enfin, chez les particuliers comme chez les peuples, & dans les sexes comme dans les rangs, la politeſſe suppose encore l'oisiveté, parce qu'elle suppose l'habitude & le besoin de vivre ensemble. Et c'est delà que naît l'art des ménagements, le besoin des égards, & toutes les petites jouissances de la vanité. On s'accoutume à donner ce qu'on reçoit, & à exiger ce qu'on donne. Ainsi la délicateſſe de l'amour-propre produit tous les rafinements de la ſociété, comme la délicateſſe des ſens produit la recherche des plaiſirs; & la délicateſſe de l'eſprit (qui peut-être n'eſt que le réſultat des deux autres) produit la fineſſe du goût. On voit comme tous ces objets tiennent enſemble, & comme il tiennent aux femmes.

ſenti ment même. Delà le reproche ſi répété contre les femmes. Il faut convenir que par leur nature elles ſont plus portées à tous les genres de diſſimulation. C'eſt la force qui déploie tous ces mouvements en liberté ; mais la foibleſſe & l'art de plaire doivent obſerver & meſurer les leurs. Ainſi les femmes, plus timides, apprennent à cacher les ſentiments qu'elles ont, & finiſſent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchiſe ſans vertus, parce que ſouvent elle eſt ſans effort, & qu'elle peut être en lui le beſoin d'une ame impétueuſe & libre ; mais la ſincérité, chez les femmes, quand elle eſt réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme faux joue la franchiſe par ſyſtême : les femmes ſe piquent rarement de ce genre d'hypocriſie ; & quand par haſard elles l'ont, elles donnent leur franchiſe comme une marque de confiance, pour plaire davantage : c'eſt un ſacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainſi l'homme a de la franchiſe par orgueil, & la femme par adreſſe. L'un peut dire une vérité ſans autre objet que la vérité : dans la bouche de l'autre, la vérité

même à toujours un but. La fauſſeté de l'homme va preſque toujours à ſes intérêts ; elle n'eſt que pour lui : celle de la femme va preſque toujours à plaire ; elle ſe rapporte toute aux autres. De ces deux fauſſetés, l'une vous trompe, & l'autre vous ſéduit. Enfin la flatterie ſe trouve également dans les deux ſexes : mais celle de l'homme eſt ſouvent dégoûtante à force d'être baſſe ; celle de la femme eſt plus légere, & paroît de ſentiment. Même quand elle eſt outrée, elle eſt amuſante, & n'eſt jamais vile ; le motif & la grace la ſauvent du mépris.

Pour achever ce parallele, qui n'eſt déjà que trop long, il faudroit examiner encore dans les deux ſexes les vertus rigides qui tiennent à l'équité, & ces qualités vigoureuſes & fortes qui tiennent au courage. Mais toutes les diſtinctions qu'on pourroit faire ſur ces objets, partiroient toujours des mêmes principes. Ainſi à l'égard de l'équité, d'où naiſſent les devoirs d'une juſtice auſtere & impartiale ; ſi entre les deux ſexes il y en a un qui ſente preſque toujours avant que de juger ; ſi ſon imagination qui l'entraîne, lui donne

des averſions ou des penchants, dont il ne ſe rend pas compte; ſi une regle uniforme & inflexible doit fatiguer ſes caprices; ſi enfin, dans tous les temps, il ſe décide bien plus par des idées particulieres, que par des vues générales; il faut avouer alors que cette équité rigide qui voit moins les circonſtances que la regle, & les perſonnes que les choſes, ſeroit moins faite pour lui. Auſſi, rarement les femmes ſont-elles comme la loi, qui prononce ſans aimer ni haïr. Leur juſtice ſouleve toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à abſoudre. Ouvrez l'hiſtoire; vous les verrez toujours voiſines, ou de l'excès de la pitié, ou de l'excès de la vengeance. Il leur manque cette force calme qui ſait s'arrêter : tout ce qui eſt modéré les tourmente.

Une femme de beaucoup d'eſprit (c) a dit que les François ſembloient s'être échappés des mains de la Nature, lorſqu'il n'étoit encore entré dans leur compoſition que l'air & le feu. Elle en

(c) Madame de Gragny : Lettres Péruviennes.

auroit pu dire autant de ſon ſexe : mais ſans doute elle n'a pas voulu trahir ſon ſecret.

Il ſeroit bien hardi de vouloir décider juſqu'où la nature des deux ſexes paroît ſuſceptible de courage : mais ce mot de courage eſt vague ; & pour en fixer l'idée, il en faudroit diſtinguer de différentes eſpeces. On connoît la diſtinction du courage d'eſprit, & du courage phyſique : mais ces deux genres ſe ſubdiviſent encore. Ainſi dans le courage d'eſprit on trouve un courage de principes, qui fait braver l'opinion ; un courage de volonté, qui donne de l'énergie à l'ame, & l'empêche d'être gouvernée ; un courage de conſtance, qui ſupporte l'idée des longs travaux & les travaux même ; un courage de ſang-froid, qui dans les circonſtances délicates voit tout, & voit bien : & dans le courage phyſique, un courage contre la douleur, qui ſait ſouffrir ; un courage contre les périls, ſoit celui d'audace qui affronte, ſoit celui d'intrépidité qui attend ; un courage d'habitude, qui eſt de tous les jours, & s'applique à tous les objets ; & ce courage d'enthouſiaſme, qui eſt comme la fievre

d'une ame ardente, qui naît & s'éteint, & fait braver dans un temps ce qu'on eût redouté dans un autre.

Je laiſſe à mes Lecteurs à faire l'application de ces détails. Mais ce qu'on doit remarquer, c'eſt que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, eſt celui de la douleur; ce qui vient ſans doute de la foule des maux auxquels les a ſoumiſes la Nature. Quoi qu'il en ſoit, elles aimeroient cent fois mieux ſouffrir que déplaire, & braveroient bien plutôt la douleur que l'opinion. On a vu auſſi, dans les dangers, des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes. Mais c'eſt toutes les fois qu'une grande paſſion, ou une idée qui les remue vivement, les enleve à elles-mêmes. Alors leur imagination, qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même; & leur ſenſibilité ardente, portée toute vers un objet, étouffe les petites ſenſibilités d'habitude, d'où naît la crainte, & qui produiſent la foibleſſe. Elles ont dans ces ſecouſſes une force qui brave tout, & va plus loin qu'une force habituelle, qui par ſa continuité même a moins de reſſort, & doit être moins voiſine de l'excès.

Telle eſt, dans la queſtion de l'égalité ou de la ſupériorité des ſexes, une partie des objets qu'il eût fallu diſcuter & mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudroit tout à la fois être Médecin, Anatomiſte, Philoſophe, raiſonnable & ſenſible, & ſur-tout avoir le malheur d'être parfaitement déſintéreſſé.

Le ſeizieme ſiecle, qui avoit vu naître & s'agiter cette queſtion, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce temps on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette eſpece d'enthouſiaſme général d'une galanterie ſérieuſe étoit un peu tombée. L'extinction entiere de la chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne, en Angleterre, & en France, les femmes appellées dans les Cours, & les mœurs qui doivent naître de l'oiſiveté, de l'intrigue, & de la beauté regardée comme un inſtrument de fortune, enfin le nouveau goût de ſociété qui commença par-tout à ſe répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant, & qui, en mêlant davantage les deux ſexes, leur apprend à ſe chercher plus, & à s'eſtimer moins ; tout contribua à diminuer

un ſentiment, qui pour être profond a beſoin d'obſtacles, & d'un certain état de l'ame où elle puiſſe s'honorer par ſes deſirs, & s'eſtimer par ſa foibleſſe même.

Cependant cette révolution ne ſe fit que lentement parmi nous. Sous François I, qui donna le ſignal de la corruption en France, on trouve encore en amour des jalouſies, des vengeances, des haines & des crimes, qui prouvent des mœurs. Sous Catherine de Médicis, ce fut un mêlange de galanterie & de fureurs. L'ardeur Italienne vint ſe mêler à la volupté Françoiſe. Tout fut intrigue. On parloit de carnage dans des rendez-vous d'amour, & l'on méditoit, en danſant, la ruine des peuples. Cependant les ſoins même de la politique & de la guerre, les factions, les partis, & je ne ſais quoi de romaneſque qui reſtoit encore, donnoient une certaine vigueur aux ames, qui ſe portoit juſques dans les ſentiments que les femmes inſpiroient. Sous Henri VI, on vit une galanterie plus douce. Il eut les mœurs d'un Chevalier, & les foibleſſes d'un Roi ſenſible. On ſe fit honneur de l'imiter; & les courtiſans,

courtiſants accoutumés aux actions d'éclat & aux conquêtes ; audacieux & brillants, porterent dans l'amour cette eſpece de courage noble qu'ils avoient montré dans les combats. On ſe corrompoit par-tout ; mais on ne s'aviliſſoit point encore.

Sous Louis XIII, l'eſprit qui commença à ſe développer, fit mêler la métaphyſique à la galanterie. On connoît les fameuſes theſes que le Cardinal de Richelieu fit ſoutenir ſur l'amour. Ce qu'on ſeroit tenté de prendre pour une eſpece de parodie & une charge comique, n'étoit que l'expreſſion ſérieuſe des mœurs de ce temps-là. Les guerres de religion avoient mis la controverſe à la mode. Le nouveau goût des Lettres faiſoit prendre les formes ſcholaſtiques pour la ſcience. Le faux bel-eſprit naiſſoit du deſir de l'eſprit, & de l'impuiſſance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien & ſe mêle à tout parce qu'elle n'a rien de profond, & qu'elle eſt plutôt une tournure de l'eſprit qu'un ſentiment, la galanterie adoptoit tous ces mêlanges, & s'étoit formé un nouveau jargon, tout à la fois myſtique, métaphyſique & romaneſque. Ce n'étoit que diſſertations ſur les délicateſ-

ſes & les ſacrifices de l'amour. Quoiqu'on differte peu ſur ce qu'on ſent beaucoup, cependant ces converſations mêmes & ces maximes, annonçoient un tour d'imagination, qui en permettant la galanterie, y joignoit la tendreſſe, & lioit toujours à l'idée des femmes une idée de ſenſibilité & de reſpect.

La régence d'Anne d'Autriche & la guerre de la minorité furent une époque ſinguliere. La France étoit dans l'anarchie, mais on mêloit les plaiſanteries aux batailles, & les vaudevilles aux factions. Alors tout ſe menoit par des femmes. Elles eurent toutes dans cette époque cette eſpece d'agitation inquiete que donne l'eſprit de parti, eſprit moins éloigné de leur caractere qu'on ne penſe. Les unes imprimoient le mouvement, les autres le recevoient. Chacune ſelon ſon intérêt & ſes vues, cabaloit, écrivoit, conſpiroit. Le temps des aſſemblées étoit la nuit. Une femme au lit, ou ſur ſa chaiſe-longue, étoit l'ame du conſeil. Là on ſe décidoit pour négocier, pour combattre, pour ſe brouiller, pour ſe racommoder avec la Cour. Les foibleſſes ſecrettes préparoient les plus grands événements. L'amour préſi-

doit à toutes les intrigues. On conſpiroit pour ôter un amant à ſa maîtreſſe, ou une maîtreſſe à ſon amant. Une révolution dans le cœur d'une femme, annonçoit preſque toujours une révolution dans les affaires (*d*).

Les femmes dans le même temps paroiſſoient ſouvent en public & à la tête des factions. Alors elles joignoient à leur parure les écharpes qui diſtinguoient leur parti. On ſe ſeroit cru tranſporté dans le

(*d*) Chaque femme avoit ſon département & ſon empire, Madame de Montbazon, belle & brillante, gouvernoit le Duc de Beaufort; Madame de Longueville, le Duc de la Rochefoucault; Madame de Chatillon, Nemours & Condé; Mademoiſelle de Chevreuſe, le Coadjuteur; Mademoiſelle de Saujon, dévote & tendre, le Duc d'Orléans; & la Ducheſſe de Bouillon, ſon mari. Cependant Madame de Chevreuſe, vive & ardente, ſe livroit à ſes amants par goût, & aux affaires par occaſion; & la Princeſſe Palatine, tour-à-tour amie & ennemie du grand Condé, par l'aſcendant de ſon eſprit bien plus que de ſes charmes, ſubjuguoit tous ceux à qui elle vouloit plaire, & qu'elle avoit, ou la fantaiſie ou l'intérêt de perſuader. On ſait qu'elle eût tout à la fois une ame paſſionnée & un eſprit ferme, & qu'elle parut auſſi romaneſque en amour, que politique dans les intérêts d'État.

pays des Romans, ou au temps de l'ancienne Chevalerie. On voyoit dans des ſalles ou ſur des places, des inſtruments de muſique, mêlés avec des inſtruments de guerre, des cuiraſſes & des violons, & des beautés parmi des guerriers. Sauvent elles viſitoient les troupes, & préſidoient à des conſeils de guerre (*e*). La dévotion chez les femmes ſe mêloit à l'eſprit de faction, comme l'eſprit de faction à la galanterie. Liſez les Mémoires du temps, vous verrez Mademoiſelle rem-

---

(*e*) Il y eut un Régiment crée ſous le nom de *Mademoiſelle :* & *Monſieur* écrivoit à des femmes qui avoient ſuivi ſa fille à Orléans, *à Meſdames les Comteſſe Maréchal de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.* Perſonne n'ignore ce que fit cette Princeſſe, qui avoit tout le courage d'eſprit qui manquoit à ſon pere. On ſait qu'à Orléans, elle eſcalada preſque les murs, tandis qu'on délibéroit ſi on devoit la recevoir ; & à la porte Saint Antoine, pendant que le grand Condé ſe couvroit de gloire contre Turenne, qui n'étoit plus grand, que parce qu'il combattoit pour ſon Prince, elle étoit au milieu des morts & des bleſſés, donnant dans Paris tous les ordres que perſonne, ou ne pouvoit ou ne vouloit donner, & ſe faiſant obéir par reſpect de ceux qui pouvoient lui déſobéir par devoir.

plir les devoirs les plus ſacrés de la religion, avant de partir pour un voyage où elle alloit cabaler contre le Roi. A Orléans, elle fait la guerre civile, & va à complies. Elle donne des audiences réglées aux rébelles, au retour de la Meſſe. On cabaloit le matin, & on viſitoit les couvents le ſoir; jamais on ne vit plus de femmes de la Cour ſe faire Carmélites. Il ſemble qu'au milieu des troubles les ames ſe portoient à tout avec plus d'impétuoſité; & les imaginations échauffées par-tant de mouvements, ſe précipitoient également vers la guerre, vers l'amour, vers la religion & vers les cabales.

A l'égard de l'eſprit de galanterie, il eût à-peu-près le même caractere, ou les mêmes ſymptômes que ſous Louis XIII; excepté que la guerre civile, & cette eſpece d'exagération que les mouvements extraordinaires donnent à l'ame, fortifia la petite teinte de Chevalerie qui reſtoit encore dans l'amour. Anne d'Autriche avoit porté à la Cour de France une partie des mœurs de ſon pays. C'étoit un mêlange de coquetterie & de fierté, de ſenſibilité & de réſerve, c'eſt-à-dire. un reſte de l'ancienne & brillante galan-

terie des Maures, jointe à la pompe & à la fierté des Caſtillans. Alors danſes, romans, comédies, intrigues, tout fut Eſpagnol. Les déguiſements, les ſcenes de nuit, les avantures devinrent à la mode; ſeulement la vivacité Françoiſe ſubſtitua les violons, au ſon languiſſant des guitares. On jouoit de grandes paſſions qu'on n'avoient pas; on ſe faiſoit honneur d'afficher publiquement les paſſions qu'on avoit. Un hommage rendu à la beauté, étoit regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choſes avoient une valeur; & le don d'un bracelet ou une lettre faiſoit un événement dans la vie. On parloit auſſi ſérieuſement de galanterie ou d'amour, que du gain d'une bataille (*f*).

(*f*) On connoît ces vers du Duc de la Rochefoucault à Madame de Longueville.

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

On vit le Duc de Bellegarde qui s'étoit declaré hautement l'amant de la Reine, en prenaet congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de

C'eſt ce caractere qui forma l'eſprit des premiers Romans du ſiecle de Louis XIV ; Romans éternels, parce qu'on croyoit que toute paſſion doit être longue ; ſérieux, parce qu'on regardoit une paſſion comme une choſe importante dans la vie ; pleins d'aventures, parce qu'on s'imaginoit que l'amour devoit tourner les têtes ; pleins de converſations, parce qu'on faiſoit de l'amour une ſcience qui avoit ſes principes, & une méthode ; héroïques ſur-tout, parce qu'il falloit mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, & que le préjugé étoit alors que l'amour devoit conſulter l'honneur, & s'élever par ſon objet, au lieu de chercher à l'avilir.

C'eſt ce caractere qui forma notre théatre, & ſubjuguant juſqu'à Corneille, lui fit placer l'amour entre les intérêts d'État, & les vengeances, entre les conſpirations & les parricides.

C'eſt cet eſprit général régnant dans

ſon épée. On vit pendant la guerre civile M. de Chatillon amoureux de Mademoiſelle de Guerchi, porter dans une bataille une de ſes jarretieres nouée à ſon bras.

l'enfance de Louis XIV, qui lui donna peut être avec les femmes ce caractere, tout à la fois grand & ſenſible, par lequel jeune encore & dans une paſſion ardente, il voulut placer une de ſes ſujettes ſur le trône, & fut enſuite capable de ſe vaincre; par lequel il conçut une paſſion, non moins vive pour Henriette d'Angleterre, & ſut y mettre un frein; par lequel tonjours Roi quoiqu'amant, il ſut dès ſa jeuneſſe mettre de la dignité dans ſes plaiſirs. Mais quoiqu'il couvrît toujours la volupté, de la décence, cependant les mœurs des femmes par une révolution néceſſaire, durent s'altérer ſous ſon regne.

Juſqu'alors les vices de la Cour n'avoient guere été ceux de la Nation. Les différents ordres de l'État étoient plus ſéparés. On touchoit encore au temps où les grands Seigneurs avoient une grandeur perſonnelle, qui les avoit rendus tous à la fois redoutables pour la Cour, & tyrans pour le peuple. Plus ils étoient puiſſants, plus les rangs étoient marqués. L'orgueil ne ſe mêle pas, & fait ſigne que l'on recule. Le deſpotiſme ſuprême abat toutes les barrieres; mais le deſpotiſme

ſubalterne les multiplie pour ſe ſéparer davantage de ceux qui oſeroient prétendre à l'égalité. Dans cet état, la corruption & l'audace des mœurs ſont preſque regardées comme un privilege du rang. Les vices même de ceux qui oppriment, ſont pour les autres une partie de leur oppreſſion ; & l'on eſt moins porté à imiter ceux que l'on hait. D'ailleurs la communication des mœurs de la Cour, ne pouvoit ſe faire que par la haute magiſtrature & les gens riches ; mais les Magiſtrats plus auſteres, étoient plus renfermés. Vivant entre l'étude & les loix, ils étonnoient la Cour, & ne l'imitoient pas. A l'égard des gens riches, la plupart n'étoient que riches. La honte de certaines fortunes n'admettoit point la familiarité de l'orgueil. Le luxe qui ſeul rapproche la grandeur, de la richeſſe, vice de quelques particuliers, n'étoit pas la maladie générale. Les uns n'avoient pas encore beſoin de trafiquer de leurs noms : les autres ne penſoient point encore à en acheter un. Comme on s'occupoit plus de ſes devoirs, il y avoit moins de temps à perdre ; ainſi moins de ſociété. Les mœurs de tout ce qui n'étoit pas à la Cour, étoient donc plus ſauvages ; & cette

eſpece de groſſiéreté antique étoit une barriere de plus, parce qu'elle étoit un ridicule. Le contraſte des manieres marquoit où l'orgueil devoit s'arrêter pour ne pas ſe confondre. Entre la capitale & les provinces, il n'y avoit guere moins de barrieres, qu'entre les Etats. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, ſur-tout moins de luxe & de beſoins, & par conſéquent beaucoup moins de cette activité iniquiete qui fait qu'on ſe déplace, & qu'on va chercher dans la capitale, de l'or, de la ſervitude & des vices, retenant chacun ſous le toît de ſes peres, contribuoit à prolonger les mœurs de la nation.

Mais ſous Louis XIV tout changea. Les gens de la Cour n'ayant plus que des titres ſans pouvoir, & réduits à une grandeur de repréſentation au lieu d'une grandeur réelle, reflüerent davantage vers la ſociété & vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richeſſes. Les grands eurent plus de beſoins, les riches plus de faſte, les pauvres, corrompus par leurs deſirs, moins de mœurs; tout ſe rapprocha. La magnificence & le

luxe du Prince fortifia encore ces idées. On s'endetta par devoir, & l'on ſe ruina par orgueil. On ménagea bientôt ceux qu'on mépriſoit. Pour conſerver ſes titres, il fallut les partager. L'or enlevé au pauvres devint le médiateur entre les riches & les grands. La magiſtrature même changea. Tout ce qui alloit à Verſailles, en prit les mœurs. La ſociété plus polie fit diſparoître la différence des tons. La rouille des vieux uſages s'effaça. Tous les ordres ſe mêlerent. On accourut des provinces : la miſere des campagnes, le luxe des villes, l'ambition, le commerce, la réputation du Prince & ſes conquêtes, les fêtes romaneſques de ſa cour, les plaiſirs même de l'eſprit, tout attira dans la capitale : on y vint en foule quitter ſes préjugés rougir de ſes mœurs, & tout à la fois ſe polir, s'enrichir & ſe corrompre.

Il eſt trop aiſé de voir l'influence que tous ces changements, & ce mêlange univerſel durent avoir ſur les femmes. La galanterie devint une mode, & l'aiſance des mœurs une grace. Tout imita la Cour, & d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulerent avec les agréments.

Une autre révolution accompagna celles des mœurs. Dans un pays où naiſſoit le goût de la ſociété & des lettres, le goût de l'eſprit dut gagner les femmes. Mais comme le goût ne ſe forme que lentement, que le naturel & la grace tiennent à un inſtinct délicat qui ſent quelquefois le vrai, ſans pouvoir le définir ; comme on eſt porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, & que pour être mieux il ne faut reſſembler à perſonne ; comme ce qui eſt faux paroît quelquefois brillant, parce qu'il préſente une face nouvelle, & cache une partie de l'objet pour faire ſortir le reſte, comme enfin tout ce qui eſt de mode, s'exagere, on dût prendre d'abord le bel-eſprit pour l'eſprit. Les femmes qui aſpirerent à ſe diſtinguer, créerent des expreſſions qu'on admiroit beaucoup, parce qu'on les entendoit peu. On mit des mots ſinguliers à la place des idées qu'on n'avoit pas ; & pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire, les livres Italiens & Eſpagnols, qui étoient alors très à la mode, les lettres de Voiture, les romans de Mademoiſelle Scudery, l'admiration très-réelle pour ce qu'on appelloit les *Précieuſes*, les converſations de

l'hôtel de Rambouillet, enfin la ſociété & le nom impoſant de Madame de Longueville, qui après avoir été dans la fronde à la tête des factions, vieille & ſans amants comme ſans cabale, ſe déſennuyoit à faire de la métaphyſique ſur l'amour, & des diſſertations ſur l'eſprit, & à préférer naïvement Voiture à Corneille.

On ſait que Moliere en chargeant ce ridicule, le fit diſparoître. Quelques femmes enſuite ſe livrerent aux lettres, & quelques-unes cultiverent les ſciences; mais ce fut bien loin d'être l'eſprit général. Dans le ſiecle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'inſtruire. Il ſemble que la nation diſtinguée par ſa valeur & par ſes graces, ait toujours craint d'avoir une autre eſpece de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une ſorte de méſalliance pour les grands, & un pédantiſme pour les femmes. Ce mépris ſecret digne des Francs nos aïeux, dut retenir ſur-tout le ſexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes braverent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme tout ce qui eſt bien a ſon excès, & qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raiſon; en aſſociant ce qui eſt ridicule à ce

qui eſt utile, on vint aiſément à bout de décrier les connoiſſances dans les femmes. Deſpréaux & Moliere joignirent au préjugé, l'autorité de leur génie. Mais trop habiles pour y manquer, tous deux chargerent le tableau pour faire rire. Moliere ſur-tout mit la folie à la place de la raiſon, & l'on peut dire qu'il trouva l'effet théatral plus que la vérité.

En effet, à examiner la queſtion, il ſemble que dans un pays & dans un ſiecle où l'on eſt prodigieuſement loin de cette premiere innocence qui attache des plaiſirs purs à la retraite, & à l'heureuſe ignorance de tout, hors de ſes devoirs; dans un ſiecle où les mœurs générales ſont corrompues par l'oiſiveté, où tous les vices ſe mêlent par le mouvement, & où on ne peut plus remplacer, ou ſuppléer les vertus que par les lumieres, au lieu de détourner les femmes d'acquérir des connoiſſances & de s'inſtruire, il falloit les y encourager. Armande & Philaminte ſont des êtres très-ridicules, j'en conviens, & qui méritent qu'on en faſſe juſtice : mais le bon-homme Chriſale, qui dans ſa groſſiéreté franche & bourgeoiſe, renvoie ſans ceſſe les femmes à leur dez, leur fil & leurs

aiguilles, & ne veut pas qu'une femme liſe & ſache rien hors *veiller ſur ſon pot*, n'eſt plus du ſiecle de Louis XIV (*g*). C'étoit remonter à deux cents ans ; c'étoit oublier que les mœurs d'un ſiecle ſont incompatibles avec celle d'un autre ; & que par un certain enchaînement de vertus & de vices, il y a un progrès néceſſaire de lumieres comme de mœurs, auquel il eſt impoſſible de réſiſter. On peut dire que c'eſt ſur-tout pour la légiſlation du théatre qu'eſt fait le principe de Solon, de donner non les meilleures loix poſſibles, mais les meilleures relativement au peuple & au temps. Ainſi au lieu de faire contraſter avec les deux folles que Moliere a peintes, ce Chriſale qui eſt donné pour l'homme raiſonnable de la piece, & qui n'eſt que l'homme raiſonnable d'un autre ſiecle ; ſi on

(*g*) Voyez dans les femmes ſavantes l'excellente ſcene ſeptieme, du ſecond acte. On ſent bien que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chriſale comme rôle comique : il eſt du plus grand effet ; & dans ce genre Chriſale & Martine ſont véritablement les deux rôles de génie de la piece. Je l'examine ſeulement du côté moral, & indépendamment de tout effet de théatre.

avoit peint une femme jeune & aimable, qui eût reçu du côté des connoiſſances & de l'eſprit la meilleure éducation, & qui eût conſervé toutes les graces de ſon ſexe; qui ſût penſer profondément & qui n'affectât rien; qui couvrît d'un voile doux ſes lumieres, & eût toujours un eſprit facile, de maniere que ſes connoiſſances acquiſes paruſſent reſſembler à la Nature; qui pût apprécier & ſentir les grandes choſes, & ne dédaignât jamais les petites; qui ne fît uſage de l'eſprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui en étudiant & connoiſſant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les foibleſſes, & de reſpect pour les vertus; qui enfin mît les devoirs avant tout, mais les connoiſſances après les devoirs, & n'employât la lecture qu'à remplir les inſtants que laiſſe dans le monde le vuide des ſociétés & de ſoi-même, & à embellir ſon ame en cultivant ſa raiſon; peut-être alors la comédie de Moliere, admirable à tant d'égards, & excellente en tout point, ſi elle eût été faite pour un ſiecle moins avancé, eût préſenté pour le ſiecle poli & corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule une leçon, & dans

les femmes, l'uſage heureux des lumieres à côté de l'abus (*h*).

Quoi qu'il en ſoit, les femmes ſous Louis XIV, furent preſque réduites à ſe cacher pour s'inſtruire, & à rougir de leurs connoiſſances, comme dans des ſiecles groſſiers ; elles euſſent rougi d'une intrigue. Quelques-unes cependant oſerent ſe dérober à l'ignorance dont on leur faiſoit un devoir ; mais la plupart cacherent cette hardieſſe ſous le ſecret : ou ſi on les ſoupçonna, elles prirent ſi bien leur meſure, qu'on ne pût les convaincre; elles n'avoient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par-là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dut pas être fort commun ſous Louis XIV : mais par la politeſſe générale du ſiecle, il y eût chez les femmes, un autre genre d'eſprit très à la mode, & ſur-tout à la Cour ; c'eſt cet eſprit aimable & qui n'a que des graces légeres, qui n'eſt point gâté par les connoiſſances, ou y tient ſi peu qu'on lui pardonne

(*h*) Je ne ſais pas ſi Moliere eût trouvé un pareil modele dans le ſiecle de Louis XIV ; mais je ſais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre.

qui écrit très-agréablement des bagatelles, & peut ſe compromettre juſqu'à écrire quelquefois de jolis vers, qui dans la converſation charme toujours ſans paroître y prétendre, plaît à tout le monde, n'humilie perſonne, & lors même qu'il eſt le plus brillant, l'eſt de maniere qu'on l'excuſe, & qu'on voit bien qu'il n'y a pas de ſa faute. Tel fut, comme on ſait l'eſprit des La Fayette, des Ninon, des La Suze, des La Sabliere & des Sevigné, des Thianges & des Monteſpan, de la Ducheſſe de Bouillon & de la belle Hortenſe Mancini ſa ſœur, enfin de Madame de Maintenon, lorſque jeune encore elle faiſoit le charme de Paris, avant qu'elle habitât la Cour, & fut condamnée à la fortune & à l'ennui (*i*).

(*i*) Dans le nombre des femmes que je viens de citer, on diſtinguera toujours Madame de La Fayette & Madame de Sevigné. Madame de La Fayette ſi connue par des romans ingénieux & pleins d'une ſenſibilité douce, joignoit une raiſon ſolide à tous les agréments du caractere & de l'eſprit. C'eſt elle qui la premiere, a mis dans les romans, les ſentiments à la place des avemtures, & des hommes aimables au lieu des héros. Elle fit dans ſon genre ce que Racine fit dans le ſien, en ſubſtituant l'intérêt

La plupart de ces femmes furent célébrées par des Poëtes, qui pour leur plaire ſavoient prendre leur ton. On remarque que dans tous les vers de Boileau, il ne ſe trouve pas le nom d'une ſeule femme de ſon temps. Pour mériter ſes éloges, il falloit être Roi, Miniſtre, ou Docteur de Sorbonne. Mais La Fontaine plus ſenſible

---

aux prodiges, elle prouva qu'il valoit mieux attendrir qu'étonner.

Madame de Sevigné avec des lettres écrites au haſard, a fait ſans y penſer un ouvrage enchanteur. Dans ſon ſtyle plein d'imagination elle crée preſque une langue nouvelle. Elle jete à tout moment, de ces expreſſions que l'eſprit ne fait pas, & qu'une ame ſenſible ſeule peut trouver. Elle donne aux mots les plus communs, une phyſionomie & une ame. Tous ces tours de phraſe ſont des mouvements, mais des mouvements abandonnés, & qui n'en ont que plus de graces. Les moments qu'elle peint ſe fixent ſous ſon pinceau, & on les voit encore. Comme elle s'accuſe, ſe loue, ſe plaint! Comme ſa joie eſt douce, & ſa triſteſſe a de charmes! Comme elles intéreſſe toute la nature à ſa tendreſſe! S'il y avoit un être qui ignorât ce que c'eſt que ſenſibilité (à-peu-près comme il y a des aveugles & des ſourds de naiſſance), & qu'on voulût lui donner une idée de cette eſpece de ſens qu'il n'a pas, il faudroit lui faire lire les lettres de Madame de Sevigné.

& plus doux, a loué preſque toutes les femmes de la Cour, célebres par leurs agréments ou leur eſprit. Il avoit une ame faite pour les ſentir, & le ton qu'il falloit pour les chanter. Dans ſon abandon & ſa pareſſe, il ſembloit errer ſur tout avec indifférence ; mais il ſentoit par inſtinct les graces dans les femmes, comme il les rencontroit par inſtinct dans ſes vers. Racine très-dédaigneux quoique très-courtiſan, & plus porté en général à la ſatyre qu'à l'éloge, n'en a loué que deux Madame de Maintenon dans Eſther, & Henriette d'Angleterre dans une dédicace ; mais Racine n'en eſt pas moins le plus éloquent Panégyriſte des femmes, qu'il y ait eu. Quinault ſans en avoir peut-être chanté aucune, les a de même célébré toutes. Il a fait pour elles un monde exprès & qui ſubſiſte encore, où il n'y a d'autres mœurs que celle de l'ancienne Chevalerie, où les dieux, les héros & les hommes ſont tous amants par devoir, & où, ſous peine de ridicule, il eſt défendu de penſer, de chanter, de combattre, de vivre, de mourir, & de monter aux cieux, ou de deſcendre aux enfers, que pour une femme.

Fléchier & Boſſuet en ont immortaliſé

quelques-unes. Ils ont célébré des vertus, comme les autres ont célébré des agréments. Mais ſi l'oraiſon funebre eſt de tous les ouvrages celui peut-être qui eſt le moins propre à peindre un caractere, même dans un homme, parce qu'il faut preſque toujours exagérer les proportions ; qu'on a un cadre immenſe, & qu'on veut le remplir ; qu'il y a des qualités qu'il faut taire ; qu'il faut quelquefois ſuppoſer des motifs, où il n'y en a point ; qu'il faut ſupprimer les détails qui cependant peignent mieux que les maſſes, qu'il faut donner à celui qu'on loue en pompe, un caractere général, & une phyſionomie qui ſoit une, & que ſouvent il n'en a point eue ; enfin parce qu'il faut faire une figure de repréſentation, & qu'une figure de repréſentation n'eſt preſque jamais une figure vraie : à plus forte raiſon, ce genre eſt-il moins propre à bien rendre l'eſpece de mérite d'une femme. Leurs traits ſont trop délicats & trop fins ; ils échappent à ce pinceau. Auſſi preſque toutes les oraiſons funebres de femmes ne peignent rien, & ce ſont plutôt des ſermons que des portraits. Boſſuet en a deux célebres ; mais la beauté de l'une tient à de grands évé-

nements, & à un trône renverſé; celle de l'autre, à une mort tragique & terrible. De quatre que Fléchier a faites, la meilleure ſans contredit eſt celle de Madame de Montauſier, mais a-t-il pu la peindre (*k*)? Apprend-t-on là, ce qu'on ſait par les anecdotes du temps, que la grande réputation d'eſprit qu'eût Madame de Montauſier dans ſa jeuneſſe, vint de ce que Voiture chez ſa mere lui compoſoit ſes lettres? Apprend-on là enfin, que dès qu'elle fut à la Cour, elle oublia tous ſes amis,

---

(*k*) Madame de Montauſier, comme avant ſon mariage ſous le nom de *Julie d'Angennes*, étoit fille de la célebre Marquiſe de Rambouillet; elle fût dans ſon enfance prodigieuſement louée par tous les beaux eſprit du temps. On connoît l'hiſtoire *de la Guirlande de Julie.* C'étoit les plus belles fleurs peintes ſur velin, & au bas de chacune, un madrigal, compoſé par les hommes les plus célebres du ſiecle. Le grand Corneille en fit trois pour ſa part; & l'Auteur du Cid, de Rodogune, & de Cinna, compoſa *la tulipe, la fleur d'orange* & *l'immortelle blanche.* Fléchier dans ſon oraiſon funebre, ne peut ni ne doit peindre cette eſpece de galanterie d'eſprit, qui faiſoit le caractere de ces temps-la. Il oſe parler de l'hôtel de Rambouillet; mais comment? il nous parle de *cabinets où l'eſprit ſe purifioit, de la vertu qu'on y révéroit ſous le nom de l'incomparable Arténice; enfin d'une cour nombreuſe*

& que ce fut pour elle que le Duc de la Rochefoucault fit cette maxime, *qu'il y a des gens qui paroiſſent mériter de certaines places, dont ils ſont voir eux-mêmes qu'ils ſont indignes dès qu'ils y ſont parvenus.* Au lieu de tout cela, Fléchier fidele à ſa diviſion & à la chaire, eſt obligé de mettre des antitheſes, des phraſes & des vertus.

Après toutes ces femmes louées avec légéreté par des Poëtes, ou gravement & avec pompe par des Orateurs, il y en eût encore deux, qui dans un rang & un ordre différent, parvinrent néanmoins à la plus grande célébrité; l'une eſt Mademoiſelle de Scudery ſi fameuſe alors, & qui vécut quatre-vingt-quinze ans, dont elle paſſa plus de ſoixante à écrire avec grace quelques jolis vers dont on ſe ſouvient, &

ſans confuſion, modeſte ſans contrainte, ſavante ſans orgueil, polie ſans affectation. Ces antitheſes ſont très-belles ſans doute, mais font-elles bien connoître ce dont il s'agit? Peignent-elles le genre d'éducation bon ou mauvais, qu'une jeune perſonne devoit recevoir, parmi tant de diſſertations & de vers de métaphyſique & d'eſprit, entre Mademoiſelle de Scudery & Madame de Longueville, entre Sarrazin & Voiture?

avec une effrayante facilité, de gros volumes qu'on ne lit plus. On ſait que pendant un temps elle tourna les têtes, & qu'elle eût autant d'influence par ſes romans, que Boileau en eût depuis par ſes ſatyres & par ſon goût. L'autre eſt la ſavante Mademoiſelle le Febvre, ſi connue ſous le nom de Madame Dacier. Son mérite, il eſt vrai, n'étoit point un mérite de femme, mais elle avoit de bonne heure pris ſon parti de n'être qu'un homme; & quoique ce ne fût point à la maniere de Ninon, elle ne laiſſa pas que de faire des enthouſiaſtes. Ses deux langues naturelles étoient celles de Térence & d'Homere; auſſi recevoit-elle ſouvent des Madrigaux Grecs & Latins. Les perſonnes les plus ſavantes de l'Europe conſpirerent à la louer. Enfin La Mothe la chanta, La Mothe ſi connu par ſes démêlés littéraires avec elle, où tous deux avoient changé de rôle (*l*). Il prononça en ſon honneur dans l'Académie Françoiſe, une de ces odes raiſon-

(*l*) On ſait que dans ſa diſpute ſur Homere, il mit tout l'eſprit & toutes les graces d'une femme, tandis qu'elle y mettoit toute l'érudition, & quelquefois un peu de l'excès de force d'un homme.

nables

nables & ſenſées qu'il ſavoit ſi bien faire. Cet hommage public honoroit à la fois La Mothe, les femmes & les lettres.

Je ne dirai rien des autres femmes qui écrivirent à-peu-près dans le même temps. Ce catalogue ſe trouve par-tout; d'ailleurs je ne parle ici que des femmes dont l'ame & l'eſprit ont eu un caractere, & qui peuvent ſervir à faire connoître les idées ou les mœurs de leur ſiecle. C'eſt ici un tableau & non pas une hiſtoire.

Le réſultat des mœurs & du caractere général des femmes ſous Louis XIV, fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité tournée vers les intrigues, peu de connoiſſances, beaucoup d'agréments, une politeſſe fine, un reſte d'empire ſur les hommes, le reſpect pour toutes les idées religieuſes, qui ſe mêloit à cette coquetterie de mœurs, & toujours le remords à côté ou à la ſuite de l'amour.

Sous la régence il ſe fit une révolution. Les dernieres années de Louis XIV, avoient répandu à la Cour & ſur une partie de la nation, je ne ſais quoi de plus ſérieux & de plus triſte. Dans le fond les penchants étoient les mêmes; mais ils étoient plus réprimés. Une nouvelle Cour & de nou-

velles idées changerent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace & de l'impétuoſité dans ſes deſirs; & l'on déchira une partie du voile qui couvroit la galanterie. La décence qui avoit été reſpectée comme un devoir, ne fut pas même gardée comme un plaiſir. On ſe diſpenſa réciproquement de la honte. La légéreté ſe joignit à l'excès; & il ſe forma une corruption toute à la fois profonde & frivole, qui pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Les bouleverſements des fortunes précipiterent ce changement. L'extrême miſere & l'extrême luxe en furent les ſuites; & on ſait leur influence. Rarement chez un peuple, eſt-il arrivé une ſecouſſe rapide dans les propriétés, ſans une prompte altération dans les mœurs.

Depuis plus de ſix ſiecles, la galanterie faiſoit le caractere de la nation; mais l'eſprit de Chevalerie toujours mêlé à ce ſentiment, cet eſprit inſéparable de l'honneur, faiſoit du moins que la galanterie reſſembloit à l'amour, & que le vice avoit toute la vertu dont le vice eſt ſuſceptible. Mais quand il reſta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y per-

dit ; elle devint un ſentiment vil qui ſuppoſa toutes les foibleſſes, ou les fit naître (*m*).

Dans le même temps, & par cette pente générale qui entraîne tout, le goût de la ſociété des femmes augmenta. La ſéduction plus aiſée, offrit par-tout plus d'eſpérance. Les hommes vécurent moins enſemble ; les femmes moins timides s'accoutumerent à ſecouer une contrainte qui les honore. Les deux ſexes ſe dénaturerent ; l'un mit trop de prix aux agréments, l'autre à l'indépendance.

Comme on s'attachoit plus à devenir homme de ſociété que citoyen, on entra beaucoup plutôt dans le monde. Les jeunes gens gâtés par les femmes, joignirent enſemble les défauts de leur âge, & ceux de leurs ſuccès. Ayant en général plus de paſſions que d'idées, la tête vuide & l'ame ardente, inconſtants par vanité, ou mul-

(*m*) L'eſprit de Chevalerie avoit long-temps ſurvécu aux uſages, aux loix, aux inſtitutions, au genre du gouvernement même qui l'avoit fait naître. On en voit encore une empreinte marquée, dans les premiers ouvrages du ſiecle de Louis XIV, & dans les premieres fêtes qu'il donna à ſa Cour. On ne peut douter que cet eſprit n'ait prolongé les mœurs.

tipliant leurs goûts par ennui, mettant peu de prix à l'opinion, qui pour eux n'exiſte pas encore, ils donnerent à un grand nombre de femmes leurs vices & leurs travers.

Alors le poids du temps, le deſir de plaire, dut répandre de plus en plus l'eſprit de ſociété; & l'on dut venir au point où cette ſociabilité pouſſée à l'excès, en mêlant tout, acheva de tout gâter; & telle eſt peut-être l'époque où nous ſommes.

Chez un peuple où l'eſprit de ſociété eſt porté auſſi loin, on ne doit plus connoître la vie domeſtique. Ainſi tous les ſentiments de la Nature qui naiſſent dans la retraite, & qui croiſſent dans le ſilence, y doivent être affoiblis. Les femmes y doivent donc être moins épouſes & meres.

Les mœurs dirigent plus les préjugés, que les préjugés encore ne dirigent les mœurs. On doit donc renvoyer la fidélité des mariages au peuple, les ſacrifices de l'amitié aux bonnes gens, l'enthouſiaſme de l'amour aux Paladins. Ces ſentiments ſont trop excluſifs; qu'en feroit-on? Ils donnent à un ſeul, ce qui doit être à tous.

Plus le lien général s'étend, plus tous les liens particuliers ſe relâchent. On paroît tenir à tout le monde, & l'on ne tient à

perſonne. Ainſi la fauſſeté s'augmente. Moins on ſent, plus il faut paroître ſentir.

Par un contraſte bizarre, on s'extaſie au mot de ſentiment; & tout ſentiment vrai & profond eſt un ridicule. Peut-être croit-on que ce qu'on ne ſent pas, n'exiſte point. Peut-être ſe rend-on aſſez de juſtice pour voir qu'on n'a point droit à un ſentiment plus réel; celui qui le donne, au lieu de paroître ſenſible, ne paroît plus qu'une dupe.

Jamais le mot de *romaneſque* ne dut être ſi à la mode. Ce mot ſatisfait doublement la vanité. Il diſpenſe de l'eſtime pour des vertus qu'on n'a point; il diſpenſe de rougir pour des vices ou des foibleſſes qu'on a. Il nous rend encore très-contents de nos lumieres. Nous croyons avoir tout apprécié, & voir ſupérieurement ce qu'eſt l'homme, & ce qu'il peut être.

On doit parler beaucoup de plaiſir, & il ne doit être nulle part. L'ame ſe précipite ſur les objets, quand il faudroit s'en tenir à une certaine diſtance. L'imagination nous laiſſe froids, parce qu'elle n'a plus rien à créer; on a perdu les illuſions.

Ce vuide qu'on éprouve, & le défaut d'énergie dans l'ame, ont dû créer *l'amuſement*; mot des eſprits froids & des ames

légeres; mot devenu important, & qui devroit être ridicule par le ſérieux qu'on y met ; mot qui ſuppoſe qu'on n'eſt plus rien par les vertus & peut-être par les ſens.

Cet amuſement, ce je ne ſais quoi qui ne tient ni à l'imagination, ni à l'eſprit, ni à l'ame, & ne conſiſte peut-être que dans des formes, étant le ſeul but, tout doit s'y rapporter. Les agrémens font ſuppoſer les vertus, font pardonner les vices. Preſque perſonne n'a plus la hardieſſe de mépriſer ce qui eſt vil, quand ce qui eſt vil, en impoſe par les graces. L'eſprit ne voit que de petits côtés ; l'ame ſe reſſerre, & ſe replie autour de petites choſes : plaire ou déplaire deviennent les grands mots de la langue.

Comme on eſt ſans ceſſe en ſpectacle, l'amour-propre plus irrité doit être plus vif ; mais ce même goût de ſociété qui l'irrite, ſait l'arrêter. Il s'étouffe, il renaît, il laiſſe échapper ſon ſecret à demi, & le retient. C'eſt une lutte où il tâche ſans ceſſe de vaincre ſans avoir l'air de combattre, & où il déguiſe ſes efforts, pour ne pas faire ſoupçonner ſes droits.

De tout cela enſemble doit naître chez

les deux ſexes une frivolité inquiete, & une vanité ſérieuſe & occupée. Mais ce qui doit ſur-tout caractériſer les mœurs, c'eſt la fureur de paroître, l'art de tout mettre en ſurface, la grande importance miſe à de petits devoirs, & le grand prix à de petits ſuccès. On doit parler gravement des bagatelles de la veille, & de celles du lendemain. Enfin l'ame & l'eſprit doivent avoir une activité froide, qui les répande ſur mille objets ſans les intéreſſer à aucun, & donne du mouvement ſans donner de reſſort.

Mais ſi le goût des lettres & la manie de l'eſprir ſe mêle dans le même ſiecle, à ce goût actif de ſociété, de ce mêlange doivent réſulter d'autres effets. Alors doit régner un deſir général de paroître inſtruit, ſans qu'on ait le temps de l'être. Alors on doit voir des foules de demi-connoiſſances; des idées philoſophiques, que de leur retraite jettent quelques hommes de génie, & que la multitude va s'arrachant, ſe diſputant, répétant & éparpillant dans des cercles; des converſations légeres ſur des objets profonds; des formules d'eſprit toutes faites, & de l'eſprit de mémoire. quand on n'en peut avoir à

ſoi; des établiſſements & des chocs de ſociétés; des prétentions de toute eſpece & de tout caractere; des prétentions hardies; des prétentions froides & hautes; prétentions circonſpectes & qui ſe tiennent ſur la réſerve; la fureur des réputations, quelques-unes de réelles, beaucoup plus d'uſurpées; l'intrigue, les ménagements; les petits ſoins; enfin l'art de louer pour ſe faire louer; l'art de joindre un mérite étranger au ſien, & d'intéreſſer la renommée, ou par ſoi-même, ou par les autres.

Comme la maſſe génêrale des lumieres eſt plus grande, & que par le mouvement elles ſe communiquent, les femmes ſans ſe donner même aucune peine, doivent être plus inſtruites; mais fidelles à leur plan, elles ne cherchent les lumieres, que comme une parure de l'eſprit. En apprenant elles veulent plaire plutôt que ſavoir, & amuſer plutôt que s'inſtruire.

D'ailleurs dans un état de ſociété où il y a un mouvement rapide, & une ſucceſſion éternelle d'ouvrages & d'idées, les femmes, occupées à ſuivre ce tableau qui change & fuit ſans ceſſe autour d'elles,

doivent plus connoître dans chaque genre l'idée du moment, que celle de tous les temps ; & celle qui domine, que celle qu'on doit ſe former. Elles doivent donc ſavoir plus la langue des arts que leurs principes, & avoir plus d'idées de détail, que de ſyſtêmes de connoiſſances.

Il me ſemble que dans le ſeizieme ſiecle, les femmes s'inſtruiſoient par enthouſiaſme pour les connoiſſances mêmes. C'étoit en elles un goût profond qui tenoit à l'eſprit du temps, & ſe nourriſſoit juſques dans la ſolitude. Dans celui-ci, c'eſt moins un goût réel, qu'une coquetterie d'eſprit ; & comme ſur tous les objets, un luxe, plus de repréſentation que de richeſſe.

Par la même raiſon, plus de femmes autrefois durent avoir le courage d'écrire. Qu'ont-elles beſoin de ce mérite ? Les hommages viennent les chercher ſans peine. La jouiſſance de tous les inſtants les dédommage de cette gloire qui les feroit vivre où elles ne ſont pas. Chaque jour finit pour elles les prétentions de chaque jour. Mille intérêts ſe mêlent à celui de leur eſprit. Leurs idées volent ſur un objet, & paſſent rapidement à un autre.

Le mouvement général les entraîne. D'ailleurs un eſprit qui a des graces naturelles, n'eſt dans ſa force que lorſqu'il eſt libre. Avec le don de plaire il embellit tout; mais content de ces ſuccès & timide par ces ſuccès même, il préfere une exiſtence d'opinion à une exiſtence réelle, & craint de donner ſa meſure à l'envie (*n*).

Il ſeroit peut-être curieux d'examiner maintenant ce qui doit réſulter parmi nous, de tout ce mêlange de mouvement & d'idées, de frivolité & d'eſprit, de philoſophie dans la tête & de liberté dans les mœurs. Il ſeroit curieux de comparer le caractere actuel des femmes avec celui qu'elles ont eu dans toutes les époques; avec leur timide réſerve, & leur douce modeſtie en Angleterre; leur mêlange de dévotion & de volupté en Italie; leur imagination ardente & leur ſenſibilité jalouſe en Eſpagne; leur profonde retraite à la

(*n*) Ce n'eſt pas que dans ce ſiecle, il n'y ait des femmes qui aient écrit, & qui écrivent encore avec diſtinction; elles ſont connues: mais leur nombre diminue tous les jours; & il y en a infiniment moins qu'il n'y en eût à la renaiſſance des lettres, & ſous Louis XIV même.

Chine, & les barrières, qui depuis quatre mille ans dans cet empire les ſéparent des regards des hommes; enfin avec le caractere & les mœurs qui doivent réſulter pour elles de leur clôture dans preſque toute l'Aſie; où n'exiſtant que pour un ſeul, ne pouvant cultiver ni leur caractere, ni leur raiſon, & deſtinées à n'avoir que des ſens, elles ſont forcées par la bizarrerie de leur état, à joindre la pudeur à la volupté, & la coquetterie à la retraite: mais pour faire ce parallele il ſuffit de l'indiquer.

J'obſerverai ſeulement que dans ce ſiecle, il y a moins d'éloges de femmes que jamais. La triſte dignité des panégyriques funebres, n'eſt preſque plus réſervée que pour les femmes qui ont occupé, ou étoient deſtinées à occuper des trônes. Les Orateurs philoſophes ne célébrent que ce qui a été utile à l'umanité entiere, ou à des Nations. Les Poëtes ſemblent avoir perdu cette galanterie délicate qui fit long-temps leur caractere. Ils chantent plus les plaiſirs que l'amour, & ſont plus voluptueux que ſenſibles. Ce goût général pour les femmes, qui n'eſt ni amour, ni paſſion, ni galanterie même, mais l'effet d'une habitude froide & factice, ne réveille plus nulle part

ni l'imagination, ni l'eſprit. Dans les ſociétés, dans ce mêlange éternel des ſexes, on apprend à louer moins, parce qu'on apprend à être plus ſévere. L'amour-propre, juge & rival, quelquefois indulgent par orgueil, mais preſque toujours cruel par jalouſie, n'a jamais été plus vigilant à épier des défauts & à ſemer des ridicules. L'éloge eſt produit par l'enthouſiaſme; & jamais dans aucun ſiecle on n'en eut moins, quoique peut-être on en affecte plus. L'enthouſiaſme naît d'une ame ardente, qui crée les objets au lieu de les voir. Aujourd'hui on voit trop: & à force de lumieres, on voit tout froidement. Le vice même eſt au rang des prétentions. Moins on eſtime les femmes, plus on paroît les connoître. Chacun a l'orgueil de ne pas croire à leurs vertus; & tel qui voudroit être fat & qui ne peut y réuſſir, en diſant du mal d'elles, s'énorgueillit ſouvent d'une ſatyre, que, pour comble de ridicule, il n'a pas droit de faire. Tel eſt à l'égard des femmes même, l'influence de cet eſprit général de ſociété qui eſt leur ouvrage, & qu'elles ne ceſſent de vanter. Elles ſont comme ces Souverains de l'Aſie que l'on n'honore jamais plus que lorſqu'on les voit moins: en

ſe communiquant trop à leurs ſujets, elles les ont encouragés à la révolte.

Cependant, malgré nos mœurs & nos éternelles ſatyres, malgré notre fureur d'être eſtimé ſans mérite, & notre fureur plus grande encore de ne trouver rien d'eſtimable, il y a dans ce ſiecle, & dans cette capitale même, des femmes qui honoreroient un autre ſiecle que le nôtre. Pluſieurs joignent à une raiſon vraiment cultivée une ame forte, & relevent par des vertus, leurs ſentiments de courage & d'honneur. Il y en a qui pourroient penſer avec Monteſquieu, & avec qui Fénelon aimeroit à s'attendrir. On en voit qui dans l'opulence, & environnée de ce luxe qui force preſque aujourd'hui de joindre l'avarice au faſte, rends les ames à la fois petites, vaines & cruelles, ſéparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connoiſſent les aſyles de la miſere, & vont rapprendre à être ſenſibles en y verſant des larmes. Il y a des épouſes tendres, qui jeunes & belles, s'honorent de leurs devoirs, & dans le plus doux des liens offrent le ſpectacle raviſſant de l'innocence & de l'amour. Enfin il y a des meres qui oſent être meres. On voit dans plu-

ſieurs maiſons la beauté s'occupant des plus tendres ſoins de la nature, & tour-à-tour preſſant dans ſes bras ou ſur ſon ſein le fils qu'elle nourrit de ſon lait, tandis que l'époux en ſilence partage ſes regards attendris entre le fils & la mere.

Oh ! ſi ces exemples pouvoient ramener parmi nous la nature & les mœurs ! Si nous pouvions apprendre combien les vertus pour le bonheur même, ſont ſupérieures aux plaiſirs ; combien une vie ſimple & douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'exiſte que pour ſoi, & non pour les regards des autres, où l'on jouit tour-à-tour de l'amitié, de la nature, & de ſoi-même, eſt préférable à cette vie inquiete & turbulente, où l'on court ſans ceſſe après un ſentiment qu'on ne trouve point. Ah ! c'eſt alors que les femmes recouvreroient leur empire. C'eſt alors que la beauté embellie par les mœurs, commanderoit aux hommes, heureux d'être aſſervis, & grands dans leur foibleſſe. Alors une volupté honnête & pure aſſaiſonnant tous les inſtants, feroit un ſonge enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoiſonnées par le remords, les peines adoucies par l'amour & partagées par l'amitié, ſeroient plutôt

une triſteſſe attendriſſante, qu'un tourment. Dans cet état, la ſociété ſeroit moins active ſans doute, mais l'intérieur des familles ſeroit plus doux. Il y auroit moins d'oſtentation, & plus de plaiſirs; moins de mouvement, & plus de bonheur. On parleroit moins de plaire, & l'on ſe plairoit davantage. Les jours s'écouleroient purs & tranquilles : & ſi le ſoir on n'avoit pas la triſte ſatisfaction d'avoir pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente perſonnes indifférentes, on auroit du moins vécu avec celles que l'on aime; on auroit ajouté pour le lendemain, un nouveau charme au ſentiment de la veille. Faut-il qu'une ſi douce image ne ſoit peut-être qu'une illuſion ? Et dans cette ſociété bruyante & vaine, n'y a-t-il plus d'aſyle pour la ſimplicité & le bonheur ?

Il doit y avoir dans chaque ſiecle un caractere diſtinctif pour le mérite des femmes ; il conſiſte à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, & à en éviter les défauts. D'après cela ne pourroit-on pas dire que la femme eſtimable du ſiecle, ſeroit celle qui en prenant dans le monde tous les charmes de

la ſociété, c'eſt-à-dire, le goût, la grace & l'eſprit, auroit ſu en même temps ſauver ſa raiſon & ſon cœur de cette vanité froide, de cette fauſſe ſenſibilité, de ces fureurs d'amour-propre, & de tant d'affectations qui naiſſent de l'eſprit de ſociété pouſſé trop loin; celle qui aſſervie malgré elle aux conventions & au uſages (puiſqu'ils ſont partie de notre ſageſſe) ne perdroit point de vue la nature, & ſe retourneroit encore quelquefois vers elle, pour l'honorer du moins par ſes regrets; celle qui entraînée par le mouvement général, ſentiroit encore le beſoin de ſe repoſer de temps en temps auprès de l'amitié; celle qui par ſon état forcée à la dépenſe & au luxe, choiſiroit du moins des dépenſes utiles, & aſſocieroit l'indigence induſtrieuſe & honnête à ſa richeſſe; celle qui en cultivant la philoſophie & les lettres, les aimeroit pour elles-mêmes, non pour une réputation vaine & frivole; qui dans l'étude des bons livres chercheroit à éclairer ſon eſprit par la vérité, à fortifier ſon ame par des principes, & laiſſeroit là le jargon, l'étalage & les mots; celle enfin, qui parmi tant de légéreté auroit un caractere, qui dans la foule auroit conſervé une ame;

qui

qui dans le monde oſeroit avouer ſon ami, après l'avoir entendu calomnier ; qui oſeroit le défendre, quand il devroit jamais n'en rien ſavoir ; qui ne ménageroit point un homme vil, quand par hazard il auroit du crédit & une voix, mais qui au riſque de déplaire ſauroit dans ſa maiſon & hors de chez elle, garder ſon eſtime à la vertu, ſon mépris au vice, ſa ſenſibilité à l'amitié, & malgré l'envie d'avoir une ſociété étendue, au milieu même de cette ſociété, auroit le courage de publier une façon de penſer ſi extraordinaire, & le courage plus grand de la ſoutenir.

FIN.

570779